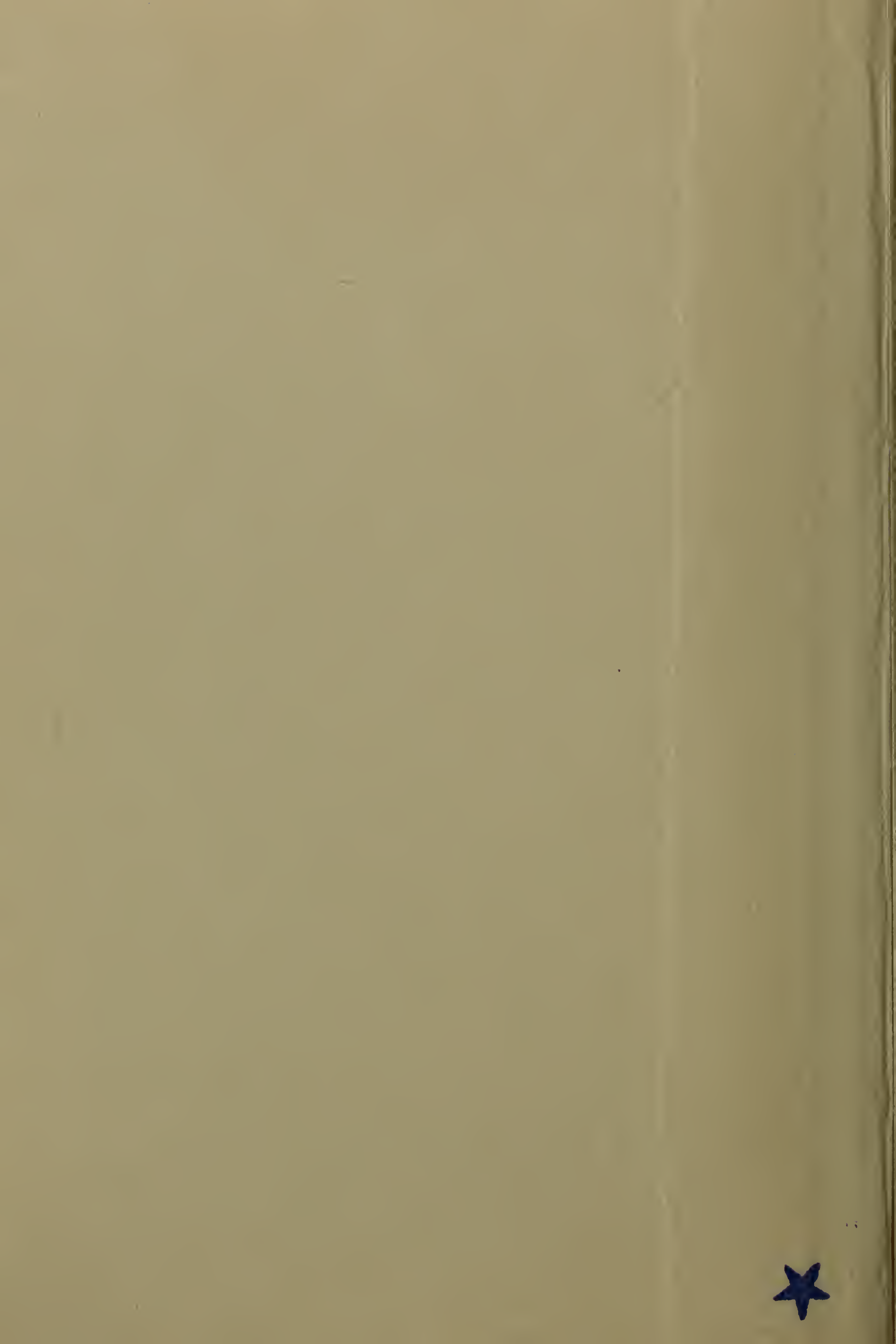




A ROME

POUR LA TROISIEME FOIS.

OU

JOURNAL DE VOYAGE

1891-1892

PAR

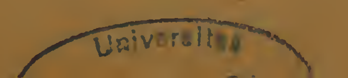
J.-B. PROULX, Ptre

Curé de St-Lin

JOLIETTE, P. Q.

IMP. du BON COMBAT, du COUVENT et de la FAMILLE

1893.



PREFACE

St-Lin des Laurentides, 1er Mars, 1893.

M. l'abbé F. A. Baillargé,
Rédacteur du *Bon Combat*, Joliette.

Monsieur l'abbé,

Vous désirez avoir, pour le publier, le deuxième journal à moi adressé de Rome, par M. J.B. Proulx, vice-Recteur de l'Université Laval à Montréal, pendant le séjour qu'il fit dans la ville éternelle du mois de novembre 891 au mois d'avril 1892.

Le voici. Je vous l'envoie, *non repugnante auctore,* après qu'il en a été retranché tout ce qu'il y avait, je crois, de confidentiel ou de trop intime.

Vous avez trouvé le premier intéressant ; je n'hésite pas à dire que celui-ci l'est davantage. L'auteur s'abstenant de la description des lieux et des monuments qu'il avait déjà décrits dans les notes d'un voyage précédent, puise beaucoup plus cette fois dans les trésors de son cœur.

Dans tous les cas, que cette bienveillance que les lecteurs de votre revue ont accordée à son aîné, soit étendue au cadet, ce dernier aura lieu d'être satisfait. Dans cet espoir je me souscris avec beaucoup de considération,

Monsieur l'abbé,

Votre tout dévoué serviteur,

J. G. Payette, ptre.

CHAPITRE I.

De Montréal a New-York

SUR LE TRAIN, EN ROUTE POUR NEW-YORK

5 NOVEMBRE 1891

MON CHER AMI,

Je commence un journal que je continuerai, si Dieu le veut long ou court, selon les circonstances. Il est pour vous, pour M. Lavallée, pour maman, et même pour le couvent, si les sœurs y prennent intérêt.

Comme vous le voyez, vous m'avez converti à votre idée J'ai mis de côté le crayon de mine, pour essayer la plume-fontaine ; et je crois que je vais bien m'en trouver. Seulement la locomotive conduit ma plume un peu en zig-zag.

A 5 h. et 10 minutes, la vapeur, lente d'abord, rapide bientôt, nous emportait vers le pont Victoria. M. le Grand Vicaire Maréchal et M. Leclerc, curé de St-Joseph, accompagnèrent Mgr. Racine jusqu'à St-Jean, où ils nous firent leurs adieux, laissant les deux voyageurs seuls continuer leur route vers le lointain et l'inconnu de ce qui va leur échoir.

Je partis malade, un pigeon que je croquai hier soir, à un grand diner que donnait M. Leclerc à l'épiscopat de la Province, se vengea en me donnant une indigestion bien conditionnée. Heureusement qu'il me restait peu de choses à faire pour aujourd'hui ; car il me fut impossible de prendre une bouchée de la journée. Je n'avais qu'à préparer ma malle qui n'est pas grosse et à aller dire bonjour aux sœurs de M. D. à chez M. Brisset, et à M. Perrault, à payer un abonnement

pour Rome à la *Minerve*, à la *Presse*, à la *Patrie* et au *Star* et à écrire quelques lettres.

En passant à Rouse's Point j'achetai une *sandwich*, et ce fut mon déjeuner, comme je n'avais rien pris depuis hier soir. A Plattsburg nous allâmes souper avec du beurre et du thé, ce qui me remit un peu l'estomac et la tête. Pour compléter la guérison j'achetai un petit panier de raisin, et pour un moment je me crus en face de vous, à la table de St-Lin, *uviphobe* que vous êtes, ou plutôt que nous sommes.

Cependant ce qui a rachevé de me remettre complètement, c'est la douce distraction dans laquelle je suis engagé actuellement. En vous écrivant, les dernières pesanteurs de cerveau se sont dissipées, et le cœur a retrouvé son assiette : *amicus fidelis, protectio fortis.*

Vous connaissez déjà Mgr Racine parce que je vous en ai dit, doux de commerce, jaseur intéressant, facile, ne dédaignant pas de tirer une touche : le voyage de ce côté là s'ouvre sous les aspects les plus riants.

Tiens, voici le nègre qui vient faire le lit. Ce char, réellement, est un palais roulant. Roulons dans les douceurs du sommeil, afin que demain les Yankees nous trouvent frais et dispos, et que nous fassions honneur aux cantons de l'est et aux Laurentides. Notre Père... Je vous salue Marie... et puis coucouche... et puis dodo.

6 *novembre.*—La nuit a été bonne : plus la moindre trace de mal de tête, de mal de cœur, d'indigestion.

Nous descendons l'Hudson, aux flots couleur d'Ottawa, vallée pitoresque avec des côtes à pic, des croupes arrondies, et des habitations blanches. L'herbe n'est pas encore fanée par la rigueur des gelées ; les arbres ont encore leur feuillage

mais jaunissant, mais tombant feuille à feuille : orgueil humilié, gloire déchue qui rappelle qu'ici-bas tout a une fin :

Triste et mourant à son aurore
Un jeune malade à pas lents
Parcourrait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans.

Tombe, tombe, feuille éphémère,
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère,
La place où je serai demain.

La grande ville approche, les village se multiplient, les cottages s'embellisent, les villas se dressent au milieu de parterres, de jardins artistement travaillés. Le goût américain, le confortable, a su tirer profit de la nature. Cela me donne des idées pour notre ravin. La terrasse bâtie cet automne n'est qu'un premier anneau dans une longue chaine d'améliorations et d'embellessements, qui se feront petit à petit, si Dieu le veut.

Petit poisson deviendra grand
Si Dieu lui prête vie.

J'arrête ici les premiers feuillets de ce journal, afin de pouvoir les jeter à la poste, à temps pour qu'ils vous arrivent samedi soir. Mgr Racine, qui pense à tout, s'est informé de ses connaissances de St-Lin, et leur envoie ses compliments ; je pense à vous, ne m'oubliez pas devant Dieu. *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.*

CHAPITRE II.

A New-York

New-York, 6 novembre 1891

MON CHER AMI,

A 7½ h. nous entrions en gare. A 8 hs. une voiture nous déposait à *Palace Hotel*, en face de la Touraine. Après déjeûner, j'allai à bord faire viser mes billets, et m'assurer si nous pouvions occuper nos chambres dès cette nuit. " Oui," me dit-on.

Je revins à l'hôtel, où l'avant-midi fut occupée, par Mgr Racine et moi, à la correspondance. J'écris à plusieurs, entr'autres à Mgr. Fabre ; puis nous allâmes acheter, pour le voyage, certaines fournitures, casquettes, souliers, cigares, etc. Dîner au saumon.

Ce qui frappe dans New-York, c'est le mouvement, une vraie fourmilière humaine ; ensuite ce sont les facilités de transport ; des chemins de fer élevés entraînent les voyageurs en un clin d'œil d'une extrémité de la ville à l'autre ; enfin c'est la perfection où en est rendu la simplification du travail pour faire le plus d'ouvrage, avec le moindre trouble, dans un même laps de temps.

Cet après-midi, je pris une voiture et nous allâmes faire une visite aux beautés gothiques de la Cathédrale, et aux caprices du Parque Central. Nous voulions voir le musée zoologique, les bêtes ; mais notre cocher fut lui-même pas assez fin pour les trouver.

Dans un instant nous allons souper, puis nous nous transporterons armes et bagages à bord de la Touraine.

Quand cette feuille vous parviendra nous serons en plein océan. *Ave Maris stella.* Vous prierez l'étoile de la mer de guider notre navire, et de diriger nos pas dans les sentiers du vrai, du juste et du modéré. *Stella matutina, ora pro nobis.*

Adieu ! terre d'Amérique qui porte et retient les meilleurs de mes amis.

CHAPITRE III.

De New-York Au Havre

A bord de la Touraine, samedi, 7 novembre 1891.

Mon cher Ami,

Je vous écris sortant du port de New-York, ayant devant nous la vaste mer, avec un beau soleil luisant sur la surface azurée doucement sinuante. L'atmosphère est inondée de lumière, il ne fait ni chaud ni froid ; il nous est délicieux d'être assis sur le pont supérieur, moi écrivant, pendant que Mgr Racine deguste son cigare.

J dormis comme un bienheureux de huit heurs à six : on ne peut être plus frais pour entreprendre une traversée. Encore un voyage, entrepris certainement avec les meilleures intentions. Qu'en sortira-t il ? Ce que Dieu voudra. Voilà ce qui me rassure. L'homme s'agite, d'un côté comme de l'autre ; mais d'un côté comme de l'autre, je n'en doute pas, on en appelle au Ciel pour qu'il donne aux démarches le résultat le plus bienfaisant. Je crois notre Université destinée à exercer une grande influence, à produire une immense somme de bien. Elle se fonde, comme toutes les œuvres importantes, au milieu des tribulations

Elle est le fruit de généreux sacrifices. Toutes ces discussions qu'amênent les exigences des intérêts locaux éclaircissent les situations, font ressortir les principes, établissent un juste équilibre dans un fonctionnement nécessairement compliqué, et solidifient les bases d'une institution qui, dans ma pensée, devrait être assez large pour embrasser tous les besoins et toutes les nécessités du haut enseignement catholique au Canada.

La masse d'argent liquide semble avoir la vie et se meut comme le dos d'une couleuvre sinueuse. L'air scintille de gaieté. Les poumons sont avides, a peine si le tuyau de vastes narines peuvent suffire à leur fournir l'aliment vivifiant. Profitons d'aussi bonnes dispositions pour commencer un nouveau mémoire et expliquer celui que je vous ai lu la veille de mon départ. Unouvrage commencé est à moitié terminé. Il vaut toujours mieux être en avant dans sa tâche ; puis j'ignore quel temps nous réserve la haute mer; actuellement j'écris aussi solidement que sur la table de mon bureau.

Je viens de faire un splendide marché. J'allai trouver le commissaire : " Monsieur je suis dans dans la même chambre que Mgr Racine. C'est un vieillard, j'aimerais qu'il fut seul Si vous aviez des chambres de libres, vous me feriez plaisir en en mettant une à ma disposition ; pour moi ça vaut quelque chose.—Voici la chambre No 2, elle est belle ; généralement on n'en veut pas, parce qu'elle se trouve en avant du vaisseau, et qu'elle est plus sensible au tangage. — Le tangage ne me fait rien, je suis marin, j'ai le cœur bon et la tête forte." Me voici installé dans une chambre grande deux fois comme l'autre donnant sur la mer, (tandis que la première était intérieure), avec deux lits et un sofa, bien éclairée par un œil de bœuf, tout fin seul, tranquille puisque j'habite la dernière maison des

la ville flottante, toutefois ne demeurant qu'à une centaine de pieds de chez Mgr Racine. J'ai invité Sa Grandeur à venir prendre son repos du midi sur mon sofa. Enfin ma chambre est cotée dans les $180.00. Avoir de l'air, de la lumière, de l'espace, de la tranquillité, pendant huit jours, c'est inappréciable pour moi, qui ai à faire beaucoup d'écritures. Dites si la bonne fortune ne me poursuit pas.

J'ai acheté une chaise. Je viens de passer une heure assis sur le pont, le nez au vent, l'esprit à la méditation somnolente. Seulement le ciel et l'eau au-dessus et au dessous, tout autour la vastitude circulaire: l'homme n'est pas gros dans cette immensité ; tout ce qu'il peut espérer, c'est de flotter comme un bouchon de liége, comme un atôme. Et dire que cette immensité relative flotte dans l'immensité réelle de Dieu, et à l'aise encore, puisqu'il reste de la place pour les étoiles,le soleil et les planètes, pour les mondes invisibles, *et ultra.* Après cela grain de sable pensant, révolte toi contre le créateur de la pensée. Le péché est une folie, une démence, une horreur qui n'a pas de mot pour l'exprimer, puisqu'il n'y a pas de conception humaine assez vaste pour la comprendre.

Dimanche, 8 *novembre.*—Hier, vers trois heures, le vent se mit à grandir, la vague croissait, le vaisseau balançait. Pendant une heure, ce me fut un plaisir que de mette l'œil à ma petite fenêtre ronde, et de regarder au loin la mer moutonnante. Quand l'avant du navire montait j'apercevais à perte de vue, sur la plaine liquide boulversée, les collines surgir, les montagnes sauter comme des béliers. *Montes exultaverunt ut arietes et colles sicut agni ovium.*

Pour la première fois, je remarquai que, dans ce texte, Moïse parle, non des collines composées de terre et de granit,

mais bien de ces collines roulantes et de ces montagnes bondissantes que forme la mer soulevée par les vents, c'est évident, le texte qui précède dit : " La mer le vit et s'enfuit. " Et le texte qui suit. " Pourquoi, o mer, as-tu fui. " La scène se passe donc, non sur terre, mais sur mer". Pour être correct, il faudrait traduire : les flots ont sauté comme des béliers, et les vagues comme des agneaux. Alors la phrase n'a plus rien de surprenant.

Pour en revenir au spectacle de la mer, quand l'avant du vaisseau descendait, une lame énorme venait en frapper le flanc avec un bruit semblable à un coup de canon, et passait en bavant sur mon œil, m'obstruant la vue complètement, nous étions au fond de l'abîme. Or ça, je veux dire non l'œil de ma tête, mais mon œil de bœuf.

Ainsi nous allions, montant, descendant, bercés, ballottés ; c'était si charmant qu'à la fin, mon cœur, dans ma poitrine, se mit à faire comme le vaisseau, à flotter, à monter, à descendre ; enfin vlan ! le voilà sur les lèvres. Je me couchai ; puis je dormis et m'éveillai, je m'éveillai et dormis, au moins vingt-cinq fois, jusqu'à ce matin, que le vent semble vouloir se calmer.

Le joli spectacle, vraiment : vous rencontrez les hommes pâles, la figure longue d'une aune, se promenant comme autant d'ombres chancelantes ; les femmes habillées de soie sont étendues sur les chaises, sur les bancs, dans les coins, comme des guenilles. Au premier déjeuner, nous étions deux à table, moi et un autre que je ne connais pas ; au deuxième déjeuner, une dizaine de convives sur cent quarante passagers de première. Je n'avais pas le cœur très sur ; n'importe je risquai un civet de lièvre, il passera toujours par un chemin ou par l'autre ; en sa qualité de lièvre, il trouvera bien le moyen de s'enfuir.

Mgr Racine ne s'est pas levé depuis trois heures hier après-midi. Il n'a guère mangé qu'un biscuit. Cependant il dit ne pas souffrir des langueurs du mal de mer ; dans tous les cas il n'a rien perdu de sa bonne humeur, qui me paraît couler d'une fontaine inépuisable.

Cette mer si belle au départ, maintenant si grosse, est bien l'image de la vie variable, inconstante. Chacun peut faire un retour sur ses années passées. Pour moi, ne parlant que des quatre dernières années, quel changement de scène et de circonstances. Le huit de novembre 1887, je naviguais en eau calme, faisant faire paisiblement le mois des morts à mes tranquilles paroissiens de l'Ile Bizard, loin des orages et des tribulations du monde, dans un petit paradis de paix, de bosquets, d'ilots, de rivières limpides et de lacs superbes. Le 8 de novembre 1888, j'étais jeté dans un amas de pierre, de chaux, de mortier, d'assemblées de paroisses, de marguillers et de syndics, finissant l'extérieur de l'église de St Lin, et préparant les plans et les contrats de l'intérieur. Le huit de novembre 1889, je me débattais dans les angoisses et les agonies de l'union provisoire entre les deux Ecoles de médecine, chrysalides qui se préparait à passer à l'état d'union permanente. Le huit de novembre 1890, je me préparais à descendre à Québec, pour veiller à la naissance du Bill d'union, garçon plein de vie qui a les plus belles promesses d'avenir. Le huit de novembre de cette année, me voici sur les flots de la mer azurée, en route pour la Ville Eternelle, afin de veiller sur des intérêts encore plus considérables. Et le huit de novembre l'année 1892, que ferons-nous ? *Sic fugit ineluctabile tempus !*

Avec une mer aussi gonflée, et un estomac de soupe au lait qui ressemble à la mer, il n'y a pas moyen de songer à se

livrer à un travail sérieux. C'est bien, profitons-en pour nous reposer, pour écrire aux amis. Du reste c'est aujourd'hui dimanche, c'est l'octave de la Toussaint : la prière en sera plus longue, la méditation plus tranquille, l'âme en profitera.

Dans les leçons du second nocturne, Saint Cyprien considère les chrétiens comme des voyageurs sur la terre, et il leur indique le ciel comme étant le lieu de leur véritable demeure. " Quel voyageur, s'écrie-t-il, ne se hâterait pas de regagner sa patrie ? Qui, dans sa hâte de retourner par mer vers les siens ne souhaiterait pas un vent favorable, afin d'embrasser plus tôt ceux qui lui sont chers ? " Jugez si, pour un homme qui se trouve dans ma situation, ces idées me vont.

Il continue : " Notre patrie, c'est le ciel ; là nous attend une foule de parents et d'amis, troupe nombreuse, en paix sur son propre bonheur, anxieux sur les hazards de notre salut. D'aller à leur rencontre et audevant de leurs embrassements, quelle joie n'est-ce pas et pour eux et pour nous ! quelles ne sont pas ces délices du royaume des cieux, où il n'y a plus de crainte de mourir où la vie est aussi longue que l'éternité. " C'est le bonheur perpétuel et souverain "

Le saint continue encore, je m'arrête. Quelles idées suaves, rafraîchissantes, consolantes ! L'âme y trouve une nourriture qui échappe au mal de mer, qui la fortifie et lui donne de l'essor.

Lundi, 9 *novembre.*—La mer est un peu plus clémente, mais pas assez pour ramener à la santé la masse des passagers, Mgr. Racine s'est senti assez bien pour venir à la table faire honneur à une douzaine d'huîtres, mais ce n'était pas de grosses et grasses Malpec, comme celles dont nous ouvrions les machoires serrés, l'avant-veille de mon départ à St-Lin. Ce sont de petits huîtres de New-York, grandes comme une noix

longue. Tout de même, Monseigneur dit qu'il préfère la position horizontale : c'est plus sur pour l'assiette du cœur.

En face de nous déjeunaient trois Espagnols, deux dames et un monsieur. Le monsieur mangeait avec dédain, du bout des lèvres. Je lui dis : " La mer fait perdre l'appétit. " Il comprit *poétique.* " Oui, dit-il, la mer est poétique, mais vue de terre. La mer est bien belle, mais il y a trop d'eau. "

Aujourd'hui les eaux sont couvertes d'un brouillard peu épais, voile transparent à travers lequel les limites de l'horizon, indécises, paraissent tantôt s'éloigner, tantôt se rapprocher. Nous avons atteint le *gulf stream,* le courant du golfe du Mexique, et l'atmosphère est tiède, délicieuse : pour ceux qui comme moi, ne sont pas malades, c'est un temps charmant pour travailler et jouir ; mais, sur cette mer de jouissance, *apparent rari nantes.*

Je suis assis sur le tillac, humant le grand air. Passe un petit mousse avec les bottes de cuir et le gilet bleu traditionnels, teint rose, grosse tête, yeux bleus. Je me rappelai : *Sur le grand mat d'une corvette, un petit mousse noir chantait.* Mais celui-ci était blond. " Mon enfant, est-ce vous qui êtes le capitaine à bord.—Non, monsieur, pas encore, mais j'espère bien le devenir.—Y a-t-il longtemps que vous naviguez.—Depuis que la Touraine navigue, nous avons le même âge de marin.—Depuis combien de temps a-t-elle été lancée ?—Six mois, monsieur.—Quel âge avez-vous ?—Treize ans.—Quel est votre nom ?— Léveillé.— Vous êtes toujours éveillé ?— Oui, monsieur, tout le temps que je ne dors pas. Mais le contremaître trouve que je ne le suis pas encore assez.—Le métier est dur ?— C'est un jeu, Monsieur, il n'y a rien de plus beau. —De quel endroit êtes-vous ?—De St. Pol, près de Cherboug. —Vous êtes de Normandie. ?— Oui, monsieur, normand, pas

gascon.—Connaissez-vous le proverbe qui dit : Mon Dieu, je ne vous demande pas la richesse, seulement mettez-moi près de celui qui en a ?— Oui, ce sont de mauvaises langues qui disent cela des Normands, dans les autres provinces, mais pas en Normandie. Monsieur est-il Normand ?— Non. " J'en avais assez, il allait m'embarrasser. " C'est bien, mon enfant, soyez toujours courageux, et vous irez loin.—Dans ce cas-là, monsieur l'abbé, priez pour moi."

Mardi, 10 *Novembre* 1891.

Le ciel, sur les flots à l'éclat scintillant,
Nous montre dans le ciel son visage riant.

La masse d'argent fondu s'étend plane et unie comme les terres du Ruisseau St. Jean ; nous y traçons profondément notre sillon en rejetant de chaque côté deux vagues de bouillons blancs, et laissant derrière nous une longue trainée de saphir, de jaspe et d'émeraude. Le ciel bleu est tacheté de légers flocons de laine. Une longue file de passagers revenant à la gaieté, sont assis ou plutôt couchés sur leurs chaises le long des cabines sur le pont, tandis que d'autres, deux à deux, se promènent parlant, jasant, riant : la vie renaît. C'est un de ces jours où il fait bon de se sentir exister. Pour moi, dans le silence de ma méditation, mon âme s'élève vers le créateur de l'existence, et le remercie de m'avoir tiré du néant de préférence à tant d'êtres possibles, de m'avoir illuminé des clartés de la raison, d'y avoir ajouté les splendeurs de la foi, en attendant qu'il couronne le tout par les éblouissements ineffables et divins de l'Eternité.

" Bonjour, Monsieur, — Bonjour. — Parlez-vous anglais ? — Oui, monsieur, lui dis-je, et aussi grec, latin, et algonquin. — L'anglais me suffit. " Ainsi m'aborda un prêtre à l'apparence tout-à-fait gentleman. Je l'avais entrevu ; mais, pendant ces

jours tourmentés, je n'avais pu encore le rencontrer. Son nom est M. Rooker ; il appartient au diocèse d'Albany ; il habite depuis huit ans Rome, où il est, au Collège Américain, Vice-Recteur ; encore un Vice-Recteur ! Il n'est pas étonnant que nous ayons eu du gros temps. Bien heureux encore de nous être retiré à meilleure composition que Jonas.

Voici une semaine juste que je quittais St-Lin. Je n'oublierai jamais cette messe à 5 heures du matin, ces ténèbres qui enveloppaient l'église à l'extérieur, ces lampes pâles qui combattaient avec les ombres à l'intérieur, cette foule pieuse qui priait en silence, ces communions nombreuses où l'idée de mon voyage ne devait pas être étrangère, ces regards d'adieu lorsque je me retournais pour le *Dominus vobiscum*, les statues muettes qui semblaient penser à l'unisson de mes sentiments : c'est dans des moments comme celui-là que l'on sent combien il fait bon d'être chrétien, d'avoir avec soi l'idée surnaturelle qui reconforte, puisant le courage aux sources mêmes de l'espérance. Tout passe, l'éloignement comme la présence, et un jour, de grandes joies reviendront avec le retour.

Une surprise, une lettre en pleine mer ! Trois heures après l'arrivée à bord je changeais de cabine, me transportant du No. 68 au No 2. Mais, sur la liste officielle des passagers, paraît-il, je demeurai toujours au No. 68. Or, dès le premier jour on mit sur le buffet, votre lettre datée du 3 de novembre et adressée aux soins de M. Forget, agent général de la compagnie. Elle resta là, inaperçue, jusqu'à ce matin que Mgr Racine en fit la découverte. Une vraie joie ! je vous remercie de votre délicate attention. J'ai passé vos bons souhaits à Monseigneur, qui vous en est reconnaissant.

J'accepte l'expression de votre prière et de votre vœu : " A vous et à votre vénéré compagnon, je demande à Dieu d'accor-

der un bon et heureux voyage, couronné par un joyeux retour. Que les saints anges vous protègent contre tout accident, et que l'Etoile des mers vous conduise surement au but de vos efforts. ”

Chaque matin, en effet, je m'adresse à l'Etoile de la mer, *Ave Maris Stella*, et je lui demande une journée pure et une route sûre : *vitam praesta puram, iter para tutum.*

Chaque jour nous récitons l'itinéraire : quel sublime mélange d'antiennes, de psaumes, de répons, d'oremus touchants, naïfs, confiants. Par exemple, y a-t-il rien de plus suave que ces deux oraisons ?

“ O Dieu, qui avez fait passer les enfants d'Israël au milieu de la mer à pieds secs, et qui, par le ministère d'une étoile avez indiqué aux trois Rois mages la route qui conduisait vers vous ; accordez-nous, nous vous en supplions, un temps calme et un voyage prospère, afin que, sous la direction de votre saint ange, nous puissions parvenir heureusement, d'abord au lieu où nous allons, enfin au port de l'éternité bienheureuse. ”

“ O Dieu, qui avez tiré votre enfant Abraham de la ville d'Ur en Chaldée, et qui l'avez protégé au milieu de tous les dangers de sa longue pérégrination, daignez nous protéger également, nous, vos serviteurs ; soyez notre secours dans les difficultés *in procinctu suffragium* ; notre consolation dans les tristesses de la route, *in via solatium* ; notre ombrage bienfaisant contre les ardeurs du soleil, *in aestu umbraculum* ; notre abri contre la pluie et le froid, *in pluvia et frigore tegumentum* ; notre char dans la fatigue, *in lassitudine vehiculum* ; notre soutient dans les lieux glissants, *in lubrico baculum* ; et dans le naufrage notre port, *in naufragio portus* afin que, sous votre conduite, nous parvenions là où nous

tendons et qu'ensuite nous retournions saints et saufs *ad propria* chez nous, " d'abord à St-Lin, puis au ciel.

A tout cela, chaque jour, je réponds de grand cœur : amen, ainsi soit-il, amen.

Mercredi, 11 *novembre.* — Le beau soleil nous promet encore une splendide journée, un peu plus houleuse probablement que celle d'hier. " Laissez arriver la Saint Martin, me disait Mgr. Racine, lorsque le vent et la vague donnaient à presque tous des nausées et le vertige, et vous verrez qu'il nous viendra un petit été calme, l'été des sauvages. "

En effet les premières vêpres du saint nous ont apporté un après-midi couleur de pourpre. La soirée a été délicieuse, les tiédeurs de l'atmosphère invitaient à rester sur le pont, la lune éparpillait sur le miroir des eaux ses paillettes d'argent. Tranquillement assis, dans la solitude de la nuit et de l'immensité, dans le silence des bruits ordinaires des choses de la vie, sous le léger frémissement du monstre qui nous porte, à la musique monotone de la vague écumeuse qui lui bat les flancs, nous eûmes une longue, longue conversation qui fut pour moi pleine d'intérêt. Les vieillards savent beaucoup de choses, ils ont l'expérience des hommes et des évènements. Mgr Panet, Mgr Signaï, Mgr Turgeon, Mgr Baillairgeon, M. Auclair curé de Québec, tous hommes qui ont joué leur rôle dans notre monde religieux, comme autant de personnages d'une galerie historique passèrent tour à tour sous nos yeux. *Audi fili patrem tuum, et disce disciplinam.*

Saint Martin disait, *non recuso laborem.* C'était un homme de labeur. Une autre parole qui m'a toujours frappé, celle-là de l'Ecriture : *Homo natus ad laborem, ut ales ad volandum,* l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler. Ces blancs goelands, aux ailes étendues, qui nous suivent de-

puis New-York et qui n'arrêteront qu'au Havre, volent, volent, volent toujours, montant, descendant se reposant un moment sur la houle mouvante, reprenant bientôt leur course à travers l'air : *ales ad volandum.* Pourquoi l'homme se perdrait-il dans un repos fainéant ? Le travail en même temps est une vocation, un châtiment, une distraction et une semence de récompense. Pénible à la nature, il devient doux par habitude. Et pourquoi nous plaindrions nous du nôtre ? S'il est plus énervant, plus préoccupant, il est aussi plus haut, plus consolant. Il vaut mieux cultiver des âmes que labourer le sol, arracher des défauts, sarcler les mauvaises herbes, planter des vertus que semer des navets. La plume pèse moins que la hache. Cependant, Dieu qui est toute bonté, à ceux dont le corps ploie sous le fardeau, donne un plus grand repos d'esprit. Le vulgaire ne comprend pas ce qu'il y a d'ardu et d'aride dans le travail intellectuel. Quoiqu'il en soit, dans son état, *homo natus ad laborem.*

Cependant, pour moi, ce que je fais actuellement, n'est pas un labeur, c'est un délassement, c'est une récréation. Les forces de mon esprit se refont en jasant avec mes amis de là-bas ; et il m'est bien plus agréable de converser avec des connaissances anciennes, intimes et sympathiques, qu'avec des connaissances d'un jour que je pourrais faire à bord. Aussi, à part Mgr Racine, je me suis mis en rapport avec bien peu de passagers. La conversation parlée avec ce Seigneur intéressant et pratique, la conversation écrite avec mes amis de St-Lin, le travail préparatoire que nécessite ma mission, tout cela suffit amplement pour emplir ma journée du matin au soir. Ajoutez-y un peu de lecture pour nourrir l'intelligence de la parole des maîtres, le breviaire et la prière pour nourrir l'âme des paroles de vie, et croyez que je pourrais passer trois mois dans le ven-

tre de ce vaisseau, sans trouver le temps trop long et trop ennuyeux.

Au Rev. J. L. — Mon cher monsieur. La traversée donne des loisirs j'en profite pour vous écrire. Peut-être n'en aurais-je pas autant à Rome. Si alors je suis plus silencieux avec vous, ne vous croyez pas oublié.

Où en êtes-vous avec votre Ecole du soir ? Vos Philosophes ont-ils été fidèles à l'appel ? Avez-vous fait le mariage du Docteur ? Est-ce à l'évêché ? est-ce à St-Lin ? Je n'ai pas rencontré M. G. au rendez-vous. Au milieu des mille occupations d'un départ aussi précipité, vraiment j'ai bien des excuses qui plaident en ma faveur. Avez vous élu une assistante à la place de mademoiselle G. Vous irez la voir une fois pour moi, et vous me direz si elle tient bien la maison de madame B., et si elle fait bien la soupe.

L'uniformité de conduite entre les collaborateurs dans une même œuvre fait leur force et leur succès. M. Payuette porte surtout le poids des responsabilités extérieures ; par position il est en butte aux difficultés mentales de l'administration : il convient que son action non seulement soit respectée par un silence obséquieux, mais encore soit soutenue par une apparence sensible d'approbation. L'union fait la force, surtout et pardessus tout dans le ministère des âmes et dans la conduite paroissiale. Exempt de tout embarras pénible, votre sort est beau, soyez sur vos gardes, et prêtez main forte, dans l'occasion, à votre confrère.

Vous me permettez, sans doute, ces quelques remarques, dans lequelle il n'entre pas le moindre reproche, et qui sont dites plutôt sous forme de précautions, suggérées par la nature des positions que vous occupez, l'un et l'autre, M. Payette et vous, pendant mon absence. Il est si facile d'être heureux

quand on le veut, comme aussi le malheur dépend de si peu de chose, d'un grain de sable dans une roue.

Vous n'ignorez pas combien je suis content de votre travail, du zèle que vous apportez à l'accomplissement de votre ministère, de votre assiduité au confessional, de la bonne volonté que vous apportez à rendre service, de la facilité de votre accès, et de la constance de votre humeur. Tant que les choses continueront sur ce pied, je ne désirerai jamais avoir une autre aide que la vôtre. Vous savez que je ne suis pas maquillon, et je ne fais jamais de mal à ceux qui me font du bien. Mais assez bavarder. Ecrivez-moi, et croyez que je suis avec estime et amitié, votre tout dévoué serviteur.

Mes chères filles. (C. et A. B.) Je vous écris la même lettre parce que j'ai besoin de vous dire la même chose, parce que vous êtes les deux sœurs, et que, vivant sous le même toit, de la même vie et des mêmes occupations, vous devez être unies comme deux sœurs jumelles.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis content de vos services. Depuis plusieurs années que vous êtes avec moi, je n'ai jamais eu à vous adresser un seul reproche ; et vous vous êtes aperçu que je n'ai pas voulu vous déranger, lorsqu'il s'est présenté une occasion de le faire assez pressante. Votre temps court en maladie comme en santé ; il ne vous en coûte rien pour aller voir vos parents ; lorsque l'ouvrage presse, je n'hésite pas à vous faire donner de l'aide, et je désire que vous soyez chez moi comme chez votre père.

Continuez d'être de bonnes et fidèles servantes, et tant que les circonstances d'aujourd'hui continueront, vous continuerez à avoir chez moi votre chez vous. Vous grossissez chaque mois votre magot, vous prêtez de l'argent, et lorsque la vieil-

lesse viendra vous serez à l'abri du besoin et de l'inquiétude. En attendant vous avez toutes les facilités désirables pour faire en paix votre salut et satisfaire votre piété. Il ne se donne aucun exercice religieux, que vous n'y preniez part, et vous communiez aussi souvent que vous le voulez. Bien rares au monde sont les places où vous trouverez tant d'avantages spirituels.

Sur la terre il y a toujours partout quelques petits inconvénients, il faut savoir les souffrir et passer pardessus, les yeux fermés. Il ne faut pas se fatiguer d'être bien ; car, alors, pour des bagatelles, pour des riens, on se lance dans des hasards qui le plus souvent n'aboutissent qu'à des regrets.

Soyez bien bonnes et dévouées pour maman, servez les prêtres avec fidélité et respect. Aimez-vous et secourez-vous l'une et l'autre ; vivez toujours dans cette paix et cette union qui donnent tant de mérite aux actions. Priez pour moi, et Dieu vous bénira. Votre père en Jésus-Christ.

Ma chère enfant. (A.L.) Je viens écrire à la dernière de mes filles. Soyez raisonnable, veillez sur votre santé, priez pour moi, et dans l'accomplissement du devoir de chaque jour préparez-vous à l'appel du Seigneur.

Vraiment vous êtes comme une reine, ayant deux châteaux, l'un pour la semaine, et l'autre, maison de campagne, où vous allez passer deux jours de repos le samedi et le dimanche. Avez-vous encore la visite des juifs et des francs-maçons ? Si la chose se répète, ne vous amusez pas à avoir peur, et avertissez de suite les voisins. Pour l'hiver, tâchez de trouver parmi vos petites filles une pensionnaire qui passerait la semaine avec vous. Faites entrer votre bois et charroyer votre eau par vos petits garçons. Dites à votre boucher et à votre boulanger

que vous les paierez, à la fin du premier semestre, lorsque les commissaires vous donneront la moitié de votre salaire. Tenez bien vos comptes. En attendant, si vous avez besoin de quelque chose, ne vous laissez pas souffrir, adressez-vous avec confiance à maman qui vous sera une bonne mère.

Pour vous désennuyer, vous pourrez apporter à votre école des livres, des journaux et des revues du presbytère ; mais soyez bien fidèle à les y reporter aussitôt que vous en aurez fini.

N'oubliez pas l'affaire de votre vocation. Vous êtes rendue à un âge, où l'on ne retarde plus impunément. Je suis porté à croire que Dieu vous a envoyée à St-Lin comme dans une étappe pour arriver plus facilement au port de la vie religieuse. Le monde est si peu drôle que heureuses sont celles que la Providence appelle dans la retraite. Votre isolement actuel vous y prépare tout naturellement, les liens qui rattachent à la famille se brisent, l'âme est rendue petit à petit par les souffrances de l'absence à la liberté propice pour s'envoler vers un noviciat. Si vous vous décidez à tenter la vie parfaite, croyez-le bien, on vous aidera à trouver la communauté qui vous sera la plus convenable, puis on ne vous abandonnera ni dans notre souvenir, ni dans nos prières, ni dans nos visites. Votre oncle Duguay, quand j'étais jeune, malade, exposé peut-être à de nombreux dangers, voyageur loin de la maison paternelle, m'a fait du bien. Je serais trop heureux de le lui rendre dans la personne de sa nièce. Un bienfait n'est jamais perdu. Qui aurait cru, lorsque j'étais jeune homme, libre, et que vous étiez un enfant de cinq mois au berceau, qu'un jour viendrait que je vous offrirais l'hospitalité de ma maison, laquelle serait un presbytère. Ainsi nous nous agitons et Dieu nous mène.

J'ai écrit de New-York à votre tante L. Quand vous lui

écrivez vous-même, ne manquez pas de me rappeler de nouveau à son souvenir ; rappelez-moi aussi aux prières de la bonne Ste Fortunate. Ecrivez-moi touchant les affaires de votre vocation à Rome, Italie, Collège Canadien, *Via delle quattro Fontane.* Au revoir ! Et croyez-moi toujours votre très dévoué en Jésus-Christ.

Ma révérende sœur.—(C. B.) J'ai commencé une veillée délicieuse, assis sur le pont du navire, au sein d'une atmosphère tiède, sous les rayons de la lune qui éparpille sur la mer ses paillettes d'argent, en compagnie de Mgr Racine qui m'a parlé avec un intérêt palpitant des hommes et des choses du passé ; je viens la continuer, avec non moins de plaisir, en la compagnie de la Supérieure, de la dame, de la maîtresse, de la princesse, de la reine d'un couvent que je n'oublie pas.

Que vous dire que mon Journal ne dise, il dit tout. Non pourtant, il est une chose qu'il tait, c'est combien souvent je pense à toutes celles qui vivent sur le bord...... de la terrasse. Peut-être est-ce une pensée intéressée. Je me figure que vos prières en valent bien d'autres, et j'ai besoin de prières. Oui, priez, et faites prier pour moi. Vous avez bien la prétention, je le sais, d'être aussi charitable que S. P. ; et vous savez combien de ce côté là elle m'a été secourable. J'ai une confiance illimitée dans la prière des enfants. Quand cette lettre vous parviendra, je serai probablement au plus fort de mes besoins, il y aura trois ou quatre jours que nous serons arrivés à Rome. Je compte d'autant plus sur vous que je ne vous serai pas à charge comme à ma cousine l'Abeille, mon journal arrivant à ma mère par les soins de son bon ami, M. Payette.

Seulement sous cette enveloppe je demande la permission de mettre pour madame Brunet une lettre personnelle que vous

voudrez bien aller lui lire vous-même. Qui sait si vous ne serez pas quelque peu aise d'avoir l'occasion de me rendre, de lui rendre, de vous rendre ce service. De plus, je ne puis m'ôter de l'esprit que l'on rend service à une femme, chaque fois qu'on lui fournit l'occasion honnête et plausible de faire une petite jasette. Vous m'en direz votre opinion. Car il faudra m'écrire à Rome, au Collège Canadien, *via delle quattro fontane.*

Les petits ormes sont-ils plantés ? Avez-vous encore peur que j'aie tellement émondé vos vignes qu'elles ne rapportent pas de raisin l'année prochaine ? Soyez tranquille. Autant les vignes auront de grappes, autant le couvent aura de pensionnaires à ma façon. Attendez des petits livres *préparatoires* dans le courant de l'hiver, ou bien il n'y en aura pas de faits dans toute l'Europe. Mais à quoi me sert de parler ? Vous ne me croyez pas. C'est là le premier obstacle, sans compter bien d'autres qui peuvent surgir à tout bout de champ. Cependant je ne mourrai pas sans essayer. Jamais le couvent ne pourra être mieux composé pour un essai loyal. Verra qui vivra.

Je m'arrête, je m'en fais un devoir ; car, sur le sujet, assis, comme je le suis actuellement, les jambes étendues sur mon sofa, les reins appuyés sur l'oreiller, sous la vive lumière de la lampe électrique, dans la solitude de ma cabine, légèrement secoué par le frémissement du vaisseau, entendant le murmure monotone de la vague qui nous bat le flanc, dans le vide de cette immensité, dans ce silence du bruit des choses ordinaires de la vie, je pourrais parler aussi longtemps qu'une visiteuse dans le parloir du couvent. Vous ne vous croiriez pas tenu à autant de respect pour ma lettre, peut-être, que pour une amie, et vous l'auriez vite mise de côté. Avant que ce juste châtiment ne lui arrive, dépêchons-nous de vous dire bonsoir, ma-

dame, et de nous souscrire, avec beaucoup de considération, votre très dévoué serviteur.

Ma chère mère.—Je profite des loisirs que me donnent la traversée, pour écrir à mes amis de St-Lin. Vous laisserai-je de côté ? non, vous venez la première. Je veux que cette lettre, aussitôt que nous aurons mis le pied sur le sol de France, parte pour aller vous porter des nouvelles de ma santé qui est bonne, et de mon affection pour vous qui est grande. Le mal de mer passe loin de moi ; j'ai eu des nausées le premier jour pendant quelques heures, et voilà tout. Le reste du temps j'ai pu marcher, manger, dormir et travailler, tout comme si j'eusse été sur la galerie, au réfectoire, dans ma chambre, ou dans mon bureau de St-Lin. Soyez donc sans inquiétude.

Ne vous laissez pas aller à l'ennui, combattez-le par la prière et une visite au saint Sacrement. Il faut bien que nous ayons chacun notre peine sur la terre ; sans cela comment porterions-nous la croix de Jésus-Christ. Les chagrins nous détachent du monde, en font voir la vanité, et nous rapprochent du ciel. Les séparations nous font désirer le lieu où nous serons toujours réunis en Dieu, et tout naturellement nous nous sentons inspirés à travailler pour mériter cette patrie du calme et du repos. Les afflictions sont le creuset où se purifient de leur alliage humain les actions de notre vie ; elles sont les semences de la récompense éternelle. Il est dit des saints : ils moissonnent dans l'allégresse ce qu'ils ont semé dans les pleurs. Les larmes que vous versez, si elles sont résignées et soumises, seront autant de perles à votre couronne.

Du reste, bien des mères sont plus malheureuses. Leurs enfants partent pour le Colorado, où les attendent des travaux pénibles, le danger d'accidents divers, et la séparation durera

des années. Je suis parti seulement pour quelque mois, en excellente compagnie, pour une mission, laborieuse sans doute mais tout-à-fait honorable.

Bien des mères restent dans le besoin. Vous habitez un nid chaud, entourée de serviteurs dévoués, dans la société d'ecclésiastiques bien dignes qui vous respectent, toujours prêts à vous aider de leurs soins, de leur tact et de leur bonne volonté.

Il m'est arrivé de vous causer souvent du chagrin par mes nombreux voyages. Mais, vous le savez, ils étaient commandés par le devoir; alors ce chagrin n'était plus un effet de ma volonté, mais il entrait dans l'économie de la conduite de la Providence vis-à-vis nous. Jamais, vous ne l'ignorez pas, depuis que j'ai l'âge de connaissance, je n'ai voulu vous faire de peine; mon désir le plus ardent, le plus constant a été de vous rendre heureuse; et ma plus grande consolation est de vous savoir dans un milieu honorable, tranquille, et propre au perfectionnement du salut. Y a-t-il, sur la terre, bien des mères à qui de semblables paroles pourraient être adressées en toute vérité?

Oui, remerciez Dieu qui vous a fait la vie bonne. Profitez des ennuis du présent pour vous rapprocher de lui de plus en plus. En priant pour moi, en priant pour mes œuvres qui tendent à l'avantage du pays et de la religion, vous faites une bonne action, un acte de haute charité. Je combats dans la plaine, au milieu des ardeurs et des distractions de la lutte; suppliez sur la montagne, dans la retraite, le silence et la piété. Sainte Monique a converti son fils; vous pouvez soutenir le vôtre, le rendre fort, courageux, méritant. Vous n'avez guère, maintenant, d'autre raison d'être ici-bas. Soyez fidèle à cette mission, qui est belle. Je compte beaucoup sur vous, sur votre communication avec Dieu, sur vos communions fréquentes.

La communion, c'est là l'intelligence de toutes choses, la consolation de toutes peines, le soutien de toute lutte, le secret de tout gain. Rencontrons-nous dans le sein de Jésus Eucharistique. Je ne dirai pas une seule messe, sans vous recommander à Dieu par la sainte Victime ; de même ne faites pas une seule communion sans avoir une pensée à mon intention, lorsque Jésus est dans le tabernacle de votre cœur.

Au revoir ! Je retournerai bientôt encore, les jours passent vite, surtout à l'âge où nous sommes arrivés ; car je n'oublie que nous sommes à peu près du même âge. N'oubliez pas vous-même de donner de temps en temps un morceau de sucre à Boulé, afin qu'il n'en perde pas le goût.

Présentez mes saluts à vos amies, mesdames Hudon, P. Renaud, L. Ethier, J. Archambault, J. Renaud, G. Gauvreau, A. Lambert, N. Rivet, J. Durocher, et les autres. Votre fils dévoué et aimant.

Jeudi, 12 *Novembre.* — Nous avons passé une nuit terrible, terriblement bercés de gauche à droite, de droite à gauche ; nos valises et nos bottes se promenaient, comme des navettes, d'un côté de la cabine à l'autre ; c'est tout ce que nous pouvions faire, que de ne pas rouler, sous ce roulis roulant, en dehors de nos lits.

Hier soir au souper, les assiettes et les plats dansaient et se promenaient sur les tables ; les bouteilles, quoique emprisonnées dans des planchettes trouées, se couchaient sur le flanc. C'était charmant : un cliquetis argentin de vaisselles, de couteaux et de fourchettes, semblable à celui des armes, qui se renouvelait à chaque roulin, au milieu des cris aigus des femmes et des éclats de rire de tous les passagers.

Ma voisine en face est la femme de l'ambassadeur d'Espagne

à Washington,ce qui ne l'a pas empêchée de recevoir le plat de sauce en plein tablier. "Madame, lui dis-je, la mer ne respecte personne ; essayez, si vous le pouvez, de faire un traité avec elle. — Ce qu'il y a de mienx à faire, je crois, Monsieur, c'est de paraître ignorer ses affronts, et de nous en débarrasser le plus tôt que nous pourrons, c'est la diplomatie des plus faibles. — Et aussi des plus fins.

Cette dame, ici à la table, parle trois langues parfaitement, le français, l'anglais, l'espagnol. " L'espagnol, dit-elle, est très facile à apprendre ; il s'écrit comme il se prononce et nous ne connaissons pas tous les caprices de l'orthographe française, et toutes les énigmes de la prononciation anglaise. " Elle va passer l'hiver dans son pays, et au printemps elle reviendra trouver son mari à Washington, avec sa famille. Elle est de Madrid. Sa voisine est de Burgos. Quand nous irons en Espagne, Mgr Racine et moi, il y aura, disent-elles, deux maisons qni nous ouvriront leur porte à deux battants. J'eus envie de les inviter à venir aux Laurentides ; mais je remis l'invitation au retour, quand j'irai dans la capitale de la république Américaine.

Nous sommes ici, à bord, des représentants de toutes nations : français, anglais, américains, polonais, espagnols, etc, la colonie espagnole nous est certainement la plus sympathique.

La Touraine est assurément un très beau vaisseau ; qu'il me suffise de vous dire que le réfectoire peut accommoder près de deux cents convives ; qu'il est construit avec un luxe de bois précieux, d'architecture, de miroirs et d'ameublement extaordinaire ; qu'il est éclairé le jour par dix-huit œils-de-bœuf et la nuit par quatre-vingt lampes électriques. L'architecte voulait en faire, comme il disait, le *Yatch de la création ;* mais il a prou-

vé que l'œuvre de l'homme est toujours courte par quelque endroit. L'aménagement des fournaises est manqué jusqu'à un certain point, le navire ne fournit pas la course qu'on en attendait. De plus, sans rien y connaître toutefois, je m'imagine qu'il a trop de corps hors de l'eau, et que cela doit donner trop de prise aux attaques du vent; de là un roulis qui n'est pas supportable ; actuellement, à chaque inclinaison de droite et de gauche le plancher solide subit une déviation d'au moins quarante-cinq degrés: nous sommes comme dans une balançoire. Il m'est avis que, en navire comme en homme, il est une mesure que la nature ne doit pas dépasser ; sinon vous avez un monstre : exemple, l'ancien *Great Eastern.* (1)

Le vent continue toujours à souffler, gémir, raffaler ; les vagues grandissent en longeur et en hanteur ; la crête de chaque flot *poudre* des aigrettes liquides, comme font les bancs de neige, l'atmosphère est enveloppée d'un brouillard épais qui retombe en pluie froide et perçante. Ça promet.

Bingne, bangne, boum, vlan ! Je me levais pour donner le bras à Mgr Racine, afin de l'aider à descendre à sa chambre. Soudain survient un coup de mer. Je pars comme une flèche, tombe par terre, traverse le salon d'un côté à l'autre et va me frapper l'épaule sur un banc. J'avais le bras démis.

Mon premier sentiment, comme toujours il arrive en pareille circonstance, a été instinctivement de regarder pour voir si quelqu'un m'avait vu tomber. J'aperçus la moitié des passagers sur le flanc, et l'autre moitié qui se cramponnait à ce qu'ils pouvaient attraper. Mon second sentiment fut de dire : “ Merci, mon Dieu, de ne m'être pas défoncé le crâne. ”

Je ne pouvais me remuer le bras, était-il fracturé ou demis,

(1) *La Touraine*, depuis, a été remise six mois sur le chantier et en est sortie complètement améliorée.

je l'ignorais. Je me levai tant bien que mal et me jetai sur un sofa. Personne ne pouvait venir à mon secours, chacun combattait pour son existence. Je ne souffrais pas, seulement je me sentais très faible.

Avant d'aller plus loin, je vous dirai de ne pas prendre d'inquiétude ; l'accident n'aura pas de conséquences graves. Je vous écris de Paris cinq jours après l'aventure ; l'épaule est en parfaite voie de guérison. Même je vous écris avec mon bras malade, car je suis tombé sur le côté droit, et vous voyez que mon écriture n'est guerre plus mauvaise que de coutume.

Le médecin du bord M. Derrécagaix, un médecin en voyage M. Balbedat, et l'infirmier me conduisent à ma cabine. Ils enlèvent ma soutanelle, ma veste, ma chemise. C'est une luxation de l'humerus, disent-ils ; toujours est-il que j'avais le gros os du bras dans l'aisselle, et l'épaule rendu dans le dos.

L'infirmier m'attache une couverture autour du corps ; le médecin du bord, s'appuyant le pied sur mes côtes, me prend le bras ; et les voilà à tirer chacun de son côté, tandis que l'autre médecin me manipule l'épaule, aidant tantôt l'un tantôt l'autre. Ça tirait toujours et rien ne venait.

“ Quels muscles, disait M. Derrécagaix, je n'ai jamais vu un homme aussi musclé. Ces nerfs ne veulent pas céder. — Cette luxation voyez-vous, ajoutait M. Balbedat, est très difficile. Elle est sousclaviculaire ; et puis ce roulis nous enlève tout point d'appui. ” Ca tirait toujours, et rien ne venait.

“On va avoir recours au chloroforme, dit M. Balbedat.—Non, répondis-je.—Ce n'est pas précisément pour vous endormir, c'est pour amollir vos muscles, que nous ne pouvons dompter autrement.—Je ne veux pas de chloroforme, vous dis-je.” Cela fut prononcé sur un tel ton, qu'il n'en fut plus question. M.

Derrécagaix forçait tellement que les sueurs, à grosses gouttes, tombaient du bout de sa barbe sur sa poitrine. Ca tirait toujours, et rien ne venait.

Je connus quelque chose, je crois, de la torture, du chevelet, de la roue, de l'écartèlement. Je ne disais rien, mais je n'en sentais pas moins. Je pensais à Jésus qui souffrit bien davantage, l'orsqu'on l'étendit sur la croix ; et cela me faisait du bien.

Il y avait une heure et demie que ce supplice durait, lorsque tout-à-coup, *tac*, la tête de l'humerus rentra à sa place.

"Le voilà s'écrièrent-ils tous trois, en chœur, le voilà !" Et je ressentis un grand soulagement. Vite, on m'attache le bras le long du corps, la main croisée sur la poitrine ; on me ligature sur tous les sens ; et ainsi fisselé de bandelettes, comme une vestale qu'on prépare pour le sacrifice, on m'étend sur mon lit. Je me sentais à l'aise.

" M. l'abbé, me dit le médecin du bord, excusez l'expression, mais vous êtes plus dur qu'un cheval. Vous n'avez pas poussé un seul cri — Non, je ne suis pas aussi dur, mais je crois avoir autant de volonté qu'un cheval, et quand la volonté ne veut pas crier, elle ne crie pas. Meseieurs avez fait votre devoir. Vous êtes fatigués, allez vous reposer. Un pareil travail mérite récompense. Nous nous reverrons demain, en attendant, merci." Nous nous sommes revus, il m'en coûte la bagatelle de soixante quinze piastres pour m'être fait disloquer, écarteler et rebouter.

La soirée et la nuit furent longues. Je ne pus clore l'œil un instant. Le bras me faisait mal, non pas tant dans l'épaule que dans tous les nerfs et tous les muscles qui avaient subi une si forte tension. J'étais emprisonné, endigué entre deux rangées

d'oreillers pour ne pas rouler sur le plancher. A chaque inclinaison du vaisseau sur la droite, je sentais une douleur aigue me transpercer les chairs Quand pour un moment le vaisseau reprenait son équilibre et filait d'aplomb, la douleur devenait uniforme, monotone, me rongeant les os. Je me prenais à souhaiter une nouvelle secousse de roulis pour mettre un peu de variété dans la souffrance. Seul, dans l'obscurité de la nuit, sous les sourdes rafales du vent, au milieu des craquements du navire, quand je songeais que j'en avais probablement à être étendu ainsi sur le dos, jusqu'au lundi, [jeudi, vendredi, samedi, dimanche, lundi] cela me paraissait d'une longueur incommensurable.

La veille de mon départ de St-Lin, au sermon sur les morts, je mis mon voyage sous la protection des âmes du Purgatoire, et la paroisse toute entière a prié avec moi en union dans cette pensée. J'ai une confiance ferme que ce sont ces bonnes âmes qui m'ont préservé d'un plus grave accident, et qui m'ont empêché de me fracturer le crâne. Je passai la nuit avec elle. Je les voyais autour de moi, dans les hallucinations de la fièvre, elles peuplaient les ténèbres qui m'enveloppaient.

Je repassai dans ma tête et mon cœur, peut-être en les estropiant un peu, tous les textes que ma mémoire savait. *Heu mihi, quam prolongatus est incolatus meus.* Hélas mon exil s'est prolongé. *Durum est incidere in manus Dei viventis.* C'est dur de tomber entre les mains du Dieu vivant. *Clamavi,* Des profondeurs de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur, *Miseremini,* ayez pitié de moi, au moins vous qui êtes mes amis. *Sitivit anima mea.* Mon âme a soif de vous Seigneur, etc, etc. Ces cris de l'âme, ces pleurs et ces gémiseements d'outre tombe me soulageaient. Oh que la foi est une bonne chose ! N'aurait-

elle pas de récompenses éternelles, seulement pour le baume et le soulagement qu'elle apporte aux souffrances de la terre, elle vaudrait la peine encore d'avoir été inventée par la bonté miséricordieuse de Dieu.

Je vous demande, à vous, mon cher ami, je demande à tous ceux qui liront ce journal, de s'unir à moi pour remercier ces bonnes âmes du Purgatoire de la protection qu'elles m'ont accordée dans cette circonstance et des consolations qu'elles m'ont prodiguées dans cette nuit de souffrance, d'isolement et d'ennui.

Vendredi, 13 *novembre*.— Roule la mer, roule toujours.

Samedi, 14 *novembre*. — Roule, roule encore. Les heures roulaient l'une après l'autre dans le néant du passé, lentement. Trois ou quatre fois par jour, Monseigneur avait la charité de venir me faire visite, et cela me distrayait. Mais le voyage était périlleux ; une fois entr'autes, il ne pouvait tenir sur le sofa ; il dut s'asseoir par terre, et il avait toutes les peines du monde à ne pas glisser sous le lit. Cet exercice de gymastique m'amusait et me faisait oublier, pour un instant, les élancements du captif que j'avais lié à mon côté droit.

Puis, Monseigneur parti, je rentrais dans le silence et l'attente résignée, me disant : après tout, cela finira. Ave Maria, pour les âmes du purgatoire. Souvent je pensais : " Si maman habitait l'autre chambre, elle viendrait bien me voir. Je bénis le bon Dieu de ce qu'elle ignore cet accident, et de ce qu'elle l'apprenda seulement quand les conséquences ne seront plus qu'une chose du passé. " Car, dans quinze jours, quand vous recevrez ces pages, mon bras droit sera aussi leste et aussi souple que son frère du côté gauche.

Samedi soir, le médecin enleva le bandage ; et je pus cons-

tater que la tête de l'humerus jouait très bien dans le gros os de l'épaule ; les douleurs existaient plutôt dans le coude et dans l'avant-bras, tellement tous les nerfs, tous les muscles et tous les tendons avaient été violentés sous l'effort des médecins. N'importe, tout est bien qui finit bien, *Deo Gratias !*

Il valait mieux que cet accident arrivât pendant la traversée que plus tard. Il n'y aura pas de temps perdu. Seulement le travail de mon mémoire a été interrompu, j'en reprendrai facilement le fil à Rome. Tout ce que je puis vous dire, c'est que dans ma chute, je n'ai renversé ni le poivre ni le sel de ma salière. Evidemment cette difficulté universitaire me tuera, ou je la tuerai.

Dimanche, 15 *novembre.* — Nous entrons dans la Manche, nous passons en vue des îles Scilly. Avec l'aide du garçon de chambre, je m'habille. La mer était devenue plus calme, nous pouvions marcher sans danger.

Quand je parus, au dîner, le bras en écharpe, ce fut une expression générale de sympathies. Mon accident avait fait de moi un personnage à bord. On connaissait mon présent et mon passé. Chaque jour, bon nombre envoyaient chercher de mes nouvelles. Et là, au réfectoire, j'eus à reçevoir une présentation de presque tous les passagers. L'un me disait : " Vous êtes très-fort ; " l'autre : " Vous êtes courageux. " Un autre " Vous avez paru belle. " Un autre " Je suis heureux de vous voir sur pied si tôt " Mes dames espagnoles me disent : " Nous avons bien prié pour vous. " Une alla jusqu'à ajouter, [était-elle devineuse ?] : " Je vous ai recommandé aux âmes du Purgatoire. " Enfin, j'étais touché, en ne me sentant pas tout-à-fait un étranger dans cette famille du paquebot, si variée, composée de toutes nations et de toutes

croyances. Merci à toutes ces âmes sensibles et délicates.

Enfin, pour en finir avec ce journal de la traversée qui a commencé comme un conte arabe et qui se termine comme une complainte, je vous dirai que la soirée de dimanche soir fut délicieuse de température, de calme et de lune argentée, et que nous la passâmes, Monseigneur et moi, sur le pont, en ces douces conversations qui me sont aussi agréables qu'utiles : *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

Votre lettre vient nous souhaiter, lundi, de grand matin, la bienvenue en rade du Havre. Merci : elle m'a fait autant de plaisir qu'elle vous a fait honneur auprès de mon vénerable compagnon de voyage.

Il était midi quand le train nous emporta vers les belles campagnes de la Normandie ; à 5 hrs nous descendions chez Madame Durand, 3, cité du Retiro, mon chez moi de Paris. Nous n'y serons guère que deux jours ; puis file sur Rome.

Priez pour moi. Soyez sans inquiétude. Mon bras est en pleine convalescence. Il ne me fait guère souffrir, seulement il demande des précautions. Dans quelques jours je pourrai m'habiller seul, c'est déjà beaucoup que de pouvoir écrire. Portez vous bien tous, et ne tombez pas. *Cave ne cadas.*

CHAPITRE DEUXIEME

De Paris a Rome

Mardi, 17 *novembre*. — Je continue mon journal en quelques mots, plus laconiques ; mon bras va de mieux en mieux. Je ne jeterai *la traversée* à la poste que le jour de notre départ de Paris. Je n'ai pas voulu que la première nouvelle de nous qui arrivât à St-Lin, fut défavorable ; ce qui n'aurait pas été juste, vu que la mauvaise impression se serait faite et aurait duré, la cause étant disparue depuis longtemps.

Donc hier, à 5 hs., nous descendions au Retiro. Madame Durand était absente. Gardant la voiture qui nous avait amenés, nous allâmes d'abord au Bureau du Commissaire Canadien, où M. Fabre nous donna nombre d'informations utiles ; puis au Crédit Lyonnais où nous laissâmes nos lettres d'argent pour qu'on y inscrivit certaines formalités ; puis chez M. Rameau qui était venu à Paris le matin même, mais qui ne rentrera de la campagne avec sa famille que le mois prochain. Je lui ai écrit une petite lettre pour lui souhaiter bonjour en passant.

A 7 h. nous revenions au Retiro. Joie, démonstrations comme entre de vieux amis qui se revoient après une longue séparation. Monseigneur est très content que je l'aie conduit à cette pension, où nous trouvons le calme au centre même de Paris. Il supporte avec peine la vie d'hôtel : nous avons ici le comfort, le sans-gène et la respectabilité, et cela pour un prix assez modique.

A 8 heures ce matin, une voiture de place nous emportait vers la gare de Sceaux ; nous allions prendre le train pour

Gif, où vit Mgr Gravel, évêque de Nicolet, depuis six semaines, dans le château de madame Juigné, suivant le traitement de médecins célèbres, pour le rétablissement de sa santé qui était, à son départ du Canada, dans un état vraiment désespéré. Gif est une campagne charmante : vallons, coteaux, foret, charmille, jardins en fleurs, architecture antique des chambres, politesses empressées de la chatelaine ; enfin nous n'y reçumes que des amabilités. Mgr Gravel est bien mieux, si bien qu'il part pour Rome en même temps que nous, jeudi soir ; nous ferons le voyage dans le même compartiment.

De retour à Paris, vers 2½ heures, nous allâmes au Crédit Lyonnais, puis à la rue des Grands Augustins où Mgr Racine avait des commissions, puis ici, au Retiro, où je passai une nuit de repos vraiment rafraîchissant.

Mercredi, 18 *novembre.* — A 7 heures messe de Mgr Racine à la Madeleine, à laquelle j'assiste comme un bon chrétien. A 9 heures visite chez le curé M. Lerebours, qui nous invite à souper. A 10 heures au Crédit Lyonnais où nous finissons nos affaires ; à 11 heures à Montmarte où nous faisons notre pèlerinage à l'église du Sacré-Cœur ; à 1 heure au séminaire de St-Sulpice où nous ne trouvons personne. A 2 heures, au Séminaire des Missions étrangères, où nous faisons, je crois, des avances prudentes au nom de Mgr Fabre. La Propagande aimerait à voir établir au Canada une succursale de cette pépinière de missionnaires. Ça pourrait, dans les circonstances difficiles que traverse en France le recrutement des vocations ecclésiastiques, devenir un pied à terre presque indispensable pour ce noviciat d'apôtres. De plus nous sommes maintenant une étappe sur le chemin de la Chine et du Japon. Enfin, nous sommes au moment d'avoir surabondance d'ouvriers

ecclésiastiques. Ne serait-ce pas une bénédiction, pour nos familles et notre pays, d'ouvrir à notre nombreuse jeunesse classique la carrière des missions étrangères. Les Canadiens, en portant la foi aux infidèles, en assureraient chez eux le dépôt inaltérable. A propos, vous savez combien je tiens à l'œuvre de la propagation de la foi. Ne manquez pas, à la St-François Xavier, de réchauffer le dévouement des zélateurs.

Jeudi, 19 *novembre.*—Sur le bateau, pendant que les médecins me tiraillaient le bras en tous sens et que je ne prévoyais pas comment tout cela allait finir, je fis la promesse d'aller voir, en passant à Paris, Notre Dame des Victoires. Ce matin, je m'acquitterai de mon vœu. Je ne pus dire la messe, mon bras étant encore raide ; mais il ne l'était pas trop pour m'empêcher d'aller à confesse et de communier, en reconnaissance des faveurs que j'avais reçues. La piété dont cette église semble comme imprégnée fait du bien à l'âme.

Cet avant-midi nous allâmes à St-Denys visiter le bel abbaye et les poussières des rois, ce qu'il en reste, recouvertes de superbes mausolées. Nous dînions en passant chez les RR. PP. Oblats de la rue St-Petersbourg où je revis avec grand plaisir le bon Père Antoine. Mgr Grouard, qui devait partir pour Rome dans une quinzaine de jours, s'est décidé à prendre le train avec nous ce soir. Je l'invitai avec le P. Antoine à venir au dîner que je donne au Retiro : Mgr Grouard n'y manquera pas, dit-il ; il fera son départ de la cité.

Son passage ne lui coûtera rien. J'avais acheté quatre places pour que nous fussions tranquilles dans notre compartiment ; nous n'étions que trois : il sera le quatrième.

A 6 heures, grand dîner, dans le réfectoire privé de madame Durand : quatre convives, Messeigneurs

Racine, Gravel, Grouard et votre serviteur. A 9 heures le train nous emporte vers Rome. Je dis au conducteur : " Vous avez des compartiments libres ; Si vous en mettez un second à notre dispo ition, cela vaut quelque chose. " Il comprit, ce qui fait que nous voyageons à l'aise comme des princes.

Vendredi, 20 *novembre.* — Nous nous levâmes à Chambery. Nous faisons de jour le passage des Alpes, ce qui n'a pour moi qu'un intérêt médiocre, le spectacle se déroulant sous mes yeux pour la quatrième fois. Nous prenons nos repas sur nos genoux, libres de tout encombre. J'avais acheté un panier de provisions en partant de Paris ; je le fais remplir à Modane, puis à Turin. La nuit nous surprend à Gènes. Couchons-nous tranquilles pour nous réveiller dans la ville des papes, le centre du monde.

Samedi, 21 *novembre.* — A 6 heures, nous entrions en gare, Mgr Racine vint dire la messe au Collège Canadien, mon bras malade l'entendit. De suite, j'allai me faire faire une soutane. En passant, je fis visite à M. Befani, mon ancien imprimeur ; je me rendis jusqu'à la via Milazzo, où l'on parut désappointé de ce que j'étais descendu ailleurs : on comprit facilement mes raisons. Mgr Gravel pensionne avec nous, au Collège Canadien ; au dîner, outre notre caravane, on voyait à table Mgr Grouard avec le père Tontain, le supérieur des Oblats à Rome, chez qui Sa Grandeur demeurera pendant son séjour dans la Ville Eternelle, Monsignor De Pau, ancien curé aux Etats-Unis qui pensionne au Séminaire Canadien depuis bientôt deux ans, M. Baril du collège des Trois-Rivières, M. Dozois, curé de la Pointe-aux-Trembles, et M. Sauriol, de Ste-Thérèse.

Ce dernier est enchanté de son voyage ; il est depuis un mois à Rome et ne paraît pas vouloir en partir de sitôt. Sa santé est excellente. Grand plaisir de nous revoir.

Pour aujourd'hui je m'arrête ici, avec la dernière page de mon cahier. Je m'empresse de jeter ces feuilles à la poste, pour calmer les inquiétudes qu'ont pu faire naître la première partie du journal ; je charge cette seconde partie de dire à maman que mon bras va de mieux en mieux, la guérison complète n'est qu'une affaire de quelques jours ; je le charge de porter mes saluts et mes remerciments à tous ceux qui s'intéressent à nous à St-Lin, et nous ont accompagnés de leurs prières ; je le charge de vous porter l'expression de ma reconnaissance. Votre lettre du 8 m'attendait à Rome depuis deux jours. Le vin sauvage est tiré, l'autre le sera quand arrivera cette lettre ; prenez en un coup à ma santé ; car le proverbe dit : le vin est tiré, il faut le boire. D'après ce que je viens d'apprendre en arrivant, les choses iront vite. Le mois d'avril ne se passera pas, sans que je revoie Saint-Lin. Donc, au revoir !

CHAPITRE TROISIEME

La hache en bois

Dimanche, 22 *novembre* 1891. — La hache est en bois. Hier à 5 heures la délégation se présentait chez le Cardinal Simeoni, pour une visite de cérémonie. Je lui avais annoncé de Paris, par télégraphe, mon arrivée prochaine. Dans cette première entrevue il fut question d'affaires un peu, mais son Eminence indiqua elle-même dix heures ce matin pour entrer

en besogne sérieusement. Dix heures nous trouvèrent, Mgr Racine et moi, dans l'antichambre du Cardinal Préfet. En m'appercevant, comme il venait d'apprendre mon accident : " Ah ! dit-il, c'est le ciel qui vous a désarmé. — Pas du tout, Eminence, il me reste encore la main gauche ; et elle peut faire de la besogne. " Après explication, il nous demande un mémoire. Je suis déjà à l'écrire. On ne peut être plus bienveillant qu'il ne s'est montré à notre égard.

Après dîner, sous forme de pieuse récréation, je suis allé avec Mgr Racine à Sainte-Cécile. On chantait les secondes Vêpres, l'église était bondée, pas moyen de voir grand'chose, ni de prier beaucoup. Nous revîmmes par Saint-Clément, où se chantaient les premières Vêpres : peu de monde, et beau-de piété. Ce chant en musique est beau, sans doute, on le dit sur tous les tons. J'avoue que je suis trop barbare pour en saisir toutes les harmonies ; il reste sans écho dans mon âme. Je me sens bien plus ému du plain-chant de St-Lin. Votre *adoremus* enlevé par toute l'assistance me va bien autrement au cœur : cela dit sincèrement.

Lundi, 23. — Temps sombre. Travail. Cependant je m'apperçois déjà que je n'aurai pas ici, au Canada, la solitude propice que j'avais il y a dix-huit mois à la *Villa della Presentazione*. La visite se succède à ma chambre : Mgr Gravel, M. Sauriol, M. Dozois, M. Baril des Trois-Rivières. Puis une curiosité bien légitime m'assiège ; pour ne pas trahir le secret des différentes missions, il faut marcher entre le zist et le zest; cotoyer les abîmes, parler beaucoup avec une ouverture apparente pour enterrer sous une avalanche de paroles indifférentes le nœud de l'affaire en litige : c'est un exercice fastidieux.

M. Sauriol est tout rayonnant. Il a fait jusqu'ici un voyage charmant. Il jouit de Rome. Il attend que le choléra ait disparu des côtes de la Syrie pour entreprendre le voyage de Jérusalem. M. Dozois retourne d'ici, il partira dans la première semaine de décembre pour rentrer à Montréal vers le jour de l'an.

A 10 heures, Mgr Racine faisait sa visite *ad limina* à Saint-Pierre. Cela consiste à prier devant le tombeau du Prince des Apôtres, à inscrire son nom sur un régistre à la sacristie et à prendre un diplôme. Je revis les beautés de cette première basilique du monde catholique comme d'anciens amis : c'est toujours nouveau. Quand je vins à Rome pour la première fois, en partant, à genoux au pied de sa statue, je demandai à saint Pierre de venir prier encore au lieu où reposent ses cendres. On ne pourra pas dire qu'il ne m'a pas exaucé. J'en connais une, qui va trouver qu'il m'a trop exaucé. Mais, rassurez-vous, bonne mère, saint Pierre saura bien me conduire à St-Lin, qui fut son successeur.

A midi, la St-Clément, qui est la fête de M. Palin, supérieure du collège Canadien, réunissait à la table plusieurs étrangers : Mgr l'archevèque de Bezançon, qui parle avec beaucoup d'abonnance et d'esprit, M. Captier qui m'a rendu de grands services lors de mon premier voyage, Mgr Grouard, Mgr Savelli, de la Propagande, qui est une ancienne connaissance, etc.

A 5 heures nous étions chez Mgr Persico, qui est âgé, mais paraît très actif. Il eut certainement pour moi de très gracieuses paroles. Il m'a indiqué les jours et l'heure où je pourrais le rencontrer le plus facilement.

J'avais oublié de vous apprendre que hier dimanche j'ai pu dire la messe, ce qui vous prouve que mon bras n'est plus très

mal. Aujourd'hui, pour la première fois j'ai mangé ma soupe de la main droite : encore quelques jours, et il ne restera plus de suite de cette malencontreuse chute.

Me voici redevenu abbé romain : le tailleur m'a apporté ma soutane à midi, n'ayant pris qu'un jour pour la faire ; j'ai sorti mon manteau de ma valise, et je me suis acheté un chapeau en poils de chèvre, dans le genre de celui que Virginie porta une fois au mois de Marie.

Mardi, 24. — Une dure journée de travail. Rien n'est venu me déranger, excepté une petite visite de Mgr Racine qui a bien voulu me montrer une lettre de Mgr Fabre où il y avait de bonnes paroles à mon adresse et une seconde visite de mon bon ami le Père Tenaillon, ce qui n'a été qu'un repos, une *touche* entre deux tâches. A midi, je portais une pièce justificative à mon imprimeur, commençant à imprimer mon mémoire par la fin dans le but de gagner du temps, comme le mémoire lui-même ne sera définitivement prêt que demain à 10 heures. M. Befani n'y était pas. Je laissai le travail à son homme de confiance, comptant m'arranger assez facilement avec le bourgeois après coup.

Je vous écris ces lignes des antichambres du Cardinal Simeoni, attendant mon tour pour entrer, pendant que d'autres examinent les beaux tableaux appendus aux murailles, et qu'une jeune fillette tenant un album d'un air ennuyé dit : Je vais...... "

Le secrétaire m'a coupé la phrase, et j'ai avalé ce que je voulais dire. Dimanche, par mégarde, j'avais apporté une lettre qui se trouvait sur la table du Cardinal Simeoni. " Eminence, je dois commencer par restituer. Cette lettre en Italien, venant de Shangaï, ne m'appartient pas. Elle est peut-être à vous.—Sans doute. Le Père Imbriani me l'avait passée. Hier,

il l'a beaucoup cherchée, mais inutilement. Tout de même, pour un voleur vous êtes assez honnête. " Et il souriait de son air bienveillant. Je suis content de ma réception.

Mon bréviaire est récité. Je vais me coucher, après une journée bien remplie. Drôle d'existence que la mienne. Si je m'attache aux lieux et aux choses, ce ne sera pas la faute de la Providence qui m'a promené ici et là, sans me laisser prendre racine nulle part. Si je pouvais y gagner le détachement, tout ne serait pas sans désavantage. Si, au terme de tous ces voyages, nous pouvons arriver au port du paradis, là nous pourrons compter sur le repos. Vous, qui êtes sédentaires au pied des Laurentides, n'oubliez pas celui que le vent des circonstances promène et ballotte sur des plages lointaines, et faites lui l'aumône d'une petite prière journellement.

Mercredi, 25 *novembre*. — Je continue mon journal. Les évènements que j'y consigne, n'ont guère d'intérêt, il s'agit des travaux de journées ordinaires qui ressemblent aux journées prosaïques du commun des mortels. La ménagère chaque matin recommence à balayer la place, la cuisinière à remuer ses chaudrons ; pour moi, je me réveille avec la plume dans la main, et griffonne, griffonne jusqu'à ce que le soir ramène ses ombres, et bien au delà. Mais que voulez-vous ? tout insignifiant qu'il soit, le journal est devenu pour moi, durant mes absences, un ami, un besoin, un indispensable. C'est ma conversation avec des absents, laquelle m'est plus récréative que celle que je tiens avec les présents. Si j'ennuie les autres, je me délasse. Tout de même, il me semble qu'il en est UNE au presbytère, que j'intéresse quelque peu, et cela suffit pour me tenir en haleine.

Donc aujourd'hui j'ai écrit, fini le premier mémoire. A dix

heures, à quatre heures, je suis allé à l'imprimerie corriger des épreuves, et porter le reste de la copie. Deux arpents de marche me conduisent à la *Via Nationale*, où je prends les petits chars qui me déposent à la Place de Venise. De là il me reste encore cinq arpents à parcourir pour me rendre à la Place du *Gesu*, chez M. Befani, No 8 *Via Celsa.*

A 5 heures, Mgr Racine me dit : " Allons au Séminaire français rendre sa visite au Père Brichet. " Séminaire et Père sont deux choses superbes, l'un a été bâti par l'autre. Nous sommes invités à y aller dîner le jour de l'Immaculée Conception. Pour le retour nous dûmes relever la couverture du carosse, il *mouillait.* Depuis que nous sommes à Rome, le temps est très doux. C'est bien, c'est autant de pris sur l'ennemi ; l'hiver sera toujours assez long.

Ce matin j'avais reçu trois paquets de journaux. Je les mis de côté, n'ayant pas le temps de les lire. Je n'avais ouvert que le plus petit, dont l'adresse (écriture gothique) m'intriguait. C'était le *Colonisateur*, m'apportant une charmante boutarde sur un canadien qui put enfin entrer au ciel, " parce que, dit Jésus-Christ, il n'est pas nécessaire de parler l'anglais pour entrer dans le royaume des Cieux. " Les initiales G. D. écrites à la marge m'apprirent que je devais cette faveur à notre bienveillant voisin. Vous lui direz que Mgr Racine s'est fort amusé de l'article, qu'il l'a passé à Mgr Gravel, et qu'il l'a même raconté au dîner à la table.

Ce soir, en rentrant du Séminaire français, avec un peu de temps libre et du repos devant moi, je m'assis paresseusement dans mon fauteuil bourré, ayant mis la lampe allumée sur le guéridon par derrière moi. Je pris la file de la *Presse*, et commençai à déguster les nouvelles du pays, les suicides, les vols, les ivresses, et ça et là quelques faits dignes d'attention, rares

comme l'épi de blé dans un champ après la moisson. La *Patrie* sera pour demain soir. Savez-vous que j'ai passé un moment délicieux. Autrefois, lors de mes premiers exils, lire les journaux qui me parlaient de la patrie, c'était une faim, c'était une soif, une passion, une enivrement. Aujourd'hui, par habitude, mes transports se sont modérés ; mais le plaisir n'en est peut-être que plus doux.

Doux va être mon sommeil, comme l'est tout repos après une tâche accomplie pour le devoir et pour Dieu.

Jeudi, 26 *novembre.* — Deux visites chez M. Befani ; un deuxième mémoire mis sur le métier ; dîner au restaurant sur la Place de la Minerve : voilà. Il a fait aujourd'hui une de ces belles journées que nous avions au commencement de septembre, avec une humidité dans l'air qui rend la chaleur, non pas accablante, mais énervante. Les Anglaises paraissent au désespoir de ne pouvoir étaler leurs fourrures précieuses. Tout de même on en rencontre qui ont l'audace de porter des foulards en vison, tandis que sur le siège en face on voit leurs bonnes, nue-tête, le nez au vent, qui semblent bien autrement jouir des douceurs de la température.

Vendredi, 27 *octobre.* — Deux visites à l'imprimerie, deuxième mémoire fini, dîner avec une galette au beurre en corrigeant des épreuves : comme hier, voilà.

Je suis allé avec Mgr Racine à la Banque. Je rapporte vingt-cinq copies de mon premier mémoire, tiré au clair, avec impression et couverture de luxe. Il a vingt pages, grand in-4, ce qui équivaut à 40 pages format in-12. Demain soir, M. Befani me livrera 100 copies du second mémoire, dix pages environ, in-4 : ce qui me fait d'écrits à peu près 60 pages ordi-

naires depuis mon arrivée à Rome. Il faut remarquer qu'il n'y aura qu'une semaine demain matin que nous sommes descendus au Collège Canadien, et que j'ai dû prendre les deux premiers jours pour voir sur quel terrain nous étions, de quel côté soufflait le vent, et où se trouvait le point des questions. La conclusion de tout ceci, ce me semble, est double : la première, que je n'ai pas perdu mon temps ; la seconde, que mon bras, après tout, n'est pas si malade, puisqu'il a permis à ma main de parcourir sur le papier une aussi longue course. En réalité, je puis dire que je suis guéri : il n'y a plus qu'une couple de mouvements, au moulinet, que les nerfs endoloris se refusent de faire avec grâce. Je ne resterai ni infirme, ni souffrant ; et je ne garderai de cette chute que le souvenir du mal qu'elle m'a valu pendant une heure et demie, et les ennuis qu'elle m'a apportés entre les deux étaux de mon lit roulant, berçant.

Je vous envoie par la poste mes deux premiers mémoires, qui, pour le présent, ne sont que pour le presbytère et le couvent, comme je sais que ces deux maisons ne renferment que des oreilles et des langues discrètes. Au mémoire sur l'université, j'ai à ajouter de nombreuses pièces justificatives ; mais j'en ai fait tirer immédiatement vingt-cinq exemplaires, afin que les Cardinaux de la Propagande puissent saisir, de suite, le fil de la question principale. Cent exemplaires restent à l'imprimerie, attendant les pièces ; et lorsqu'elles y auront été annexées, je servirai les mêmes Eminences de cette nouvelle édition augmentée.

J'ai été assez heureux que de faire la découverte d'un copiste, et pas loin encore, dans la loge du portier. Il a, paraît-il, une très belle main, et a déjà fait ce métier. Ce qu'il y a de mieux, c'est que c'est M. Vacher, son bourgeois, qui est venu

me l'offrir, me disant que chaque soir il pourrait travailler pour moi deux et trois heures. Jusqu'ici, je n'ai pu utiliser ses services, comme tous mes instants ont été employés pour confier au papier les idées de ma tête, au fur et à mesure qu'elle en sortait. Mais, maintenant que les loisirs vont revenir, j'aurai à faires certaines correspondances, assez longues, dont je dois garder copie ; alors va entrer en danse M. le portier devenu écrivain, ça va être l'histoire du cuisinier de Molière devenant cocher. " Monsieur, à qui voulez vous parler ? Est-ce à votre portier ? Est-ce à votre copiste ? "

Mgr Racine et Mgr Gravel sortent d'ici, ayant fait un bout de veillée. Mgr Gravel vient souvent faire son petit tour, et se montre d'une cordialité charmante. M. X. vient aussi presque chaque jour rencontrer Mgr Racine. Je l'ai rencontré deux ou trois fois. " Que diable vient-il faire dans cette galère. "

J'embarque dans la galère de mon lit, où je prends un drap pour voile. Vogue vers les plages tranquilles du somme, à travers les flots de songes dorés, où je rencontrerai peut-être des images connues et des figures aimées. On vit de souvenirs et d'espérances : je me souviens de vous tous, et espère vous revoir.

Samedi, 28 novembre. — A dix heures, correction de la mise en page du second mémoire tout entier. A cinq heures, en voiture Mgr Racine et moi passons par chez M. Befani qui nous délivre cinq exemplaires seulement du mémoire sur Valleyfield, puis nous nous rendons à la Propagande, où nous rencontrons le Cardinal Simeoni et Mgr Persico ensemble. Mgr Racine met la question sur le tapis, puis je prends la parole, et, une carte géographique deployée sur la table, je fais voyager son Eminence sur le Saint-Laurent, sur l'Ottawa, sur

le lac Témiscamingue, pendant vingt minutes, lui mettant sous les yeux et l'esprit une masse de renseignements qui paraissaient l'intéresser fort. Je voulais arrêter, il me disait de continuer. Ce qui doubla mon plaisir, c'est que Mgr Persico prêtait une attention qui était loin d'être indifférente. Puis la conversation se divise en deux groupes, Mgr Racine et Mgr Persico devisant entre eux, et le Cardinal et moi rebachant et résumant les explications données. Je crois que nous avons planté un clou difficile a arracher, que nous avons fait un sérieux de pas en avant. La porte est grande ouverte ; bien habile maintenant qui la fermera. Je ne me cache pas qu'il reste de l'ouvrage à faire, mais quand l'ouvrage est bien mis sur le métier, la navette fonctionne avec plus d'aisance, et le tissu sort de dessous le rouleau plus serré.

Dans ce mémoire sur Valleyfiield, je me suis contenté d'exprimer les idées de Mgr l'évêque de Sherbrooke ; seulement j'ai traité d'autorité le No VIII, qui est bien le plus traître, et j'ai suggéré le No IX, que j'ai fait concorder le plus possible, même dans les termes, avec le mémoire présenté l'année dernière à la Propagande par Mgr Fabre contre l'érection d'un évêché à Saint-Jérôme, voulant par là montrer la connexion et la filiation qu'il y a entre les deux travaux et les deux missions.

Evidemment Nos Seigneurs prennent plaisir à venir fumer la pipe à ma chambre. Ils ont interrompu la rédaction de ce journal et le fil de mes idées, qui étaient couleur de rose. Dans l'impossibilité de les ressaisir, je me rejette sur ces paroles du bréviaire que je viens de lire : " *Rorate, coeli*, que les nuées du ciel fassent pleuvoir le juste, que la terre s'ouvre et fasse germer son Sauveur. " Que le Sauveur, dont la naissance, dont le Noël approche, fassent pleuvoir sur vous ses grâces les

plus abondantes, et germer dans vos cœurs la science de toutes les vertus. Bonsoir, madame ; bonsoir, messieurs ; bonsoir, au revoir !

Dimanche, 28 novembre. — Je me suis aujourd'hui reposé doucement des fatigues du surmenage de la semaine dernière. A 10 heures j'allais à la Propagande porter une lettre à Mgr Persico. Vous en trouverez ci-inclus une copie, vu que deux ratures m'ont forcé de la reprendre de nouveau. J'arrêtai à Saint-André delle Fratte, l'église au miracle de Ratisbonne ; il était dix heures et demie. A l'autel principal on y commençait à chanter un service sur le corps, pendant que les basses messes se disaient aux autels latéraux. Des centaines de fidèles entendaient les messes ; environ trente personnes en deuil suivaient les prières du service, qui avait diacre et sous-diacre. Le cœur était inférieur à celui de Saint-Lin. Du reste, tout s'est passé parfaitement, comme chez nous ; même chant, même cérémonies, toutes les prières du cimetière, après le libera, récitées à l'église. Je remarquai que le peuple qui assistait aux basses messes, ne se souciait guère de la règle : les uns étaient debout, les autres assis, les autres à genoux : il n'y eut qu'un moment où l'uniformité s'établit, à l'élévation. Du reste l'assistance était vraiment pieuse. Tel pays, tels mœurs. J'aime mieux nos bancs, nos offices communs, et la tenue uniforme de notre population.

A midi, dîner chez les Pères Oblats, près Saint-Pierre aux liens. Mgr Gronard part demain soir. Il a vu le pape. Quand le procureur de la Congrégation des Oblats entra chez Sa Sainteté pour rejoindre son confrère évêque, le Saint Père lui dit : “ Voyez ce missionnaire qui a passé vingt-cinq ans de sa vie à manger du poisson, et à coucher dans les neiges, il se porte

mieux que vous. ” Je crois que, au printemps, nous aurons le plaisir de voir à Saint-Lin, ce bon, pieux, humble et charmant évêque des neiges polaires.

Ce qui m'a frappé chez ces bons Pères, c'est qu'ils élèvent un juvénat italien, composé d'une quarantaine d'enfants de dix à quinze ans. Ils commencent à former une province italienne *ab ovo*. Déjà, depuis une dizaines d'années, une trentaine de pères allemands se sont joints à eux, appoints importants pour les missions d'Afrique qui sont sous le protectorat de l'Allemagne. Dans les circonstances actuelles, des Allemands se joindre à une congrégation française, c'est un comble ! non, plutôt, c'est une preuve de la catholicité de notre foi, dans laquelle il n'y a pas de distinction entre juifs, grecs et gentils. De plus, c'est un nouvel exemple du prosélytisme propre à la race française. Il n'y a que des Français qui puissent venir à Rome élever une famille romaine, aller en Irlande élever une famille irlandaise. C'est en cela surtout que la France est la fille aînée de l'Eglise. Les rois ont longtemps porté, ou plutôt usurpé, ce titre de fils aîné de l'église, c'était un mensonge ; pour la plupart, si on excepte Clovis, Charlemagne, Saint Louis, et quelques autres, ils ont été ses persécuteurs ou ses géôliers. Vous savez que je ne suis pas l'admirateur des rois, pas plus que Samuel qui disait au peuple de Dieu : “ C'est bien, donnez-vous des maîtres, ils abuseront de vos filles et dévoreront vos revenus. ” Parlez-moi de rois, comme ceux de l'Angleterre actuelle, qui ne peuvent presque rien faire. Pour en revenir à la France, elle n'a jamais été plus qu'aujourd'hui, malgré les persécutions de ses gouvernants francs-maçons, la fille aînée de Rome. La moitié au moins des missionnaires en pays barbares sortent de son sein ; ses religieuses pénètrent partout où il y a une misère à soulager. Dans notre propre

pays les postes les plus difficiles chez nos sauvages septentrionaux sont leur partage. Et l'argent qui subvient aux besoins des missions est, au trois quarts, de l'argent français. Les Anglais ont le *go ahead* des affaires, les Américains le génie de l'utilitaire, les Italiens le sens de la diplomatie, mais à la France appartient surtout la générosité du sacrifice, le mouvement prime-sautier du dévouement. Puissions-nous, sous ce rapport, rester français longtemps, toujours, en conservant le caractère, plus calme, plus sens commun, que nous avons puisé dans notre commerce avec les fils d'Albion.

Lundi, 29. — A 10 heures, j'étais chez Mgr Persico, où j'eus ma conversation de cinq minutes, multipliées par trois. J'y rencontrai Mgr Bergamaski, *minutante du Canada*, qui me délivra mon document et m'entretint de l'université. Pendant ce temps, Mgr Grouard vint faire ses adieux. Chose singulière. Mgr Persico me remit une pétition de Mgr Fabre, à propos des Sœurs des SS. NN. de Jésus et Marie d'Hochelaga, avec prière d'écrire à Mgr l'Archevêque de Montréal pour lui demander des explications plus détaillées. De là, j'allai réciter un peu de bréviaire à Saint-André della Valle, dont c'est aujourd'hui la fête. J'emportai mes cent mémoires sur Valleyfield. Il était midi.

Le Père Brichet est venu nous inviter à aller souper au Séminaire français le soir de l'Immaculée Conception. Cinq heures sonnant nous voyaient entrer, Mgr Racine et moi, chez le cardinal Simeoni, où se trouvait Mgr Persico. Ces entrevues fréquentes, si elles ne vous en apprennent pas long encore, du moins vous montrent que nous ne nous endormons pas dans les délices de Capoue.

Mardi, 1er *décembre*. — Voilà que j'ai encore perdu un

jour, et du 29 novembre je suis obligé de sauter au 1er de décembre. Ce jour est allé avec mon bréviaire. Mais je ne donnerai pas un centime pour le retrouver, tandis que j'ai bien donné cinq piastres pour un livre d'heures tout-à-fait semblable à celui dont j'ai laissé la première partie dans les chars au Canada et l'autre quelque part ici, ce nouveau bréviaire comme l'autre étant en deux volumes.

" Je veux voir Mgr Bergamaski. — In Congresso. " — Je revins à onze heures : " In congresso. " A midi : " Ancora in congresso. " A 1 heure : " E partito. Venga domani. " C'est bien là Rome. La moëlle d'une journée perdue ! heureusement que j'avais avec moi mon bréviaire neuf, j'ai dit de l'office pour aujourd'hui et pour demain.

A cinq heures, nous allâmes, Mgr Racine et moi, à la Via de Monte Gordano, près du Palazzo Gabrieli, chez le cardinal Serafino Vanutelli, " Il n'y est pas, il y sera demain de neuf heures à midi. " En voilà encore un qui *e partito.*

Je ne vous ai pas dit qu'en arrivant à Rome je me suis fait faire un manteau romain, un vrai manteau romain celui-là, ample de cinq ou six aunes, descendant sur les talons, avec collerette sur les épaules, assez vaste pour y cacher sous ses plis tout un magasin. Rien de plus commode à mettre, pas de manches. Comme on peut s'y envelopper deux ou trois fois, c'est très chaud ; et ce ne l'est pas du tout quand on le veut, on n'a qu'à l'ouvrir. Si maintenant je puis apprendre à le draper, comme quelques uns de ces paysans en guénilles qui ont l'air de sénateurs, je finirai peut-être, Messieurs, par vous en donner le goût. Et nous pourrons au presbytère de Saint-Lin répéter le mot devenu célèbre : " Ici on fait comme à Rome. "

CHAPITRE SIXIÈME (1)

Léon XIII, les Cardinaux et Lord Dufferin.

Mercredi, 2 décembre. — S'il y a dans la vie des jours néfastes, il y en a aussi de *fastes*, au nombre desquels, pour moi, il faut compter ce jour d'hui.

Faustum primum. La malle m'apportait ce matin votre lettre du 16 novembre, dans laquelle vous me parlez de la fête de la dédicace, du cœur de chant qui est fier d'avoir des chaises pour s'asseoir et des crochets pour se pendre, des noces du Docteur F..., de l'assemblée des marguillers convoquée pour nommer un autorisé de pouvoir qui signerait le contrat des Sœurs, de la femme de X qui a fait chanter une grande messe pour le succès de mon voyage : vous lui passerez mon remercîment et l'expression de ma reconnaissance.

Vous me dites : " La mère était rêveuse hier soir. Vous étiez encore en mer, peut être en vue des côtes de France ? " En effet, et nous rêvions de notre côté, sur le pont, à la patrie lointaine, par une des plus belles soirées que l'on puisse imaginer, calme après une traversée houleuse et boulversée.

Faustum secundum. Nous avons eu à 9¼ heures A. M., audience du Cardinal V., dans des salons princièrement montés. C'est un bel homme, grand, droit, l'œil vif et intelligent, jeune ; il a 54 ans. On lui en donnerait dix de moins. Il parle le français parfaitement. Comme nous partions, il nous dit : " Vous devez trouver le climat favorable à Rome ; pourtant

(1) N. B. — Les deux chapitres précédents auraient dûs être marqués quatrième et cinquième, (voir page 38 et 42.)

j'ai habité les pays du Nord, et j'ai constaté qu'on y était bien mieux préparé qu'ici contre les rigueurs de l'hiver. "

Le temps se comporte à merveille. Nous voyageons en voiture découverte, seulement en manteau de cérémonie. Aujourd'hui surtout fête de sainte Bibiane, c'est splendide. Les Romains en sont dans la joie. Quand il pleut à la sainte Bibiane, on a quarante jours de pluie consécutifs : dix jours pour la sainte elle-même, dix jours pour sa mère, dix jours pour sa sœur, dix jours pour une autre de sa compagnie dont je ne connais pas le nom.

Tertium. J'ai vu le Pape. Mgr Racine reçut hier la nouvelle qu'il aurait aujourd'hui son audience. Il était convenu que j'irais avec lui, et que j'entrerais à la fin de l'entrevue. Je n'ai pas voulu demander d'audience privée. J'aime mieux, comme lors de mon premier voyage, garder cela pour la fin, au cas où il serait besoin de donner des explications sur nos affaires.

Donc, ce matin à 10½ heures, nous prenons la route du Vatican. Huit étudiants du Collège Canadien avaient demandé à Mgr Racine de lui faire cortège. Ils attendaient au pied de l'escalier royal. Nous montons lentement sous ces voûtes majestueuses. Mgr Racine se tourne du côté de M. Lefebvre, prêtre de son diocèse, et lui dit : " N'est-ce pas que c'est un peu plus riche que l'église de Stoke ! " Vous direz à M. Aubin que son souvenir a gravi avec nous les degrés du palais des Papes.

Au tournant de l'escalier, un vrai Suisse, barré, bariolé comme un *suisse* de nos forêts, présente les armes. Autre tournant, autre suisse. Nous traversons une salle, salut militaire ; deux salles, trois salles, toujours salut. Un chambellan se présente, examine nos papiers, nous fait passer dans une salle

d'attente, et amène Mgr Racine avec lui. Nous restons sous la protection des gardes nobles.

Je récite bréviaire, Matines, Laudes, Petites heures, Vêpres, Complies. Nous attendons toujours. De temps en temps, il passe un évêque, un Monseignor, un cardinal, nous nous levons et saluons. M. Auclair, un des huit, avait apporté avec lui le numéro d'octobre des *Annales Térésiennes*. Je le lus tout entier, il est vraiment intéressant. Avec Aristide, Silvius, MM. Nantel et Rouleau, je ne trouvai pas longs les quarts d'heure d'antichambre.

Enfin, à une heure moins vingt, on nous fit passer dans la salle du trône, où nous attendons encore dix minutes, debout, silencieux, le cœur serré. Chaque fois qu'une porte s'ouvrait, nous frissonnions : est-ce Lui ?

Un majordome se présente : " Il signore del Canada entrate, presto, presto ! " J'étais chef de file, j'entre le premier. Je me jette aux pieds du saint Père. Je lui baise le pied. Il me présente sa bague. Il me dit de suite. " Vous avez beaucoup fait pour la paix, j'espère que vous finirez par la voir établie complètement. " Cependant les huit autres se sont mis à genoux autour de lui en cercle, baisant son pied et sa main. J'étais accoté sur le bras de son fauteuil à gauche : " Saint Père répondis-je, je l'espère aussi, avec la grâce de Dieu et le secours de Votre Sainteté. "

Les jeunes prêtres furent introduits nomément par Mgr Racine. " Ah ! celui-ci est de *Serbrooke*, et celui-là de *Sicoutimi*. On veut vous enlever votre évêque, c'est le cardinal Taschereau qui l'a demandé. Comment s'appelle-t-il ? — Mgr Bégin.—Oui, *Beguin, Beguin*. " Ces jeunes prêtres demeurent à Rome ? — Oui, Très Saint Père, au Collège Canadien. — Ah ! je comprends, ils étudient la philosophie, la théologie, le

droit canon. Eh, comment vous trouvez-vous au Collège Canadien ?—Comme en Paradis saint Père. — Ah ! le Collège Canadien, ça été une belle idée, c'est une belle institution. " Chacun avait ses objets de piété à la main, demandant que le saint Père leur appliqua sa bénédiction, l'un une indulgence à l'article de la mort, l'autre l'indulgence du chemin de la croix, un autre ajoutant indulgence *toties quoties.* " Oui, oui, disait le Pape, je bénis tout, j'accorde tout, *toties quoties comme vous le demandez.* " Nous faisions une scène jolie à voir, à genoux, pressés autour du saint Père assis, souriant ; quelques uns lui touchaient les genoux, je le tenais par le bras gauche, je baisai à plusieurs reprises sa soutane blanche. Je sortis ma longue liste de demandes, celle-même que je vous envoie sous ce pli : " Très Saint Père, bénissez ma paroisse, ma mère..." Les autres m'interrompirent : " Ma mère, mon père, mes sœurs... " Oui, je bénis tout ce qu'il y a sur ce papier, vos mères, vos familles. De grand cœur je leur donne *ma* bénédiction. Il y a au Canada, beaucoup de foi, n'est-ce pas ? — Oui. Saint Père, il ne nous manque que la paix, dit Mgr Racine. " — Les familles y sont très chrétiennes. Elles l'ont bien prouvé, lorsque le Saint Siège a eu besoin de soldats. — Elles seraient prêtes à faire encore le même sacrifice ; Saint Père. " Ici la figure du Saint Père devint triste, ses yeux se remplirent de larmes. " Hélas ! les temps sont bien changés. Vous habitez Rome, vous êtes témoins des efforts que les ennemis de la religion font tous les jours, ils voudraient écraser la papauté mais ils comptent sans le Dieu qui est..." Et d'un geste long et solennel il montra le ciel.

Il y avait dix minutes que nous étions là, j'aurais pu y passer des heures. Le Pape était pâle, avait l'air un peu fatigué, mais paraissant heureux de notre contentement et de

notre piété filiale. En parlant, de temps en temps il me regardait dans les yeux, je ne lui lâchais pas le bras, il me semblait toucher la personne de Notre Seigneur lui-même. Nous nous retirâmes émus ; puis de retour au Collège, pendant que nous prenions notre dîner dans une conversation animée, chacun échangeait ses pensées et ses sentiments, dans un vrai transport d'enthousiasme. Je n'oublierai jamais ces paroles, ni le ton avec lequel elles ont été prononcées : " Vous avez beaucoup fait pour la paix, j'espère que vous finirez par la voir établie complètement. " Elles ont résonné à mes oreilles comme un encouragement et un oracle descendus du ciel.

On ne peut être plus pape que Léon XIII ne l'a été avec nous, étymologiquement parlant, c'est-à-dire plus *pére : nemo tam pater.*

Jeudi, 3 décembre. — Une lettre partie, l'autre recommence. Dix heures sonnant, nous franchissons le seuil du palais Ricci, où demeure le cardinal V. V., que nous avons vu hier. " J'aime beaucoup le Canada, j'en ai entendu parler en bien. — Et nous venons assez souvent à Rome pour faire parler de nous.—C'est signe que vous vous souciez de l'opinion de Rome, tandis qu'il y en a tant qui ne s'en occupent guère. " Il n'appartient pas à la Propagande, connaît peu nos affaires, comme il n'est cardinal que depuis quelques mois ; mais il est le frère de son frère, et nous tenions à le voir dès le commencement.

En passant, nous arrêtons faire notre visite au Gésu, à Saint François-Xavier, dont c'est aujourd'hui la fête. On chantait une grande messe avec musique, l'église était ornée comme aux plus grands jours de fête. Je n'oubliai pas que le grand apôtre des Indes est le second Patron de Notre Pays. La vieille France était consacrée à la Ste-Vierge, on consacra la nouvelle

à S. Joseph. Les Jésuites ne manquèrent pas de faire passer Saint François-Xavier immédiatement après le Père nourricier de Jésus. D'où nous vient Saint Jean-Baptiste ? Probablement de la dévotion des Normands. Dans tous les cas, nous ne sommes pas mal partagés en fait de patrons ; il ne nous reste plus qu'à les imiter, retraçant la vie cachée de l'un, l'intrépidité de l'autre, et le zèle du troisième.

A cinq heures, chez le Cardinal Z., pâle, poli, plus tranché dans ses manières que les deux précédents, portant l'habit blanc des Dominicains. — " Est-ce la première fois que vous venez à Rome. — Non, Eminence. C'est la troisième fois. Je n'ai jamais eu l'honneur de rencontrer auparavant votre Eminence, quoiqu'Elle fut loin de m'être inconnue, ayant étudié et même enseigné ses ouvrages. " Il sourit. Il connaît très bien la question de Valleyfield, moins celle du Bill.

De là nous gagnâmes voir le Père *Rafaelo*, supérieur général des Franciscains.

J'ai démenagé, prenant la chambre de M. Dozois qui vient de partir : chambre superbe, grande, bien meublée, dont le côté du Sud Ouest n'est qu'un grand chassis de vingt pieds de large, avec une porte sur deux galeries, longues l'une de quatre vingt pieds, l'autre de cent. Cette après-midi le soleil m'inondait de clarté, de chaleur et de gaieté. Cette chambre n'a qu'un inconvénient, paraît-il, elle n'est pas chauffée. Nous tâcherons de corriger cela en temps et lieu ; pour maintenant nous jouissons d'une température délicieuse.

Vendredi, 4 décembre. — Journée consacrée aux diplomates. A 10 heures ce matin, en l'honorable compagnie de Nos Seigneurs les Evêques de Sherbrooke et de Nicolet, j'allais chez

Lord Dufferin. Il habite un palais, au centre d'un vaste jardin, vert, ratissé, près de la Poste Pia, là où les Piemontais ont fait brèche en 1870. Il nous reçut avec cette urbanité qui lui est propre. Il nous fit remarquer sur les murs de la salle de réception la chute de Montmorency, Gaspé, et quelques autres paysages canadiens qui sont l'ouvrage de son crayon. Il nous parla du volume que Lady Dufferin vient de publier. Il rappela à Mgr Racine un détail de sa visite à Sherbrooke. " Vous voyez, ajouta-t-il, que le souvenir du Canada nous suit partout. " Il déplore que l'Eglise catholique n'ait pas été mise sur le même pied en Irlande que dans notre pays, etc., etc. Je l'ai trouvé vieilli, (ce n'est plus un jeune homme,) mais il est toujours jeune de grâce et de civilité.

Commencée en Angleterre, la journée s'est terminée au Vatican, chez le cardinal Rampolla, secrétaire d'état de Sa Sainteté. Grand, au port militaire, débordant de paroles bienveillantes, ne se compromettant pas, on voit qu'il vit dans une atmosphère habituelle de réserve, de réceptions polies, de préparations d'affaires et de réponses prudentes. Un mot lui suffit, il saisit votre idée à peine exprimée. Le premier mot qu'il me dit : " Je vous félicite des succès que vous avez eus. " Le dernier : " J'espère que vous rapporterez de Rome les palmes de la paix. " Nous sortîmes heureux de notre entrevue.

Entre ces deux audiences, si vous placez une rencontre chez Mgr Bergamaski, une visite au Père Tenaillon, quelques achats chez Bocconi, des corrections d'épreuves chez M. Befani, une lettre écrite à M. le chanoine Bruchési, et mon bréviaire récité devant le tableau de François-Xavier, vous aurez ma journée.

Non, j'oubliais. Il faut ajouter, ce soir, après la prière, la visite de nos deux Seigneurs canadiens. Ils ne manquent pas une veillée à ma chambre : et ils me font la gracieuseté de me

dire que ce leur est la plus belle partie de la journée. Le fait est que nous nous amusons délicieusement, en des conversations les plus variées,

Passant du grave au doux, du plaisant au sévère.

Quand ces lignes vous parviendront, vous saurez déjà depuis longtemps quel est le coadjuteur de Québec. Mgr Bégin, s'il arrive à la succession du cardinal Taschereau, sera ostensiblement un digne chef de notre épiscopat. Il a la science, la vertu, la douceur. Quoiqu'il ne nous soit pas jusqu'à présent très sympathique sur la question universitaire, je ne le crains pas. Je le crois suppose fort pour résister aux coteries,et nous n'avons pas besoin d'autre chose que du *fair play*. Nous n'ambitionnons aucunement sur la prospérité d'autrui. Que Québec fleurisse, ce sera notre bonheur en même temps que notre intérêt. Quand le bras droit se porte bien, le bras gauche n'en est qu'en meilleure santé. J'en connais quelque chose de ce temps-ci.

Il paraît que Mgr Bégin est nommé archevêque de Syrène. Evidemment Rome fait exprès. Mgr Bourget, lutteur intrépide, était archevêque de Martianopolis ; Mgr Fabre, aux manières gracieuses, évêque de Gratiopolis ; Mgr Larocque, remplacé par son cousin, évêque de Germanicopolis ; Mgr Lorrain, Vicaire Apostolique des délices et des neiges de la Baie d'Hudson, évêque de Cythère ; et Mgr Bégin, qui est destiné dans la pensée du Souverain Pontife à rallier tous les partis, archevêque de Syrène.

Samedi, 5 décembre. — Deux visites à l'imprimerie et une visite à la Propagande, couronnées, ce soir, par une audience chez le cardinal O... : beau vieillard, doux, fin, sympathique, souriant, qui a des faux airs de défunt Mgr Bourget. " J'ai lu

une réponse du Vice-Recteur de Montréal à Mgr..., et je me suis dit : évidemment celui-là n'est pas son Benjamin. — Voici, dit Mgr Racine, sur la question un mémoire tout court, — Oui, les mémoires du Canada sont généralement courts, mais ils regagnent en nombre ce qu'ils n'auraient pas en étendue. " Personne ne connaît mieux que lui l'imbrogliamento universitaire. J'irai le voir encore.

Ce matin, comme je commençais à écrire au bureau, le portier m'apporta une lettre de la mère F... et une autre de vous, celle du 23 novembre où vous me dites que vous êtes nommé chargé de pouvoir pour signer le contrat avec les Sœurs, que Souligny est mort, que la pluie tombe à verse, que mon oncle T......... est bien malade. Hélas ! il pourrait bien en faire une mauvaise fin. Vous avez bien calculé : nous sommes arrivés au Hâvre le lundi, 16 novembre ; mais en attendant une lettre le 23 ou le 24, je crois que votre calcul était trop impatient, comme la chose arrive ordinairement quand on attend des nouvelles avec quelque anxiété. Mon envoi de Paris n'a pas dû vous arriver avant le vendredi ou le samedi.

Je n'ai pas besoin de vous répéter que votre lettre m'a causé le plaisir habituel. Nos Seigneurs Racine et Gravel veulent absolument en avoir la lecture. Je saute quelques lignes, quand c'est nécessaire. Ils trouvent que vous écrivez dans la note, et ce n'est pas moi qui les contredirai. Je vous en fais mon compliment.

Dimanche, 6 décembre. — Avant-midi, Mgr R cine fit sa visite *ad limina Sancti Pauli*. J'étais bien aise de revoir les colonnes de jaspe et de porphyre, les piliers de granit, le pavé luisant comme un miroir et S. Lin aux yeux de diamant. L'air était frais, le soleil beau : je jouissais, enveloppé à triple tour

dans mon manteau. Quand on lit que saint Martin, d'un coup d'épée, sépara son manteau en deux, et en donna la moitié à un pauvre, on trouve l'acte un peu singulier ; car on a dans l'esprit l'image d'un de nos capots, surtouts, bougrines ou babits. Mais quand on réfléchit qu'il s'agit d'un manteau romain, l'action perd de son étrangeté pour ne plus conserver que sa couleur de charité.

Pour revenir, le cheval trop souvent fouetté, se mit à ruer et défonça le devant du carosse qui vola en éclats. Nouveaux coups de fouets. L'animal, qui n'était pas si bête, se jeta par terre, et cassa travail et attelage. Cinquante personnes font cercle autour de nous, et pendant un quart d'heure, tout le temps qu'on nous *rafistole*, nous demeurons en spectacle à la curiosité des spectateurs. Nous faisons un mille, crac, encore dételé ! " Bon jour, mon ami, voici cinq francs, et nous reprenons notre liberté. " Une autre Rossinante nous rendit, clopin clopan, au Collège Canadien.

Cet après-midi Monseigneur me demanda pour aller avec lui faire une visite au Saint-Bruno et aux belles peintures de Notre-Dame des Anges. J'y vais presque chaque jour, c'est là que je dis la messe. Ce matin, c'était superbe. Les étoiles scintillaient encore au firmament pendant que les dernières ombres s'effaçaient au sommet des maisons. Les bruits de la rue se réveillaient au milieu du silence ; des fantômes circulaient rapides, l'air pur activait la respiration. Un de mes servants de messe s'appelle Bianco, (blanc) et l'autre Bruno (brun.) Le petit garçon du bedeau de St-Lin ne mange pas mieux les mots que ces deux petits italiens.

Bon soir ! Je ferme cette lettre avant que les Seigneurs n'arrivent avec leurs pipes et leurs nuages de fumée. Comme la fumée, passent les jours, la vie, tout, excepté le service du

Seigneur. Qu'il nous ait tous en sa sainte garde.

Lundi, 7 *décembre*. — Lord Dufferin sort d'ici, il est venu nous remettre notre visite ; il s'est montré pétillant d'esprit et de *wit*. Il serait trop long de rapporter toute la conversation. Il a exprimé le plaisir qu'il aurait d'entendre encore les chansons canadiennes, comme du temps qu'il voyageait en canot. M. le Supérieur l'invita à venir quelque bon soir, de 8 à 9 heures. " Je n'y manquerai pas, dit-il, et j'amènerai mes deux filles qui sont bonnes musiciennes et qui sont très friandes de ces chants. " Un jour à une revue militaire, à Petersbourg, il se trouvait à côté du Czar, qui se montrait très fier des soixante mille hommes qui défilaient devant lui. " Sire, dit-il, je vous félicite ; mais le malheur, c'est que notre vocation à nous, ambassadeurs, est de rendre inutiles ces dépenses militaires. " On lui parla du congrès de la paix qui venait de se séparer à Rome. " Les séances ont été tellement pacifiques, remarqua-t-il, qu'ils ont failli se prendre aux cheveux. La discorde est venue surtout de ce que les délégués de l'Angleterre et des Etats-Unis ont proposé de mettre à la base de l'entente internationale les principes chrétiens. Les délégués italiens ne voulaient pour rien au monde admettre aucune ingérence d'idées rêtrogrades. " Il fit remarquer au Supérieur qu'ils étaient presque voisins. " Certainement, remarqua Mgr l'Evêque de Nicolet, les Canadiens ont eu le bon esprit de se mettre dans le voisinage de l'ambassade anglaise, pour être plus facilement à l'abri du drapeau britannique qui leur est cher. " Il parla hautement de la puissance de travail de Léon XIII. Il finit par nous inviter d'aller faire des promenades dans le jardin qui entourre sa villa ; et nous nous proposons bien de profiter de son invitation. En partant il offrit au Supérieur, pour la bibliothèque

du Collège, un exemplaire du récent ouvrage de Lady Dufferin sur le Canada. Dieu et mon droit. *God save the Queen.*

Avant-midi à la Propagande, et chez Mgr G., que je n'ai pas trouvé à la maison ; cet après-midi à l'imprimerie d'où je rapportai mes cent mémoires sur le *Projet de loi*, avec leur supplément. Je vous en envoie un exemplaire. Ce supplément, comme vous le verrez, m'a coûté peu d'ouvrage, à part la correction des épreuves. Pendant qu'il s'imprimait, je travaillais, et je travaille encore, à une autre brochure qui n'aura pas moins de 60 à 75 pages, j'en ai porté ce soir à l'imprimerie les premiers feuillets. Encore trois ou quatre jours, j'en aurai terminé la composition. Ma plume, comme bien vous pouvez penser, a de nombreuses distractions, et, vingt fois par jour, elle doit interrompre et reprendre le fil de sa rédaction. C'est dans des moments comme ceux-ci qu'elle se loue des habitudes d'abstraction qu'elle a dû contracter pendant sa vie errante dans les chars ou le canot d'écorce.

Mardi, 8 *décembre.* — Grand dîner au Collège Américain, dont Mgr O'Connell est le recteur. Soixantes convives étrangers : le cardinal Mazella, le cardinal V. Vanutelli, Mgr Lenti l'assistant du cardinal Parrochi, Mgr Satolli, et des Monsignors en masse. J'étais entre un homme d'esprit et un autre qui en avait moins. L'homme d'esprit était Mgr Giles, le Recteur du Collège Anglais à Rome, qui habite dans la Ville Eternelle depuis quarante ans.

Le soir, souper au Séminaire Français, où se trouvait l'évêque de Carcassone, et petite séance de musique, de poésie latine et de poésie française : quelque chose de charmant.

Ce matin j'allai dire la messe à Ste-Praxède. Pendant que j'étais à faire mon action de grâces, une congrégation de jeunes

gens chantait l'office de la sainte Vierge dans une chapelle retirée. L'écho de ces voix argentines de gosier italien se promenait à travers les arcades, et m'arrivait voilé, harmonieux, expirant. Je n'eus qu'à écouter délicieusement ces paroles suaves : " Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a pas en vous de tache originelle. — Votre vêtement est blanc comme la neige, et votre visage est comme le soleil. — Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, et l'honneur de votre peuple. — Vous êtes bénie, ô Vierge Marie, par le Dieu très Haut au-dessus de toutes les femmes de la terre. — O Vierge immaculée, attirez-nous à vous, afin que nous courrions à l'odeur de vos parfums. " Musique délicieuse, harmonie suave, symphonie céleste, mélodie angélique, prolongement des chants de la bienheureuse patrie.

Mercredi, 9 *décembre.* — Lundi après-midi, je recevais l'invitation que voici : " British Embassy, Rome. Lord and Lady Dufferin request the pleasure of the Revd J.-B. Proulx company at luncheon on Wednesday, 9th, at one o'clock, Monday. " Je répondis mardi matin par la note suivante : " L'abbé J.-B. Proulx fait savoir qu'il accepte avec plaisir l'invitation que leurs Excellences Lord et Lady Dufferin lui ont fait l'honneur de lui envoyer de luncher avec Elles, mercredi, 9 du courant, à une heure post merediem. Collège Canadien, Rome, 8 décembre 1891. "

A une heure moins le quart, notre voiture fermée roulait dans les allées de l'ambassade. Des domestiques en livrée nous faisaient traverser des portiques et des antichambres superbes, pour nous conduire au salon qui ne fait pas pitié, où Lady Dufferin nous reçut avec une simplicité charmante. Le dîner réunit la famille : deux filles, l'une de vingt ans environ, l'au-

tre de dix-sept, un garçon de seize, et un jeune monsieur de l'étranger. Le garçon et la plus jeune des filles nous furent présentés comme canadiens, vu qu'ils sont nés au Canada. La conversation se tint tout le temps en français. Je pensais à nos petits parvenus anglais du Canada qui dédaignent la langue de Pascal et de Louis Veuillot. J'étais entre Lord Dufferin et la jeune canadienne. Avec celle-ci, je parlais des Indes et de Constantinople ; avec celui-là, de politique et de science. La conversation tomba sur la rumeur courante, que Lord Dufferin allait être appelé à l'ambassade de Paris, pour remplacer Lord Lytton. " L'avez-vous cru ? me dit notre hôte. — Oui, milord. — Pourquoi ? — Eh ! bien, voici : quand la question d'Orient menaçait de se rallumer, on vous a envoyé à Constantinople. Quand la Russie et l'Angleterre étaient sur le point d'entrer en conflit sur la frontière de l'Inde, on vous envoya a St-Pétersbourg. Quand l'Italie faisait mine de vouloir susciter des misères à la marine anglaise dans la Méditerranée,on vous envoya à Rome. Actuellement l'intimité diplomatique qui tend à s'établir de plus en plus entre la France et la Russie, peut créer sur les mers des positions délicates pour les intérêts anglais.—Ah ! vous êtes flatteur. Je ne désire aucunement quitter Rome où le climat m'est plus favorable. Puis, nous y sommes plus tranquilles. Les devoirs sociaux sont plus nombreux et plus fatiguants dans la Capitale Française. Ce serait bon, si nous avions quinze ans de moins. " Je n'ajoutai rien, me réservant de penser qu'il irait à Paris, tout de même.

Réellement, j'ai voulu faire le gracieux ! ! Qui le croirait ? Lord Dufferin ayant fait allusion au bon souvenir que les Canadiens avaient gardé de Lord Elgin : " His and yours, Excellency, are on an equal footing."

D'après Lord Dufferin, les armements conduisent la plupart

des pays d'Europe à la banqueroute, d'abord l'Italie, puis l'Allemagne. " La richesse et l'économie de la France lui donneront la victoire dans cette lutte à coups de millions. Mais, dans une guerre, il serait à craindre que toutes ces ressources françaises ne servissent à rien, faute d'un chef capable de dominer et de conduire ce peuple à l'esprit aussi mobile que généreux."

A 2½ h., nous rentrions, faisant des vœux pour que ces invitations à l'extérieur eussent une fin, au moins une suspension : nos pauvres estomacs n'en peuvent plus. Mais ils n'auront pas pas encore la paix pour demain ; car Monseigneur l'évêque de Carcassonne étant rappelé en France soudain, cet après-midi M. Captier est venu nous inviter pour aller dîner avec lui demain midi.

Deux minutes à l'imprimerie, une à la Propagande, m'ont fait faire, heureusement, quelques marches de digestion.

Voici, pour vous aussi, que vont s'ouvrir bientôt le temps des fricots, du boudin, des saucisses et des tourtières à la viande. Avez-vous tué vos deux petits *gorriches* ? Avez-vous fait votre provision de dindes ? Et le vin a-t-il bonne mine ? Savez-vous que nous avons encore chaque jour sur la table de grosses grappes de raisin ? Mon régime de St-Lin se prolonge.

Bon soir. Le temps continue beau et doux. Peut-être souffle-t-il chez nous une tempête de neige. Il est huit heures, la malle vous arrive. Il me semble vous voir auprès de la petite table, les pieds sur une chaise, faisant le dépouillement du courrier. J'ai reçu aujourd'hui une liasse de *Stars*, je vais la parcourir. Bon soir !

CHAPITRE SEPTIÈME

Le train de vie ordinaire. Souhaits de bonne année.

Jeudi, 10 *décembre.* — Mgr Racine, un beau matin, avait été dire la messe à Saint-Antoine des Portugais. Il y fit la connaissance de l'ambassadeur de sa Majesté très Fidèle, qui vint ici lui rendre visite. Nous allâmes ce matin lui remettre sa politesse. Il a été mêlé au règlement des difficultés ecclésiastiques à Mécao, et il est un grand admirateur de la liberté du gouvernement anglais qui laisse tant de latitude à ses colonies.

Nous dinions à midi chez M. Captier où tout se passe avec ordre, grâce et noble simplicité. Mgr Billiard, évêque de Carcassone, a vu le Pape hier longuement. Le Pape n'a pas blâmé Mgr Goulthe Soulard d'avoir soulevé, autour de son affaire, tant de bruit et d'éclat ; mais il est d'avis qu'il ne faut pas pousser plus loin le retentissement. C'est pourquoi le nonce à Paris, Mgr Ferrata, a écrit à tous les archevêques, les priant de n'envoyer, ni eux, ni leurs suffragants, de lettre publique de félicitations, à Mgr Soulard après la sentence du tribunal. " Il faut bien prendre ce gouvernement comme il est. Que gagneriez-vous à précipiter un cataclisme ? Vous seriez chassés de vos églises, privés de vos revenus ; vous verriez vos séminaires fermés, le sacerdoce serait sur la rue. Sans doute, pour tout cela, la religion ne serait pas étouffée, mais vous prenderiez cinquante ans à reconquérir votre position sociale ; et pendant ce temps là vos adversaires, ayant le champ libre, établiraient partout leurs funestes doctrines. Ce gouvernement

n'est pas éternel, il passera, et vous resterez. Gardez votre pied à terre pour des temps meilleurs. Ce qu'il nous faut, c'est de la patience et de la prière. " Mgr Billiard se dit content de cette position que prend le saint Père. Aux fidèles de France qui trouveront que les évêques ne se lancent pas dans la lutte avec assez d'ardeur, ils diront : le Pape ne le veut pas. Et le gouvernement, d'un autre côté, va se trouver forcé à la modération, en considération de l'action pacifique de la Cour Romaine. Ces paroles du saint Père vous donneront la clef des évènements qui vont se produire sous peu dans le monde religieux en France.

A 6 heures, nous entrions au collège germanique, tenu par les Jésuites, pour voir le cardinal M., jésuite lui-même. Il a passé de longues années en Amérique, en Géorgie et à Woodstock, près de Baltimore. Il connaît plusieurs des Pères Jésuites de Montréal : les PP. Drummond, Hudon, Grenier, Jones, celui qui couchait dernièrement à Saint-Lin, etc. Figure ronde, ayant de l'embonpoint, avec un air jovial, parfaitement au courant de la question universitaire, il nous reçut avec bonté, avec une bonhommie qui touche au sans-gène américain. Très contents de notre visite.

Vendredi, 11 *décembre*. — Il se célèbre un triduum à Notre-Dame des Victoires en l'honneur de S. Jean de la Croix, le disciple et le directeur de sainte Thérèse. Mgr Racine, sur invitation, y est allé dire la messe ce matin. Je l'ai accompagné. Nous avons déjeûné chez les Pères Carmes qui desservent le sanctuaire. Je me trouvais dans l'église cardinalice de Mgr l'archevêque de Québec ; j'ai beaucoup prié pour lui, et pour la paix de nos affaires.

Ce soir chez le cardinal Parrochi, cardinal vicaire, 60 ans,

avec une apparence de cinquante, frais, sanguin, ayant le petit mot pour rire et même la pointe fine, mais inoffensive. Je l'avais déjà vu, il y a 18 mois, avec Mgr Labelle. " La disparition de cet homme, dit-il, est une perte pour votre pays. Il avait des idées et de l'entrain. " Il connaît très bien la question de Valleyfield.

Cet avant-midi, la malle anglaise m'apportait une lettre de Mgr Fabre très sympathique, une lettre de M. Racicot pleine de bonnes nouvelles, et une lettre de vous, répondant à nombre de questions, faites pendant la traversée. Evidemment le journal ne vous était pas encore arrivé.

J'ai séparé le gâteau de noces d'argent avec Mgr Racine, qui envoie ses meilleures félicitations à M. Aubin, dont il a gardé le meilleur souvenir. A ceux qui disent que nous sommes arrivés trop tard, vous pouvez répondre hardiment que non ; même nous sommes arrivés trop tôt. Peut-être, dans un certain monde, supposait-on que nous voulions nous occuper du coadjuteur de Québec, ce qui toutefois n'a pas même l'apparence du sens commun ; mais il est des champs où le bon sens est la plante la plus rare. Du reste, il était difficile, pour le saint Siège, de faire un meilleur choix que Mgr Bégin. Je me réjouis du résultat de l'assemblée de la Caisse Ecclésiastique. Le champ reste libre pour les améliorations pratiques. La graine est semée, elle germera. Petit à petit l'idée fera son chemin. La force des choses, les répartitions fréquentes en amèneront l'étude sérieuse et le triomphe définitif du mieux. Le décret pour le Ruisseau ne me surprend pas. Merci de tous les détails que vous me donnez, ne vous excusez pas de la longueur de vos letrres, et *faites le encore.*

Samedi, 12 *décembre.* — Un morceau de *thon* préparé à

l'huile, n'a pas voulu passer, et aujourd'hui mon estomac n'est pas sur le *ton*. Incapable d'aucun travail mental, je parcours la liasse de mes journaux, et je lis quelques chapitres de *My Canadian Journal* par Lady Dufferin, ce qui ne manque pas d'intérêt, surtout pour un Canadien. A l'angelus, nous allons chez le cardinal M. La question de Valleyfield lui paraît clair comme le jour. " Que Mgr Fabre s'en tienne au droit commun. La fille doit rester attachée à sa mère. " Il n'en sait pas aussi long sur la question universitaire " Mais, dit-il, mon ignorance ne vous nuira pas. J'appartiens nommément à la Congrégation de la Propagande ; cependant, trop occupé ailleurs, je n'assiste jamais à ses séances. " Il peut avoir 70 ans, et a des manières très paternelles.

Dimanche, 13 *décembre.* — Je suis mieux de mon indigestion, et puis reprendre la plume et le fil de mes idées.

Je suis allé dire la messe chez le cardinal Taschereau, à Notre-Dame des Victoires ; chaque fois que je me tournais pour le *Dominus vobiscum*, je l'appercevais qui me regardait de son regard calme et impassible, du haut de son cadre au-dessus de la porte d'entrée. J'ai prié pour sa santé, pour son repos au milieu des innombrables tracasseries que nombre de personnes lui créent.

Ce soir, j'ai fait visite à Mgr Smeulders, il s'intéresse fort au Canada. Il l'appelle le pays le plus catholique du monde ; mais il ne faut pas le laisser envahir par le libéralisme. Sur ce sujet, il appartient à l'école de T. Il n'y a pas à nier que, dans la politique universitaire, ce soit sa manière de voir, généralement parlant, qui triomphe. " L'université, dit-il, aurait mieux fait de concéder ce que je lui demandais ; aujourd'hui elle est obligée de subir des sacrifices bien autrement considérables. "

Je vois, par les journaux, que la Reine vient d'approuver la nomination de Lord Dufferin à l'ambassade de Paris. Dites si nous n'avons pas agi, *l'un et l'autre*, en diplomates : moi en feignant de ne pas trop croire à la rumeur, afin de lui faire un compliment ; lui, énumérant toutes les raisons à l'encontre de la nomination, afin que je ne vinse pas soupçonner ce qui n'était pas encore officiellement bâclé. Il a souvent raison celui qui a dit : " La parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée. " Moi, je ne cacherai pas la mienne et vous dirai que j'ai pour vous tous la plus grande affection.

Lundi, 14 *décembre*. — Ce matin, à l'imprimerie. Cet après-midi Mgr Racine va poser chez deux photographes. Je ne m'en sens ni le goût, ni le besoin. Ce soir chez le cardinal V., il est absent. C'est le premier voyage inutile que nous faisons. Il ne sera pas facile de voir les Cardinaux cette semaine, comme c'est la semaine des Consistoires secrets et publics. Alors nous ferons autre chose ; car je puis vous dire que j'ai devant moi toute une pile d'ouvrage de taillé.

Mardi, 15 *décembre*. — Toujours à l'imprimerie, et, ce soir vers cinq heures, Mgr Racine m'a demandé pour faire une petite promenade à pied ; nous allâmes revirer à Sainte-Marie Majeure.

J'ai répondu à nombre de lettres : M. Racicot, sœur Sainte-Anne, Mgr Fabre, M. Emard, et cetera.

Rome, 15 décembre 1891.

Mes chers Frères (les paroissiens de Saint-Lin), l'approche de la nouvelle année me fournit l'occasion de vous écrire, et je

la saisis avec bonheur ; cependant je n'avais pas besoin de cette circonstance pour me rappeler votre souvenir. Il m'a suivi partout, par delà les mers, à travers les continents ; et il ne s'est point passé de jour sans que ma pensée ne se soit reportée vers vous.

Je ne visite pas un sanctuaire dans cette Rome si riche en monuments religieux, sans y réciter une prière pour vous ; à votre intention, j'ai fait le pèlerinage de Saint-Paul hors les murs, où se trouve le médaillon miraculeux dé saint Lin, dont une copie est appendue au mur de votre église ; et lorsque j'ai été admis en présence du saint Père, le cœur palpitant, heureux, ému, en tête de la liste (1) qui énumerait les personnes et les choses que je demandais au Vicaire de Jésus-Christ de vouloir bien bénir, se lisait le nom de la paroisse de Saint-Lin. " Oui, oui, dit le saint Père, je les bénis, je les bénis tous. Dites leur que la bénédiction du pape repose sur eux. " Il me semblait que, pour entendre ces paternelles paroles, vous étiez à mes côtés ; vous étiez certainement dans ma pensée et dans mon cœur.

Et comment pourrais-je vous oublier ? Le meilleur de mes affections habite au milieu de vous. Depuis le premier jour que j'ai mis le pied aux Laurentides, je n'y ai rencontré aucune difficulté, aucune contradiction. Nous avons entrepris plusieurs travaux ensemble, et nos communes entreprises, avec la grâce de Dieu, sont arrivées à bonne fin. Mes différents appels n'ont trouvé chez vous qu'un écho de bonne volonté, de dévouement et de zèle. Puis, je ne vous le cache pas, je le sens, les pères trouvent toujours leurs enfants plus parfaits, quand ils sont séparés d'eux par les vides et les ennuis de l'absence, et quand ils les entrevoient à travers le voile de réminiscences agréables.

(1) Voir cette liste, à la suite de la présente lettre.

Je viens donc vous faire mes souhaits du nouvel an. Je les trouve résumés dans ces paroles que saint Paul, séparé de ses chers Corinthiens, leur écrivait dans sa seconde épître.

" Rejouissez vous dans le Seigneur, travaillez à devenir " meilleurs chaque jour, exhortez-vous les uns les autres à la " perfection, soyez tous unis d'esprit et de cœur, vivez en paix, " et le Dieu de paix et d'amour demeurera avec vous. Que la " grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que la Charité de Dieu " et que la Communication du Saint-Esprit soient avec vous " tous. Amen (II Corinth. Chap XIII, vers. 11 et 13.)

Oui, je vous souhaite la paix, la bonne paix, la douce paix, qui donne la joie, qui rend meilleur, qui porte les autres au bien, et qui attire Dieu au fond de nos cœurs.

Je vous souhaite la paix dans vos familles. Que les enfants soient dociles, soumis et obéissants, et que les parents aient le courage de les bien conduire et leur donnent eux-mêmes le bon exemple.

Je vous souhaite la paix au milieu de vos parents et de vos amis. Que les médisances, que les calomnies, que les haines n'aient pas cours au milieu de vous. Si vous avez quelques peines contre votre frère, pour l'amour de Dieu pardonnez-lui et faites entre vous une réconciliation sincère et durable.

Je vous souhaite la paix dans la paroisse. Que la concorde règne dans vos discussions et dans vos affaires publiques ; qu'on ne voit jamais entre vous ces procès ruineux et pour ceux qui perdent et pour ceux qui gagnent. Arrangez vos différents à l'amiable, d'après le conseil des hommes sages.

Je vous souhaite la paix avec Dieu, et vous l'aurez si vous détestez et fuyez le péché. Qu'il est doux de pouvoir dire : j'aime Dieu, Dieu m'aime ; vienne la mort, je ne crains pas

mon juge, parce que en même temps il est mon père.

Je vous souhaite la paix avec vous-même : C'est une délice qui surpasse toutes les douceurs de la terre. Pour l'homme qui a le repos de l'âme, la tranquillité de la conscience, il n'y a plus de malheur qui puisse l'atteindre ; car les accidents tournent à bien, lui étant une occasion de se rapprocher de Dieu et d'en jouir davantage.

Et cette paix, comment l'acquerrez-vous, comment l'augmenterez-vous ? Saint Paul vous l'indique : " dans la grâce du Fils, la charité du Père et la communication du Saint-Esprit. "

Or, où se trouvent avec le plus d'abondance les sources de la grâce, les secrets de la charité, et les effluves fécondantes de l'esprit divin ? Dans les sacrements, et dans aucun plus que dans la sainte Eucharistie. Jésus est l'auteur de la grâce, il est l'amour du Père, et il nous a promis de nous donner l'Esprit consolateur : pain des Anges, vin qui fait germer toutes les vertus.

J'ai appris avec bonheur que les communions deviennent chaque mois de plus en plus fréquentes. Continuez, mes frères, à marcher dans la voie qui conduit à la table sainte c'est celle qui conduit le plus facilement au bonheur, au salut. Continuez à répondre à l'appel des deux prêtres zélés qui vous déservent : la communion vous sera une fontaine surabondante de cette paix que je vous ai souhaitée avec saint Paul, de cette paix qui aidera votre perfectionnement ici-bas, germe et semence de cette paix éternelle qui sera votre félicité inaltérable dans le sein de Dieu, *merces magna nimis*. Votre curé, votre pasteur et votre père.

Très Saint Père, Je soussigné, J.-B. Proulx, Chan. Hon. de l'Eglise Metrop. de Montréal, curé de Saint-Lin des Laurentides, et Vice-Recteur de l'Université Laval à Montréal, humblement

prosterné au pied de Votre Sainteté, lui demande de bénir, d'une manière toute spéciale :

1o Son premier Supérieur, Mgr Ed. Chs Fabre, Archevêque de Montréal ;

2o La paroisse de Saint-Lin ;

3o L'Université Laval à Montréal ;

4o Sa mère, A. Lauzon ;

5o Son bon et dévoué ami, J. G. Payette, desservant à Saint-Lin ;

6o M. J. Lavallée, vicaire à Saint-Lin ;

7o Toutes les personnes qui composent sa maison ;

8o Toutes les religieuses et élèves du couvent de Saint-Lin ;

9o La Révde Sr Charles Borromée, supérieure du couvent de Saint-Lin ;

10o M. F. Kavanagh, son ami d'enfance ;

11o Toutes les personnes de sa parenté.

Ma chère mère, en faisant mes souhaits du nouvel an aux paroissiens, j'ajoute ce mot spécial pour vous ; car ni cette lettre générale, ni le journal que j'envoie surtout à votre intention, ne vous disent la large part que vous tenez dans ma pensée comme dans mon affection.

Que vous souhaiterai-je ?... Un amour toujours croissant du bon Dieu. Dans cet amour, vous trouverez tout ce dont vous avez besoin : la résignation dans l'absence, la force pour supporter les peines inséparables de cette vie, la confiance, la certitude que Dieu n'éprouve que pour récompenser.

Je sais que vous priez pour moi. Continuez de le faire, surtout par la sainte communion.

Quand nos parents de Sainte-Geneviève iront vous voir, ne manquez pas de leur dire que je pense à eux dans ces sanctuaires de Rome.

Vivez heureuse. Ne vous laissez pas aller à la mélancolie, à la *jonglerie.* N'oubliez pas vos chansons du passé. " Je suis ici en bonne compagnie, et je fais l'œuvre de Dieu. Mon bras ne me fait plus mal. Je m'en sers absolument comme auparavant, excepté qu'il est encore raide pour certains mouvements, ceux qui sont de court ; mais la souplesse revient de jour en jour.

Bonne année et au revoir !

CHAPITRE HUITIÈME

Le Consistoire. Le train ordinaire.

Mercredi, 16 *décembre.* — Journée qui ressemble à celle d'hier comme une sœur jumelle à sa sœur. Je jette sur le papier les grandes lignes d'un quatrième mémoire, dont nous aurons besoin probablement après les fêtes de Noël. Je ne veux pas me laisser prendre au dépourvu.

Je vous envoie le *Moniteur*, où se lit, en style majestueux, le discours du Pape au Consistoire secret. Il roule tout entier sur les persécutions légales, qui, sous une forme ou sous une autre, ont fait le sujet de longues discussions aux chambres françaises et italiennes. Les Français y sont allés avec cet entrain sans mesure qui les emporte trop souvent. Les Italiens ont été plus modérés en apparence, plus diplomates, plus machiavéliques. Ces gens sont nés avec le talent de la distinction ; ils ont l'esprit délié, retors, perspicace, maître de lui-même ; et ils se servent de ce talent souple pour le mal, comme la cour de Rome s'en sert pour le bien.

En France ça va par soubresauts. Le gouvernement, après avoir déchaîné les passions, a eu peur du résultat. Les conservateurs en chambre veulent se servir de la religion ; et ne la servent guère. Quelques évêques font de l'éclat pour un détail après tout secondaire, et faibliront sur l'ensemble. En tout cela, il n'y a que les radicaux qui gagnent du terrain. Que le concordat, tel qu'on l'applique, cesse, que l'église revienne à la liberté, même en perdant ses revenus concordataires, la religion probablement y gagnerait ; mais encore faut-il que cela vienne sur une question de principes et non pas à propos d'une affaire de police. Les conséquences ne seraient pas proportionnées à la course ; et le public en général n'y verrait qu'un coup de tête. L'effervescence du moment passé, on se prendrait à regretter d'avoir poussé les choses si loin pour aboutir à une manière d'être plus insurportable que auparavant.

Je ne sais pas si je me trompe : il me semble que le vent souffle avec rage, que la neige tombe à plein temps, que la poudrerie roule par nuage épais, que le froid pénètre les capots les plus fourrés, et que, six heures sonnant (il sonne à la pendule du corridor alors qu'il n'est chez vous que midi) M. Payette rentre, venant de faire sa visite de paroisse dans le Rang Double, le frimas dans les cheveux et la barbe, qu'il n'a pas. Oh ! comme alors le poële de la cuisine est bon ! Puis on s'étend sur une berçeuse les pieds appuyés sur les tuyaux, récitant son office, ou lisant la gazette : c'est délicieux. Jouissez de votre repos, je n'en suis pas jaloux, exilé que je suis, attaché à la plume comme le forçat à son boulet. Il faut savoir prendre la vie par le bon côté. Du reste Dieu n'abandonne pas les siens. Il sait bien que c'est pour lui que je suis ici, et il ne me ménage pas les compensations, *confitemini Domino quoniam bonus : quoniam in sæculum misericordia ejus.*

Jeudi, 17 *décembre*. — Une compensation : j'ai assisté au consistoire public, ayant pu me procurer un billet, non seulement pour me trouver sur le passage du Pape, mais encore pour pénétrer dans la salle elle-même du consistoire.

J'ai attendu deux heures debout, planté dans une masse humaine mouvante, fluctueuse. Il y a quelque chose d'intéressant, malgré tout dans cette attente fébrile d'une foule impatiente, dans ce murmure des voix qui ressemble au clapotis des vagues sur le rivage, au bruit sourd et continu du vent dans la tête des grands arbres au sein de la forêt : rappelez-vous un de ces soirs que vous avez couché sur les grèves du lac Ouareau. Ici pas de maringuoins qui piquent, mais des coups de coudes dans les flancs des *quatre* côtés. Cette fois les coudes qui étaient chargés d'exercer ma patience appartenaient à deux Allemands, à un Français de Londres et à une écossaise sa femme, fort occupée à empêcher la foule d'écraser ses deux enfants un gars de huit ans et une fillette de dix ans. Le français avait sans doute été baptisé catholique, les autres étaient évidemment protestants. Je passai mon temps à satisfaire leur curiosité sur ceci, sur cela, sur les cérémonies qui se déroulaient sous nos yeux, sur leur signification, sur une foule de choses que je savais ou ne savais pas.

Je m'étais placé de manière à voir venir la procession du moment qu'elle sortirait de la salle des Paraments, trois arpents environ : spectacle grandiose, avec déploiement de pompes militaires et religieuses, s'ouvrant par les évêques, puis le Sacré-Collège (chaque cardinal était précédé de faisceaux et accompagné de ses suivants), et fermé par le Pape porté sur la *Sedia*, solennel, majestueux, bénissant. Cette fois le Pape était sérieux, il n'eut aucun sourire comme lors de l'anniversaire de son sacre, il y a deux ans. Sur ses traits amaigris, sur son visage ascé-

tique, il portait comme les traces des grandes préoccupations que faisait connaître au monde son discours d'hier.

Au discours que je vous envoie, j'ajoute les réflexions que fait le *Moniteur* d'aujourd'hui. Vous ne serez pas sans remarquer le champ nouveau que cette pièce diplomatique ouvre aux spéculations même les plus hardies. Il est évident que, quand le pape revendique sa liberté, ses droits, son indépendance et celle de son siège, il n'entend pas parler du pouvoir temporel absolument sous la forme et l'étendue qu'il avait avant 1870. J'attire votre attention sur cette phrase significative : *Vindicari postulavimus in libertatem debitam, nostrumque jus in hanc Urbem nominatim providentia Dei et saeculorum suffragio addictam Pontifici repetere perreximus* ; Il y a là un *nominatim* italien qui est vaste comme le monde. Quel serait au juste le but poursuivi par Léon XIII ? Rome déclarée ville neutre comme la Belgique sous le protectorat de l'Europe ? Ou bien le pape reconnu souverain de l'Italie ? Ou bien autre chose ? Vous savez quelle est mon humble opinion là-dessus, j'ai eu l'occasion déjà de vous en parler. Si Rome et les Etats romains étaient remis au pape tout d'un coup, dans les conditions qui existaient il y a vingt deux ans, vu les circonstances, ce serait sur les bras de la papauté, un éléphant. Nous traversons un temps de transition. Le génie de Léon XIII prépare les esprits à un ordre de choses nouveau, aussi solide, plus solide que l'ancien, et qui s'adaptera aux évolutions que subissent les sociétés. Il ne récoltera peut-être pas ce qu'il sème. Dans tous les cas, il laissera à son successeur un héritage chargé de solutions difficiles. Il a posé dans ses admirables encycliques les bases de l'édifice à venir, donné un cours complet de doctrine sociale telle que le requièrent les temps. Au successeur l'application. Quel sera t il ? Outre un homme

de prière et de science, il faut un diplomate qui ait la connaissance des hommes et la pratique des choses, un esprit hardi capable de rencontrer les exigences de situations sans précédent dans l'histoire des siècles. Sera-ce le cardinal R. ? Certes chez lui se rencontrent bien toutes les conditions que je viens d'énumérer, de plus il a la jeunesse, ce qui n'est pas une petite considération à une époque agitée comme celle-ci, où il importe de ne pas multiplier les conclaves. Serait-ce un des V... ou bien G. ? eu bien P. ? Tiens, laissons faire le Saint-Esprit, et revenons à la Salle Royale, où le Pape, descendu de la *Sédia*, est assis sur son trône.

Après que le Saint-Père eut accédé à certaines demandes d'introduction de *cause*, il y eut la tradition du chapeau aux nouveaux cardinaux, dont l'un, l'archevêque de Vienne, ressemble au défunt M. St Aubin ; puis il donna en chantant, d'une voix encore forte, les prières de la bénédiction solennelle. Le pape s'en retourna par le même chemin. Une partie de la foule entre dans la chapelle sixtine. Avec d'autres je monte sur une corniche pour mieux voir. Le Sacré-Collège vient au chœur, pendant que les chantres font résonner à ravir, le *Te Deum*. Les trois nouveaux cardinaux sont couchés sur les marches de l'autel, comme le prêtre le Vendredi Saint. Le cardinal Monaco récite un *oremus*. On se relève, on se félicite, et l'on s'en va.

Je m'en viens dîner, travailler et vous écrire.

Vous continuerez toujours à écrire à Rome jusqu'à ce que je vous donne un avis du contraire : ce qui ne sera pas demain.

Vendredi, 18 *décembre*. — A 11 heures A. M. Mgr Racine est allé poser chez Fredericis, qui voulait avoir l'honneur d'une visite et l'avantage de vendre quelques douzaines de portraits.

Nous étions sur la place de Saint-Pierre : pas possible de revenir sans faire une prière au Prince des apôtres, et une visite à son temple merveilleux, que je trouvai aujourd'hui plus étonnant que jamais. J'y reviendrai encore le livre à la main.

Ce matin les journaux de Rome publiaient le télégramme suivant : " Le cabinet Mercier a été obligé de présenter sa démission. " Rien de plus. Il nous reste à connaître par quelle voie la chose en est arrivée là, nos derniers journaux du Canada sont du 2 décembre. Vous ne sauriez croire les impressions diverses que cette nouvelle a produit dans le petit Canada de Rome. Pour moi, dans les hauteurs calmes des sphères où je me suis placé, comme vous le savez, cet évènement ne m'affecte guère. La grande science de la vie est de prendre les évènements comme ils viennent, surtout quand ils sont incontrôlables, et de tâcher d'en tirer le meilleur parti possible. Les grandes dépenses de son gouvernement et les *boodlages* de quelques-uns, ses amis devaient produire, pour M. Mercier, tôt ou tard, une catastrophe. Ses grandes ressources personnelles seront-elles suffisantes pour amortir le coup, et lui permettre de tomber sur les pieds ? Dans tous les cas, quoiqu'il arrive, je ne pourrai jamais oublier la manière honnête dont il m'a traité chaque fois que j'eus affaire à lui, ni les services qu'il a rendus à la cause universitaire. Que les conservateurs arrivent au pouvoir, l'Université à Montréal aura encore affaire à des amis : C'est une question nationale qui doit planer au-dessus des intérêts de partis et des tiraillements de la politique. S'il y a des élections générales, je n'ai pas besoin de vous demander de garder une neutralité complète, à moins que Mgr l'archevêque de Montréal ne donne une direction autorisée ; je connais sur ce sujet votre discrétion, puisque, depuis deux ans,

les lunettes des politiciens n'ont pu encore découvrir si vous aviez le sang rouge ou le sang bleu.

Samedi, 19 *décembre.* — A neuf heures, nous essayons le cardinal V. Absent. Nous nous rendons à St-Jean de Latran, la cathédrale de Rome, où le cardinal confère les différents ordres à des centaines de jeunes lévites, au nombre desquels se trouve un Canadien, un M. Labrosse du comte de Prescot, charmant jeune homme, ici, depuis trois ans, qui se destine à St-Sulpice, et qui ira l'année prochaine faire sa solitude à Issy.

A mon retour je trouve sur la table une lettre de Sainte F., une autre de M. Rameau, qui m'écrit souvent des renseignements ; il est aux anges, nous lui avons promis de nous occuper de ses canadiens aux Etats-Unis. Je réponds à ces lettres, je réponds à Mademoiselle Rameau qui m'écrivait hier. Je suis dans la correspondance la plus diverse, comme vous pouvez le voir par un brouillon de lettre à Lord Dufferin, que vous trouverez ci-inclus ; si brouillon il y avait, je pourrais vous envoyer mon compliment à Mgr Bégin, dans lequel il est dit : " La Providence visiblement vous a préparé, vous avait réservé pour de grands, de délicats et de difficiles travaux. Le Siège de Québec, où vous arriverez plus que probablement, occupe une place considérable dans notre pays. C'est de là que doit partir, naturellement, l'orientation des affaires religieuses, et souvent des intérêts politiques de tout un peuple. L'expérience de Chicoutimi dit assez haut ce que l'on doit attendre de votre tact et de votre conduite des affaires. Je suis à même ici de constater quelles espérances Rome repose en votre science, en votre piété, en votre douceur et en votre fermeté. C'est pour quoi Monseigneur, veuillez croire que, avec tous ceux qui

vous connaissent je bénis Dieu de ce qui arrive, et que, etc. " ce n'est pas compromettant, et c'est vrai.

Cependant j'ai reçu une autre lettre, non moins précieuse, la vôtre du 6 du courant, dans laquelle vous me parlez de l'assemblée de la fabrique qui doit avoir lieu le 8 en même temps que l'élection du nouveau marguillier, du franc rire que soulevait le jeu de cartes à la cuisine, et des larmes qui ont été versées sur mon épaule. Je n'aurais jamais pensé à vous demander de lire cet épisode douloureux, en chaire, mais puisque vous avez cru devoir le faire, je vous en remercie, comme surtout ça été l'occasion pour un grand nombre de prier davantage pour moi, et de remercier les bonnes âmes du purgatoire. Savez-vous que, dans votre récit, vous avez été éloquent, et que votre lettre a fait ici couler des larmes, autres que les miennes ; et quelqu'un à qui je lisais ce passage de votre épître m'a dit sérieusement que vous aviez du cœur, comme si j'en avais jamais douter. Que, par la miséricorde de Dieu, les âmes des fidèles trépassés reposent en paix. Une de mes connaissances, Mgr G., attaché successivement à des missions diplomatiques à Munich, à Saint-Petersbourg, à Lisbonne, et maintenant employé à la secretairerie d'état, est venu pour une heure avec moi, et m'a donné nombre de renseignements utiles.

Excellence, (Lord Dufferin). Je vos par les journaux que Sa Majesté la Reine Victoria vient de confirmer votre nomination à l'ambassade anglaise en France, à Paris.

Dès le commencement, la voix publique — *le vox populi, vox Dei,* — vous avait désigné pour ce poste, le premier de la diplomatie anglaise à l'étranger, c'est la conséquence toute naturelle des succès qui vous ont suivi partout, au Canada, aux Indes, à Saint-Petersbourg, à Constantinople, à Rome. Vous

êtes un *Pacifique*, et " bienheureux les doux, car ils posséderont la terre " et aussi les cœurs. Là se trouvent les secrets de popularité dont vous avez toujours joui, et de ce bon souvenir que vous avez laissé, dans tous les pays où vous avez été appelé, par le choix de votre Souveraine, à exercer vos talents administratifs ou diplomatiques.

J'achève de lire " My Canadian Journal ". C'est pour moi une lecture vraiment attachante. Il y a des scènes d'intérieur qui charment, des allusions voilées qui font sourire, un ton de bienveillance générale qui est comme un prolongement et un écho du caractère de votre manière de faire au Canada. Ce livre, sans prétention, *not affected*, comme disaient nos journaux de son auteur, bien plus que nombre d'ouvrages *ex professo*, est éminemment propre à faire connaître notre pays, les beautés et les paysages grandioses, le vaste champ qu'il offre au sport, chasse, pêche au saumon ; les agréments de ses hivers : raquette, patin, tobaganne ; ses nombreuses institutions de charité et de bienfaisance, et surtout les mœurs paisibles et les dispositions loyales de nos populations.

C'est pourquoi je demande qu'il me soit permis de présenter mes félicitations à Lady Dufferin, écrivain, en même temps que je prends la liberté de féliciter l'ambassadeur de sa promotion comme je comprends dans une même expression les sentiments de respect et de haute considération avec lesquels je suis de votre Excellence, Milord, le très humble et très dévoué serviteur.

J.-B. P., Ptre.

Dimunche, 20 décembre. — Beau jour, un peu froid. Le froid est arrivé hier, avec vent piquant, quelque chose qui sent l'hiver, sans toutefois donner une idée aux Romains de ce qu'est

notre nord-est. Tout de même, il a gelé à glace ; et je trouve bon le plat de braises que le serviteur apporte à côté de ma chaise pour me réchauffer les pieds. Ils appellent cela un poële : ça ni porte, ni tuyau. Chaque pays, chaques mœurs.

Beau jour, car le gouvernement du roi Humbert me remet deux paquets de journaux, et quatre lettres de Saint-Lin : une première de vous, M. Payette, datée du 30 novembre, qui m'arrive après celle du 6 décembre, ainsi le veulent les caprices de la poste ; une seconde, de M. Renaud, qui évidemment, ne connaissait pas encore l'aventure de mon bras droit ; une troisième d'A. et de C. que vous remercierez pour leurs bonnes paroles et leurs bonnes prières ; et une quatrième de mademoiselle L., à qui je réponds. Au moment, où je trace ces lignes, le portier entre et me remet une cinquième lettre, celle-là de M. Nantel, écrite, comme tout ce qui sort de sa plume aux petits oignons. Avec mes amis des Laurentides et de Sainte-Thérèse, je vais passer un bon dimanche, un vrai repos dans le Seigneur. " Que l'amitié est une douce chose, " dit un vers de Lafontaine ; mais avant lui un verset de l'Ecriture avait dit encore mieux : *Amicus fidelis, protectio fortis.* L'amitié est une force et un soutien. "

Lundi, 21 *décembre.* — Grosse avant-midi. Nous avons été : 1o chez l'introuvable cardinal V,, et nous l'avons trouvé. Vieillard un peu sec, bienveillant, parlant peu, l'œil d'un homme d'affaires, président d'une congrégation très importante, celle des Evêques et Réguliers, et saisissant parfaitement les moindres nuances de notre exposé ;

2o chez le cardinal M. " Il part pour le Vatican, " nous dit son secrétaire. Nous laissons nos cartes, et au revoir ;

3o chez le cardinal de R., grand vieillard, à la figure ouverte

et sans aucune gène. “ Je vais rarement aux assemblées de la Congrégation, mais je vous écouterai avec plaisir ”

4o chez le cardinal d'A., figure ascétique, regard placide, ce qui doit le moins ressembler à son homonyme, le général qui mit Rome à deux doits de sa perte. Il ne parle pas français. Nous sortîmes notre latin ; je ne dis pas qu'en parlant finance, étendue de pays et de forêts il ne s'est pas glissé quelque barbarisme ; mais, somme toute, nous nous sommes fort bien compris.

Hier, après que j'eus jeté ma lettre à la porte, je recevais la réponse suivante, de Lord Dufferin, que je copie, vu que j'en garde ici l'original :

My dear Father, I have been very much gratified by your very kind letter of the 18th december. I assure you nothing ever pleases me more than to feel that my dear Canadian friends still continue to take an interest in the welfare of my self and Lady Dufferin, and I have no doubt that the friendly feeling shown to me by the Canadian population of Paris will contribute in a considerable measure to render my nomination acceptable to public opinion in France.

Lady Dufferin has also been very much flattered by the sympathetic terms in which you have spoken of her book she is so pleased that you should have liked it, and that it should have interested you.

With renewed thanks, beleive me, my dear Father Proulx

Yours very sincerely,

DUFFERIN.

Mardi, 22 décembre. — Hier soir, depuis bientôt cinq semaines que nous sommes à Rome. Nos Seigneurs de Sher-

brooke et de Nicolet, pour la première fois ne sont pas venus veiller à ma chambre, et pour de bonnes raisons : me sentant mal à la tête, je me couchai à 7 heures. Je me levai ce matin à 7 heures aussi. La migraine s'était complètement noyée dans les douze heures de sommeil.

J'ai beaucoup de plaisir avec Mgr Gravel. C'est un esprit, naturellement philosophique, qui aime à brasser des idées, à remonter aux causes, à tirer des conséquences. A part ce que je viens de dire, je crois que nous nous ressemblons un peu, et nous avons toujours soin, par instinct peut-être, de porter la conversation sur des terrains où nos idées peuvent bien s'escrimer, mais jamais s'entrechoquer.

Je vous envoie un extrait du *Moniteur* où vous apprendrez que la Province de Québec est à la veille de son 89. Toutefois ce qu'il y a de plus terrible, c'est que non-seulement le Canada est sur le bord d'une révolution, mais c'est que Saint-Lin est sur le bord d'un cataclysme. J'ai bien peur de trouver, à mon retour, ma paroisse tout en morceaux, mes amis pulvérisés. Je viens de lire sur le *Courrier du Canada* que vous dormez sur un volcan. Un cratère se serait ouvert à Mascouche sous la pointe d'une terrière, et vomirait l'eau, le sable, les pierres et le gaz.

Si ce n'était pas dangereux, cela vaudrait la peine de découvrir dans les environs de la ville une pareille fissure, afin d'emmagasiner le gaz, pour en éclairer les Laurentides, et le presbytère.

A propos, M. Dallaire de Sainte-Thérèse est-il venu extraire ses blocs de marbre de la carrière de M. Horace Ethier ? Si oui, en a-t-il trouvé d'assez long pour faire la pyramide du monument que je lui demande ? A-t-il entrepris d'autres tombes mortuaires pour le cimetière ?

Mercredi, 3 *décembre*. — Je reçois ce matin votre lettre du huit de décembre, et elle m'a fait grand plaisir, parce qu'elle m'apporte de bonnes nouvelles. Visiblement l'esprit de sagesse et de conseil est avec vous. Les trois choses dont vous parlez ne pouvaient tomber mieux. Premièrement le choix du marguiller est excellent. M. George Ethier avait déjà la charge du dîner, il aura maintenant la charge du banc. Chose certaine, vous ne ferez pas la visite en silence, sur le chemin d'une maison à l'autre. Je vous félicite du succès qui a couronné le *speech* de votre première présidence en ces matières. Mes félicitations aussi à George. Evidemment, dans la fabrique, ça va être le règne des Georges. Deuxièmement, vous avez bien fait de répéter pour un an le privilège des billets banquables pour le paiement des bancs. Troisièmement, dans les circonstances, pour les habitués du Ruisseau, il me paraît que vous avez pris la ligne de conduite la plus douce, la plus modérée, la plus honnête pour tous, laquelle ne compromet pas le présent, et n'engage en rien la liberté de l'avenir : c'est la grande science en affaires.

Or ça ! ce m'est un plaisir de constater que je ne suis pas le seul homme distrait. Vous m'avez adressé votre lettre au Collège Canadien à *Montréal*, comme en fait foi l'enveloppe que je vous renvoie sous ce pli. Sans l'intelligenge et la science des employés de la poste, je n'aurais jamais reçu les belles choses et les bonnes nouvelles que vous m'annonciez dans votre conversation écrite du 8 de décembre.

Il y a huit jours que mon imprimeur ne me donne plus d'épreuves ; il a entrepris pour la Congrégation des Rites un travail qui absorbe tout son temps. J'ai été le voir pour le presser, et lui dire que je voulais en finir avec ces pièces justificatives. Tout de même ce retard ne m'a guère dérangé : j'en

ai profité pour faire un mémoire sur une affaire très importante, sur laquelle Mgr Persico voulait avoir notre opinion, et qui me regarde comme l'an quarante, mais qui regarde fort l'avenir et le développement religieux de la race française au Canada. Le mémoire est fini. Il ne reste plus qu'à le tirer au clair, proprement. Bon soir !

CHAPITRE NEUVIÈME

Noel, et le crépuscule d'une année qui va s'éteignant.

Jeudi, 24 décembre. — Oh ! la, la ! oh ! la, la ! quelle journée ! quelle corvée !

Noël est pour les Italiens ce qu'il est pour les Anglais : le temps des visites et des souhaits. Les rues sont pleines d'un monde fou.

Nous venons de faire trente-deux visites, dont seize chez les cardinaux. Chez ces derniers, cela consistait à inscrire notre nom dans un régistre, ailleurs, généralement, nous laissons notre carte. Le plus souvent il fallait monter trois, quatre et cinq escaliers. Pour arriver chez le cardinal Rampolla, je les ai comptées une à une, il faut escalader 304 marches. Nous avons la jambe morte. On appelle cela les devoirs de la société, il vaudrait mieux dire les *charges*, les *fardeaux*. N'importe la tâche est finie. Il nous restera encore quelques visites à faire après Noël ; en rentrant j'ai trouvé quelques cartes de Monsignors Inconnus ; mais, en comparaison du travail d'aujourd'hui, ce ne sera qu'une récréation.

Les journaux d'Angleterre nous apporte un ministère composé comme suit : DeBoucherville, Masson ou Nantel, Taillon, Beaubien, Casgrain, Flynn et Pelletier ; On ne parle pas du ministre anglais. Nous supposons que c'est Hall. Si la chose est ainsi, certainement le ministère est fort, et se présentera devant l'électorat avec des garanties sérieuses d'honnêteté et de bon gouvernement. Pour nous, à cette distance et dans une pénurie complète de renseignements, il reste à savoir si le magnétisme personnel de Mercier ne fera pas échec auprès des électeurs à l'honorabilité incontestable des nouveaux ministres, dont la plupart n'appartenaient pas aux anciennes chambres. Il n'y a pas de doute qu'il va jouer au martyr. Il faut avouer que le gouverneur l'a mené rudement. Je parle dans le vague, pas de surprise si je *divague.* Pour vous autres, quand cette lettre vous parviendra, l'inconnu sera sorti du nuage. Alors cessons de raisonner inutilement.

Mais, plus que par les nouvelles de la politique, le télégraphe m'a donné un choc électrique, en nous apportant la nouvelle de la mort du juge J. (1). Aucun autre détail. Evidemment le coup a été subit. C'est une véritable perte publique, perte pour le banc dont il était une des lumières les plus sures, perte pour la société montréalaise où on le trouvait mêlé à toutes les œuvres de progrès, perte surtout pour l'Université. Il n'était pas possible d'être un professeur plus clair, plus méthodique et plus sérieusement intéressant. Son esprit subtil et droit donnait l'intelligence vraie de la loi. Sa prudence et sa modération en faisait un doyen inappréciable, un pilote sûr au milieu des écueils. Pour moi, je perds un conseiller légal que je remplacerai difficilement, toujours prêt, toujours bienveillant, toujours aussi aimable que sage et profond. Puis la

(1) Nouvelle fausse.

nomination de son successeur pourra bien donner, dans les circonstances, occasion à des tiraillements pénibles. Mais, que voulez-vous, c'est là la vie : une difficulté réglée, une autre se présente. Je vais laisser agir ceux qui sont sur la brèche, et je me réserverai comme une arrière-garde pour donner un dernier coup, s'il en est besoin. Pauvre Juge que Dieu le reçoive dans sa miséricorde : c'était une âme droite et chrétienne.

J'efface la date que j'avais marquée, toute prête pour demain, et je corrige ce que je viens d'écrire, sous condition. Je viens de me procurer le télégramme qui parle du juge Jetté, en voici le texte : " Le juge Jetté a écrit au Lieutenant-Gouverneur Angers une lettre secrète dans laquelle il lui dit que, devant Dieu et sur son lit de mort, il lui déclare que le Gouvernement n'est pas impliqué, d'après la preuve faite devant la Commission Royale, dans le boodlage de la Baie des Chaleurs. " Alors je doutai de la véracité de la nouvelle. D'abord, si la lettre est secrète on ne sait pas ce qu'il y a dedans. Puis le Lieutenant-Gouverneur n'a aucun intérêt à divulguer un pareil secret, au contraire. Le correspondant a peut-être voulu dire " que devant Dieu, quand bien même il serait sur son lit de mort, le juge déclarerait le gouvernement innocent. " Dans tous les cas, mes lettres de condoléance, qui étaient écrites pour madame Jetté, Mgr Fabre, M. Bruchési et M. Lafontaine le secrétaire de la Faculté de Droit ne partiront pas. Il me fait du bien d'espérer que le télégraphe nous aurait jetés dans l'erreur.

Vendredi, 25 *décembre*. — *Christus natus est nobis, venite adoremus*. Hier soir après le départ de Nos Seigneurs les Evêques, je me suis promené sur la galerie, tard dans la nuit. La température était relativement douce. Les réverbères des

rues voisines faisaient parvenir jusqu'à moi leurs lueurs blafardes ; les étoiles scintillaient dans un ciel noir et profond. Les bruits de la ville allaient s'éteignant. J'avais le cœur serré, et je jouissais de mon étreinte. Je me sentais seul, isolé, et je ne voulais pas être distrait. Je pensais : cette nuit, quelle animation, quelle vie dans ce cher Saint-Lin. Les voitures arrivent avec leurs clochettes argentines, les sacristies s'emplissent de pénitents pieux, l'église rayonne, la foule est recueillie, mais joyeuse, la table sainte est assiégée, les pompes du temple sont déployées, j'entends d'ici l'enthousiasme du chant ; ma crêche triomphe ; comme les enfants ouvrent des yeux avides ! Et je suis loin. Pas de messe de minuit à Rome en ces jours mauvais. Comme je pense à eux ! pensent-ils à moi ? " Je ne le cache pas, deux grosses larmes, suivies de plusieurs autres, coulèrent le long de mes joues, et cela me soulageait. " Il y a deux ans, nous entrions dans l'église neuve. C'était l'épanouissement des espérances après le deuil des angoisses, le couronnement de longs et pénibles travaux, le repos et la récompense douce dans la maison du Seigneur. Les paroissiens paraissaient si contents ! L'année dernière, c'était l'inauguration de nos nombreuses statues, le complément de l'ameublement du temple, un anniversaire bien consolant. Et cette année, je me promène seul sur cette galerie solitaire, au milieu de ces ombres qui combattent contre les pâles reflets de prosaïques réverbères. Dieu me reste c'est le même Dieu qui remplit l'église de Saint-Lin, et qui m'environne ici, qui me soutient, qui me console. Mon Dieu, bénissez ceux qui me sont chers, ceux que j'aime, qui m'ont témoigné tant de déférence et de respect. " J'allai me coucher, et dormis seulement sur le jour.

Ce matin, je commençais mes trois messes à 8 heures, à Sainte-Marie des Anges : Quarante personnes dans l'assistance,

trois communions. Il faut dire que ce n'est pas une église paroissiale, et qu'il y eut d'autres messes à d'autres heures. Mais cela n'empêche pas que, pour moi, il y avait un contraste qui pesait sur mon âme. J'aurais voulu entendre chanter un cantique de Noël, je n'entendais dans la vaste église qu'un écho de mes paroles. Je pensais : il est huit heures ici, il est deux heures à Saint-Lin, les messes finissent. Mon Dieu, que ma prière soit la continuation et le prolongement de la leur.

Je restai presque toute la journée à ma chambre. Je n'eus pas le courage d'aller à certaines églises où l'on disait que le chant devait être très beau. Je craignais d'y éprouver un sentiment pénible, plutôt que d'y trouver une distraction et un aliment à la piété. Mgr Gravel passa une bonne partie du temps chez moi ; et dans une conversation longue, variée, à battons rompus, je goûtais quelque chose du Noël du pays. Ce n'est pas l'ennui, non, je ne veux pas m'amuser à consumer mes forces en des aspirations inutiles et énervantes ; mais c'est le vide qui se fait dans l'âme, en certaines circonstances particulières, lorsqu'on sent que tout nous manque et des habitudes et des joies du passé. Ainsi Dieu s'y prend pour nous détacher de ce monde qui passe.

Cependant il fallait bien voir quelque chose du Noël romain. A cinq heures, j'allai avec Mgr Racine à Sainte-Marie Majeure, où l'on promenait en procession la crèche du Sauveur, la vraie crèche de Bethléem. Grande foule debout dans la vaste basilique, beau chant, illumination splendide ; je comptai les cierges, il y en avait 840. La crèche portée sous un dais passa à deux pas de nous. C'était splendide. Cependant je ne pus m'empêcher de dire à Mgr Racine : « Si M. Payette avait entre les mains de pareils matériaux, trois cardinaux, plusieurs évêques, un chapitre en hermine, des cierges gros comme mon

bras et longs de deux verges, un peuple innombrable, il en ferait une procession qui *minerait* autrement que celle-ci ! " Dans tous les cas, je m'en revins heureux d'avoir vu, presque touché de la main, cette crèche où notre Dieu Sauveur a été couché sur la paille et qui a traversé les siècles, dans les desseins de la Providence, afin d'être un témoin de l'humilité de notre Modèle, et de nous prêcher l'esprit de pauvreté et de détachement. Ah ! c'est que, (je ne l'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui) nous sommes attachés aux choses de la terre, plus aux bonnes encore qu'aux mauvaises, par toutes les fibres de notre âme et les sentiments de notre cœur.

Samedi, 26 *décembre.* — Ce matin je recevais six lettres : 1o du docteur Dorsennens qui, évidemment, ne suit pas les gazettes, puisque, cinq semaines après mon départ, il m'écrit à Saint-Lin. Heureux mortel !

2o de Mgr l'évêque de Saint-Hyacinthe qui m'envoie ses condoléances à propos de mon accident.

3o de Mgr Lorrain, de Pembrooke, qui me félicite d'être tombé sur le bras plutôt que sur le *nez :* voilà comme on a pitié des malheureux.

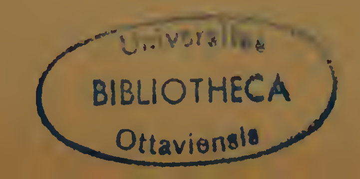
4o des habitants du Ruisseau, à qui je vais envoyer une réponse, sympathique et peu compromettante.

5 de Sr Marie C. qui me parle des petits ormes dont vous avez entourré, Monsieur Payette, son domaine, son royaume.

6o de vous-même, mon cher Monsieur, écrivant à la date du 13 de décembre, lorsque vous me parlez de la température italienne que vous avez, de la visite de la ville, du vin de M. Charlebois, de M. Gratton, de M. Sauvé organiste à la cathédrale d'Ottawa, du Père Brunet, de la mort de M. Normandin, du fac-simile du clou de Notre-Seigneur que M. Cousineau a

donné à Madame Hudon et des âmes du Purgatoire. Mgr Racine et Mgr Gravel veulent absolument avoir connaissance de vos lettres : je leur en lis tout ce qui n'est pas confidentiel, c'est-à-dire presque tout. " Cet homme là, remarquent-ils chaque fois, a le vrai style, nouvelle, celui qui convient, lorsqu'on écrit aux absents. " A qui disent-ils cela ? Comme vous ne me parlez pas de la qualité du vin, j'en conclus qu'il est bon. Que maman cesse de craindre que je ne tombe malade, je n'ai jamais été mieux. Je n'ai eu que deux petites indigestions depuis que je suis ici. Mon bras est tout-à-fait bien, et ne me cause plus de douleur, excepté quelque fois la nuit. Je le meus en tous sens, à part que je ne puis encore le lever perpendiculairement. Mais ça viendra.

J'ai visité deux crèches. D'abord celle de Sainte Marie des Anges, une grotte étendue comme notre salle d'entrée avec des personnages plus grands que grandeur naturelle. J'y récitai tout mon bréviaire sous une inondation de lumière, tombant des voûtes, en me promenant le long d'un mur, pendant qu'un flot, ou plutôt qu'un filet de visiteurs s'écoulait devant Jésus, qui donnait son levée assis sur la paille. Puis à 5 heures, j'allai avec Mgr Racine, à l'église de l'*Ara-Coeli* au Capitole. On y arrive par un escalier large au moins de 50 pieds, et haut de 120 marches. Rien de plus joli que d'y voir la foule, des centaines de personnes, monter et descendre : c'était l'échelle de Jacob ; ça me représentait ces images où l'on dépeint le chemin du ciel, avec les saints montant et les réprouvés descendant, et les indifférents arrêtés, s'amusant. Ici quantité d'enfants étaient arrêtés autour d'intellations d'images, de poupées et de bonbons. La crèche est vraiment splendide, avec des myriades d'anges. En face, à cinquante pieds de distance, s'élève une estrade ; et des enfants de quatre à sept ans





y débitent leur boniment à Jésus. Quand l'un a fini, un autre prend sa place. Depuis hier matin, les orateurs, filles et garçons, se succèdent à la tribune sans interruption. Quelques uns de ces petits discours sont charmants, surtout avec ces diminutifs d'affection et de tendresse que possède la langue italienne si molle, si douce, si mélodieuse dans la bouche de l'enfance.

Dimanche, 27 *décembre*. — Journée de pluie, sombre, humide, triste. J'allai dîner chez les Pères du Saint-Sacrement, et j'amenai avec moi M. Sauriol, qui paraît avoir joui de sa visite.

J'ai répondu à M. Roch Lafortune, et j'ai écris sur le même sujet, à M. Archambault. Comme ces lettres vont faire le tour du Ruisseau, elles ne sont pas secrètes, je puis donc sans inconvénient en attacher des copies à ce journal. Comme on peut, en certains quartiers, me faire dire ce que je ne dis pas, je n'ai aucune objection à ce que bon nombre de personnes en aient connaissance, surtout quand ce sont des personnes intelligentes comme sont celles à qui ces feuilles parviennent.

Monsieur Roch Tellier. — J'ai l'honneur de vous répondre à vous et par vous, à M. Roch Morin, Roch Pichette, Egide Omon, Joseph Laramée, Alcide Trudel et Zéphirin Desroches, qui ont signé avec vous la lettre que vous m'avez envoyée.

D'abord je dois vous remercier des bonnes paroles que vous avez à mon adresse. Croyez que j'y suis sensible ; croyez aussi que je sympathise à votre désappointement, à votre peine, et à ce que vous appelez votre *infortune*. Quand j'ai reçu la mission d'exposer vos raisons, je l'ai fait du mieux qu'il m'a été possible, consciencieusement, au meilleur de ma connaissance. Je savais que vous étiez d'honnêtes citoyens, de bons

chrétiens, et que, au milieu des mobiles qui vous poussaient, venait en première ligne le motif de procurer à vous-mêmes, à vos femmes et à vos enfants de plus grandes facilités pour faire votre salut. Quoiqu'il arrive, sachez que vous conservez ma considération et mon estime la plus complète.

Vous me dites : " Allons-nous nous soumettre ? " Sur ce point, mes chers amis, il ne peut pas y avoir deux réponses. Oui, absolument oui. Du reste, vous l'avez déjà fait. Vous vous êtes déjà soumis, malgré votre chagrin. Remarquez bien, la soumission ne défend pas les représentations, les demandes, les requêtes, les pétitions ; mais elle empêche les révoltes, les murmures, les paroles inconvenantes. La soumission donne aux requêtes, quand on juge à propos d'en faire, un ton d'honnêteté et une force qu'elles n'auraient pas sans cela. Vous vous soumettrez ; votre vie chrétienne n'éprouvera de ce désappointement aucun dérangement. Non seulement vous irez faire vos pâques, mais encore vous continuerez de fréquenter souvent la sainte Table, puisque Jésus est notre soutien, notre conseil et notre vie.

Puis vous me posez nombre de questions, auxquelles, à cette distance, je ne puis répondre d'une manière prudente. Les évènements marchent ; mes paroles seraient exposées à arriver trop tard, ou à contre temps ; et elles pourraient me faire ou vous faire plus de mal que de bien. M. Payette m'a écrit ce qu'il vous avait répondu dans le temps, et je trouve ses réponses très sages. Il est, voyez-vous, sur les lieux ; et il connaît, non-seulement le gros de l'évènement, mais encore ces mille et une petites circonstances adjacentes qui lui donnent sa couleur et sa signification véritable.

Dans tous les cas, si jamais entre vous vous jugez à propos

de faire une nouvelle requête à Mgr l'Archevêque, n'oubliez pas de vous montrer respectueux et modérés. Monseigneur est un bon père, je le sais ; il ne désire rien tant que de faire plaisir à tous ses enfants. Mais il a bien des points de vue à considérer, bien des intérêts à menager. Regardez votre évêque comme le représentant de Dieu sur la terre, et allez à lui avec simplicité et confiance. Dieu n'exauce pas toujours notre prière du premier coup, et cependant nous ne nous fâchons pas contre lui. Il l'a dit : *Petite et accipietis*, demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira. C'est pourquoi demandez à Dieu avec instance de vous éclairer et de vous guider.

Je suis heureux de voir que vous êtes contents de la manière dont vous ont traités, pour un an encore les marguillers et le desservant de Saint Lin. Je sais que vous avez en eux tous de véritables amis. Quant à la question de l'école pour les dix habitants qui sont annexés à Saint-Lin, il ne faudrait pas trop s'en préoccuper ; il y aura peut-être moyen au printemps d'arranger cela à la satisfaction générale.

Je terminerai en vous disant : mettez-vous entre les mains de Dieu, et ceux que Dieu garde sont bien gardés. A l'approche de la nouvelle année, je vous fais mes meilleurs souhaits de bonheur et je prie Jésus enfant qu'il vous comble de ses bienfaits. Je me crois obligé de faire une prière toute particulière pour vous, M. Lafortune, qui nous avez donné d'aussi bonnes maîtresses.

Croyez que je suis de vous tous l'ami et le serviteur dévoué.

Monsieur F.-X. Archambault. — Je viens d'écrire à M. Roch Lafortune qui, dans une lettre, m'a parlé de vous, de votre désappointement au milieu de votre contentement et du désir que vous avez de les aider.

Je suis trop loin du lieu de la scène, et mes paroles arrivent trop tard pour que je puisse prudemment me hasarder à donner des conseils. Mais voici ce que je peux, sans crainte de me tromper, vous dire à vous, M Archambault et aux nouveaux annexés de Saint-Lin.

D'abord je vous souhaite la bienvenue ; et de même qu'on a ouvert les portes de la paroisse, je vous ouvre large mon dévouement et mon affection paternelle. Je voudrais me trouver à Saint-Lin cet hiver pour aller faire ma visite dans le Ruisseau. Mais partie remise n'est pas partie omise ; et je me reprendrai au printemps ou dans le courant de l'été.

Je vous félicite de votre succès, car pour vous, qui vous êtes mis à la tête du mouvement, c'est une victoire complète. Vous avez gagné complètement ce que vous demandiez il y a deux ans, et ce que alors on avait réussi à retarder. Vous devez vous déclarer content hautement, et vous montrer très reconnaissant à Monseigneur l'Archevêque de Montréal qui a fait justice à votre demande.

Je comprends la peine que, pour le moment, vous avez de voir vos nouveaux alliés sur le carreau, et le désir que vous entreteniez de les avoir pour co-paroissiens afin de simplifier vos affaires d'école. Cependant il ne faut pas que cette sympathie vous empêche de jouir de vos avantages présents. Y renoncer vous serait grandement nuisible et n'améliorerait en rien la condition des autres. Quand on marche vers un but, c'est déjà beaucoup que de faire un pas, sur lequel personne ne peut nous faire revenir ; or vous venez de faire un pas long sérieux et sûr. Le reste probablement viendra de lui-même en son temps. Je veux parler, entr'autres choses, de l'annexion civile et de l'école ; sans déranger aucunement l'école de Prescott, il est possible que au printemps il soit facile de

règler cette affaire à la satisfaction des intéressés.

Espérons, l'espérance fait vivre. Pour moi, j'espère que les souhaits de santé et de bonheur que je vous fais au commencement de cette nouvelle année seront écoutés du ciel, et qu'il me sera donné de vous voir avant longtemps. En attendant je vous présente mes saluts ainsi qu'à toute votre famille, et en particulier à ma petite, avec une grosse tête et des yeux clairs, qui a communié il y a deux ans.

Je demeure avec considération, Monsieur, votre très dévoué serviteur.

Lundi, 28 *décembre.* — Je passe la journée à corriger des épreuves à la Place du Gésu. Enfin M. Béfani s'est décidé à pousser ma brochure. Il allait trop lentement, maintenant il va trop vite.

Mardi, 29 *décembre.* — Je passe toute la journée dans les épreuves. Je corrige la mise en page au fur et à mesure qu'elle sort de dessous les rouleaux. Pour gagner du temps, je vais dîner dans un restaurant voisin, et dire mon bréviaire d'abord à Saint Pantaléon, puis à *Saint-Laurent-in Damase*, enfin à la *Chiesa Nuova* de Saint-Philippe de Neri.

Mercredi, 30 *décembre.* — Me voilà à faire un mémoire latin pour l'usage du Minutante qui ne parle pas français ; cependant il doit le comprendre. Mais Mgr Racine veut l'avoir entre les mains comme une aide qui lui soufflera le mot propre dans cette langue qui lui est moins familière que celle de Racine, sur homonyme. On en fera des copies françaises.

C'est maintenant que je trouve commode d'avoir sous la main tous les documents imprimés en cinq volumes. Je vous

assure que dans une charge comme celle que je prépare, il faut peser chacune de ses expressions, ne formuler l'accusation que par le côté que l'adversaire a dû découvrir, se contentant d'ouvrir des horizons sur les méthodes qu'on a eu soin de tenir secrètes et qui pourtant sont des corrollaires inévitables de principes mis à nus. Que le bon Dieu conduise ma plume dans les voies de la vérité et de la charité !

Jeudi, 31 *décembre.* — Le travail du mémoire a été interrompu par des visites que nous avons dû faire, entr'autres chez Lord Dufferin, chez le cardinal M., chez les Franciscains. Le visiteur de ces derniers ne se proposait d'aller au Canada qu'au printemps prochain. Nous l'avons tant pressé, qu'il vient de partir pour Liverpool. Cependant, en passant en Angleterre, il visitera trois maisons de son ordre.

Mes mémoires sont arrivés de l'imprimerie. Je ne suis pas content du brochage. Il pourrait bien se faire que je les reporterais chez M. Béfani samedi matin. C'est un ennui. En affaire, (l'Italie en est pleine) on n'y est pas accoutumé au *business way* américain ; ou nous ne sommes pas faits à leurs manières : chaque pays, chaque mœurs. Il ne faut pas trop se plaindre ; je suppose que chez nous les étrangers souffrent de quelque manière.

Je jette pour vous à la poste deux *Moniteurs ;* quand vous les aurez lus, je vous demande de découper les deux articles éditoriaux, et de les mettre dans la file de ce journal. Ils donnent hardiment la note d'une politique nouvelle où semble entrer carrément le Vatican. Dans tous les cas, ces choses se publient, sinon avec l'approbation ostensible, du moins avec la faveur tacite de la cour romaine. Si on en disait la moitié

autant au Canada, on passerait pour des libéraux, presque des *hérétiques.*

Mon bagage de paroles n'est pas gros cette fois. Tant mieux, sans doute, pour vous. Cependant, comme le jour est arrivé, je l'envoie, afin de ne causer d'inquiétude nulle part. Du reste, je veux commencer une page neuve l'année nouvelle.

Donc, bonne année ! bonne année à tous ! santé, succès, bonheur ! Je prie Dieu de vous conserver, de vous protéger, de vous diriger. Un voile un peu sombre pour moi couvre cette soirée. Je ressens un vague, un vide dans l'isolement. J'ai un petit mal de tête, je suis heureux d'en profiter pour m'excuser de la veillée épiscopale, et me coucher de bonne heure. Je demande au sommeil ce que je ne puis demander actuellement à l'amitié des intimes. Aurais-je des rêves dorés ? les scènes d'un temps plus heureux viendront-elles se peindre dans mon imagination ? Quand arrive l'automne les feuilles tombent ; en vieillissant on voit tomber une à une les jouissances de la vie. Mais le souvenir est encore une jouissance ; je jouis de celle-là en écrivant à vous, mes chers amis, à vous ma bonne mère, cet adieu pour l'année qui tombe dans le gouffre de l'éternité, et cet au revoir pour l'année 1892 qui nous tend les bras pleine d'espérances !

CHAPITRE DIXIÈME

Le jour de l'An. Mémoire Latin.

Vendredi, 1 *janvier* 1893. — Bonne année, et le paradis à la fin de vos jours !

Je viens de passer, de ma vie, le jour de l'an le moins mou-

vementé qu'il soit possible d'imaginer. Je ne suis sorti que pour ma messe ce matin, puis je suis demeuré entre les quatre murs de ma chambre, plongé dans mon mémoire latin, réchauffé par un soleil de septembre dont la lumière entre à flots par mon vaste châssis de serre-chaude : monotonie d'existence interrompue de temps en temps par la visite des évêques, des Messieurs de la maison et de quelques connaissances plus spéciales parmi les élèves.

Quoi ! être à Rome, et ne pas aller d'église en église entendre le beau chant. C'est vrai. Je sens que le nerf de la curiosité chez moi s'en va mourant. Je ne m'intéresse guère plus qu'à ce qui touche à mes affaires, et à mes relations amicales. Le reste chaque jour me devient de plus en plus indifférent. Est-ce un signe de vieillesse ? Puis, peu musicien comme je le suis, je ne comprends pas les beautés de ce chant, et trop souvent j'en saisis les frivolités théâtrales. Enfin, le dirai je, ces cérémonies réveillent chez moi des souvenirs de fêtes canadiennes que j'aime mieux laisser dormir, au moins d'un demi sommeil. J'évite les secousses, les impressions trop profondes, afin de conserver mon calme et ma paix, pour pouvoir apporter à mon travail une plus grande somme d'énergie et de lucidité d'esprit.

Puis, dans mon lit, les yeux ouverts, attendant le sommeil, je repassai dans ma mémoire les différents jours de l'an de ma vie : ceux de mon enfance, si gais, avec étrennes, bénédictions, promenades en *sleigh* dont la ferrure crie sur la neige ; ceux du collège si sombres et si tristes, mais suivis de beaux lendemains avec visites agréables ; ceux de Manitoba, surtout celui de St-Laurent qui m'écrasait sous un poids d'isolement, de sacrifices et d'ennui ; ceux de chapelain et de professeur, légers, doux et distrayants ; ceux de curé occupés et sérieux ; enfin celui d'aujourd'hui, vide, calme, nourri de souvenirs. Il est bien

vrai de dire : " La vie est un tableau dont la scène varie." Seul le Ciel est immuable. Déjà cette immuabilité de sentiments commence sur la terre dans le repos de la bonne conscience ; car le germe du paradis nous le semons ici-bas, et le possédons dans un certain développement. Donc je vous souhaite sur la terre un paradis, le plus développé possible.

Samedi, 2 *janvier* 1892. — Je termine le mémoire latin.

Dimanche, 3 *janvier.* — Chose assez originale, je traduis mon mémoire latin en français ; et encore plus originale, je ne puis débarrasser ma phrase française d'une certaine teinte latine, retombant toujours dans l'ablatif absolu ou dans la forme passive.

Lundi, 4 *janvier.* — En rentrant de l'imprimerie où je suis allé porter mon sérieux de mémoire, j'ai trouvé sur ma table quatre lettres.

La première de Mgr Fabre qui m'apprend que le 22 décembre vous étiez à chanter le service anniversaire de M. Lapierre pendant que lui chantait le service de M. Dowd ;

La deuxième de M. Lavallée, qui m'a fait grand plaisir, et à laquelle je répondrai sous peu ;

La troisième de A., qui ne peut se taire sur les bontés de maman à son égard ;

Et la quatrième, la vôtre du 20 décembre, par laquelle vous me faites vos souhaits du nouvel an, vous me parlez de trois paroissiens qui sont partis pour une vie meilleure, de la visite de la ville, du supplément qui n'est pas mal pour une première cueillette, du Père Lacombe, de cette pauvre mère qui souffre de la névralgie, du dîner Leclerc, du toast Hudon, et enfin des

messieurs habillés de soie qui, certes, ne sont pas restés au-dessous du poids : jeunes comme ils étaient, je n'aurais jamais cru qu'ils seraient arrivés à un état aussi respectable. Vous en ferez, à la cuisine, mon compliment à ceux qui leur ont prodigué leurs soins.

J'ai passé ma journée à tirer au clair le mémoire latin. Je m'aperçois que ma plume est plus habituée à la langue de Bossuet qu'à celle de Cicéron. J'ai acheté ce matin une grammaire latine, afin de régler certains petits doutes : me voici revenu à Lhomond. Les précautions sont bien légitimes, lorsque ces lignes doivent passer sous les yeux de ces latinistes émerites qui comprennent si bien le nombre et la majesté de la langue du *populus senatusque romanus.*

Déjà quatre jours d'écoulés sur l'année nouvelle : c'est un courant qui marche insensible, lent peut-être en apparence, surtout quand on attend, mais en réalité rapide, lequel avant longtemps sur ses flots aura porté ma barque au port de St-Lin. Quand ? je l'ignore ; mais ce sera bientôt, puisque ce sera dans le cours de cette année. — Courage, ma bonne mère, et continuez de prier pour moi.

Mardi, 5 *janvier.* — Avant-midi, je corrige les épreuves de mon mémoire sur *Le peu de bonne volonté* et la mise en page cet après-midi. Je termine la rédaction définitive du texte latin, et j'en porte les premières pages à l'impression, car imprimé lui aussi il sera.

Il a plu toute la journée à verse, ce qui n'a pas empêché ce soir des troupes de mirlitons et de tambours en fer blanc de parcourir les rues jusqu'à une heure avancée de la nuit : espèce de mardi-gras, de bacchanales ou de saturnales, appelées *befana,*

par lesquelles, dit-on, on se moque du désappointement d'Hérode, lorsque les mages le laissèrent le *bec à l'eau.*

Mercredi, 6 *janvier*. — J'ai été dîné chez les Pères du Saint-Sacrement, le petit Canada de Rome. J'avais passé au Père Tenaillon la Patrie où il est question de deux cents voyages de pierre que Les Carriers du Côteau Saint-Louis ont portés à leurs Pères de Montréal, en faisant une procession à travers la ville : c'est chose si extraordinaire pour l'Europe qu'on la citait à la table comme une merveille. Il y avait trois Monsignors, dont une connaissance, Mgr Savelli.

J'ai reçu des journaux avec des nouvelles politiques jusqu'au 23 décembre ; et deux lettres de Saint-Lin, de vos voisins de l'autre côté du ravin. Ma journée se passe à causer avec Mgr Gravel qui est un *jaseur* de première force, et à répondre à ma correspondance que j'avais laissé un peu souffrir.

D'apprendre que tout est paix, bonne entente et cordialité sous le toit qui vous abrite, c'est la plus belle nouvelle qui puisse m'arriver ; et l'espérance de vous revoir tous est mon soutien le plus fort. Je ne reverrai plus ceux qui sont partis dernièrement pour la patrie céleste. Présentez mes condoléances à la mère de Moïse qui a dû verser des larmes, et à notre bon et pacifique marguiller M. Th. Jannard.

Jeudi, 7 *janvier*. — J'ai été chercher mon mémoire. Les cochers sont en grève depuis trois jours, en difficulté avec la municipalité, à propos d'une ligne de tramways qu'il s'agirait d'établir. Aujourd'hui quelques voitures de place ont commencé à circuler sous la protection de la police *Rari nantes*, j'en saisis une, et avec mon paquet de livres je m'en revins ayant deux cochers sur le devant dont un homme de police

galonné. Jamais je n'ai été autant examiné, car de ce temps-ci, une voiture de place qui circule, c'est une merveille. Au coin de certaines rues, mon cocher ou moi nous nous sommes fait montrer le poing : tout de même j'avais hâte d'être rendu, n'aimant pas à être pris dans une bagarre. Quand la police n'y est pas, les grévistes arrêtent la voiture, et coupent les traits de l'attelage. Et vous restez là penaud.

Le peu de bonne volonté part par la poste à votre adresse.

Aujourd'hui je complète mes 46 ans ; encore autant et j'aurai 92 : ce sera le temps de dételer. En attendant les noces d'or et de diamant, je demeure votre serviteur quarante-six fois dévoué.

CHAPITRE ONZIÈME

En avant

Vendredi, 8 *janvier.* — Nous avons recommencé nos courses chez les cardinaux : les vacances sont finies. Après le déjeuner, nous partons à pied. Monseigneur veut-il prendre de l'exercice ? A-t-il répugnance à voyager sous la protection d'un *policeman ?* Craint-il de se trouver pris dans une bagarre, si les grévistes venaient à dételer nos chevaux ? Toujours est-il que nous avons marché pas moins de deux lieues.

D'abord nous grimpons au dernier étage du palais Odescalchi, *ultimo piano* comme nous dit le concierge. Ah ! e in letto. Il a le rhume. Revenez demain ? nous dit le portier. — Le verrons-nous demain ? — *Ah ! chi lo sa ?*

Nous arrêtons voir Ste-Marie in Via Lata, là où saint Paul fut prisonnier et enseigna dans les fers, et la jolie église de St-Marcel. Nous nous rendons à la Propagande où nous avons une longue, longue conférence avec le Minutante pour le Canada. Mgr Racine lui lut tout le mémoire latin avec explication. Il le garda. " C'est, dit-il, l'original. Le français n'est qu'une copie. " Et nous revînmes diner.

A 4 heures nous partions pour aller chez M. Atler, mon dentiste d'autrefois. Mgr Racine qui a brisé son dentier à midi en mangeant de la soupe, *pose* pour se faire faire deux mâchoires : la bagatelle de 40 piastres. Nous nous rendons chez le cardinal Simeoni, où nous restons juste une demi-heure. Il s'étonne de ne pas recevoir de réponse à sa lettre. Il doit télégraphier demain. Je vois les visages de nos amis à la réception du message. Je souhaiterais qu'ils ne répondissent pas encore. Nous nous plaignons ici de ce qu'ils veulent traîner les affaires en longueur ; et ils sont après faire notre preuve, avec une éloquence que ne peuvent avoir nos paroles.

J'ai reçu aujourd'hui cinq lettres de Saint-Lin, dont une renfermait la charte du collège du Nominingue. Merci de cette bonne intention de votre part ; vous me rendez un service réel. Il est encore temps pour profiter de votre document : *Amicus fidelis, protectio fortis.*

Samedi, 9 janvier. — Je reçois votre lettre du 28 décembre, charmante, où vous me parlez de Noël. Elle a été pour mon âme un rafraîchissement.

Ma chambre est belle, si belle qu'elle est devenue petit à petit le rendez-vous général, la place publique, la place Jacques-Cartier. Il ne me restait presque plus de temps pour travailler, au milieu de toutes ces visites.

Il existe, en arrière de la bibliothèque, une petite chambre de 10 × 16 pieds, éclairée par deux châssis, par lesquels entre le soleil depuis dix heures du matin jusqu'à 5 heures de l'après-midi, isolée où n'arrive aucun bruit que celui d'une rue peu fréquentée. J'y ai établi mon bureau de travail, loin des hommes et de leurs distractions. Ma cuvette de braises le matin a vite réchauffé l'étroit local ; et le reste du jour, je m'abandonne aux douceurs de l'astre qui nous éclaire. Je bénis Dieu qui est venu au secours de mon embarras, sans compter qu'il a mis à ma disposition tous les livres de la bibliothèque, que j'ai à traverser pour arriver à ma cachette. Ah ! vais-je écrire et lire à mon aise ! !

Dimanche, 10 *janvier.* — J'ai passé toute la sainte journée au fond de mon hermitage, mettant la dernière main à un long mémoire que Mgr Racine doit présenter, en son nom, au cardinal Simeoni, sur une affaire importante et encore inconnue du public ; puis je fais honneur à ma correspondance, arriérée.

Lundi, 11 *janvier,* — A dix heures, après avoir monté 126 marches de huit pouces chacune, nous arrivons, à l'*ultimo piano,* chez le cardinal A... : vieillard sympathique, aux manières aisées et engageantes, appartenant à une noble famille romaine. Il ne nous attendait pas. Je trouvai mes quatre derniers mémoires et le rapport de juillet 1891 sur sa table ; un couteau en ivoire marquait la place où il avait interrompu sa lecture. Cela me fit plaisir : en voici au moins un qui me lit. J'étais disposé à lui trouver de l'esprit et il en a beaucoup en effet. Du reste ceux qui n'en ont pas n'arrivent point au cardinalat.

J'ai reçu les deux volumes dont vous avez surveillé l'im-

pression, ils sont réellement bien, si bien que je vous envoie par la poste de la matière pour une impression nouvelle. Les détails à la lettre privée.

Mgr Racine est originaire de Fumichon, en Normandie, département du Calvados. Il veut passer par le village de ses pères au retour. J'ai fait venir de chez Hachette la géographie du Calvados. Trois lignes y parlent de Fumichon. Voudriez-vous m'extraire et m'envoyer ce que le dictionnaire de M. Tanguay dit du premier *Racine*, et aussi de la famille de sa femme, s'il en est question.

Tandis que vous aurez la main dedans, voudriez-vous avoir la bonté de m'envoyer de nouveau ce qui y est dit de *Jean Préau* et de *Gilles Lauzon*. Ajoutez-y votre ancêtre paternel et maternelle. Qui sait ?

Mardi, 12 *janvier*. — Chez le cardinal M... Le portier : " E malato. " Quand sera-t-il visible ? Eh ! chi lo sa ? — " Qu'a-t-il ? " Il nous répondit en français : " l'influence. " C'est tellement le mot reçu que Mgr Racine disait hier au cardinal A. que le cardinal T. avait été malade au commencement de décembre de l'*influence*. " Oui, pensais-je par devers moi, surtout de l'influence de Mgr P. "

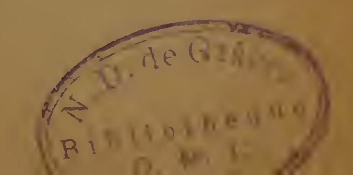
Je vous écris vers trois heures de l'après-midi. Il fait un beau soleil, dont les rayons dansent sur la muraille. Tout est calme autour de moi et le silence n'est interrompu de temps en temps que par les pas cadencés d'un cheval et le roulement d'une voiture sur la rue. Il y a deux mois nous dansions sur la vague, la tempête hurlait, notre bateau balançait comme une coquille dans un rapide ; à pareille heure, le 12 novembre, j'arrachais une table sur ses pieds et je disloquais mon épaule. Six pouces plus bas, je me fracassais la cervelle, et je serais

mort de mort subite. Quand j'y pense sérieusement, j'en ai encore la chair de poule. Je ne saurais jamais trop remercier Dieu de sa protection en cette occasion. Mon bras continue toujours à se renforcir et à s'assouplir. Il ne lui reste plus que deux mouvements à reconquérir, dont l'un lui est difficile et l'autre impossible. Il me faut du temps pour lever le bras perpendiculairement, il ne m'est pas loisible de le mettre derrière le dos. C'est toute une histoire chaque matin pour mettre mon amict et attacher mon cordon d'aube. Mais, je le sens, de ce train dans deux mois encore, toutes traces de l'accident auront disparu.

Je viens de me faire dire une chose, c'est que les Canadiens apprennent l'italien plus facilement que les français ; ceux ci prononcent *re* du gosier ; le son nasal est moins accentué chez nous, et l'usage que nous avons de l'anglais fait que nous pouvons sortir de l'*u*. L'*r* grasseyant, les *a*, *n*, *un* fortement accentués, l'*u* sifflant, voilà les trois particularités, les trois difficultés de la prononciation française moderne pour les étrangers, et voilà les trois obstacles qu'ont à surmonter surtout les Parisiens pour entrer de plein pied dans l'idiome musical de la douce Italie. Puis notre accent est plus pâle que celui des Français, la transition nous est moins difficile à un accent étranger. L'effacement de notre accentuation est un défaut. mais qualité est l'habitude que nous avons de prononcer l'*r* avec la bouche et non avec le larynx.

Bon courage. Le temps passe, et le retour finira par arriver, ma bonne et chère mère.

Mercredi, 13 *janvier*.— Jour de malle : Deux petites lettres de St-Lin, dont l'une me dit que la fête de Noël a été très belle, et que M. le desservant a trouvé que les petites filles du cou-



vent ont *bien chanté*. Lettre de M. Perrault, qui me dit d'empêcher Q. de mettre son nez dans les affaires de Montréal ; sinon pas d'accord possible. Je lui réponds que nous sommes de même avis, et qu'il faut que de nos deux nez l'un batte en retraite, le leur ou le mien. Je joue ici pour la vie. Du reste il n'y a rien de nouveau en cela. Depuis deux ans et demi, ma tête de Vice-Recteur a toujours été l'enjeu de la partie. Si je tombe, je ne me relève pas. Je ne l'essaierai même point. Sachant comme la fortune est caduque, comme la roche tarpéienne est près du Capitole (je passe au pied des deux ici tous les jours), j'ai eu la précaution de me garder une porte de sortie, une retraite. Ma retraite, mon cher ami, ne vous derangerait qu'au cas où vous le désireriez. Mais Dieu merci ! nous n'en sommes pas là. Les apparences n'ont jamais été meilleures. Pourtant, je n'ai pas sorti le demi-quart de mon sac ; je laisse agir Mgr Racine, me contentant de veiller à ce qu'il n'y ait aucun pas de fait, qui contredise en quoi que ce soit la politique passée. Dans quelques semaines, lorsque le silence prolongé de Q. ou ses réponses désagréables (car il ne peut arriver que l'une ou l'autre chose, fatalement) auront déplu encore davantage à Rome, alors je me propose de démasquer mes batteries et de charger avec l'arrière-garde. Mgr Racine, ennuyé d'une longue attente ne manquera pas de donner avec cette vigueur qui lui est propre. Dans la mêlée tout dépend de l'heure et du moment. En attendant, je parais le meilleur enfant du monde, un vrai mouton, quoi !

Les journaux parlent, m'a-t-on dit, je ne l'ai pas vu moi-même, d'un document qu'aurait reçu de Rome le C. T. C'est vrai ! Qui a fait connaître ce secret ?... Mais la conjecture qu'ils font est à peu près la contraire de la vérité. Voilà pourquoi j'aurais lieu de soupçonner que l'indiscrétion a été commise par nos adversaires, dont l'intérêt est d'embrouiller l'opinion, de susciter des

récriminations, de réveiller des aspirations irréalisables, de pêcher en eau trouble. Ce qui les brûle, c'est de ne pouvoir soulever une discussion, de ne pas même arracher une dénégation.

Faites, faites des entrefilets, Messieurs, pondez des rumeurs dans les " faits divers," votre jeu est connu, votre finesse est saisie, nous en tenons le bout du fil.

Je vois sur le *Star* que mon cousin Daoust des Deux-Montagnes est mort. Une larme sur sa tombe. Ce fut certainement un grand orateur populaire.

Je vous envoie sur les affaires du Canada un article du *Journal de Rome.* Il y a du stile, des idées, une connaissance plus grande des choses canadiennes que n'en ont ordinairement les gazettes européennes, malgré la *Cour Royale*, et le lieutenant *Général ;* mais, d'un autre côté, il me paraît y avoir tant d'avancés risqués que je ne voudrais pas passer pour l'avoir inspiré.

D'ici nous ne pouvons encore faire aucune conjecture probable quant au résultat des élections. Certainement le cabinet de Boucherville est fort, mais aura-t-il le magnétisme ? Il peut fort bien se faire que le Lieutenant-Gouverneur Angers n'ait pas dépassé ses pouvoirs, mais n'a-t-il pas tendu la corde un peu fort ? Si oui, Mercier n'est pas homme à ne pas faire résonner cette corde.

Pendant que vous êtes dans une fièvre chaude, nous sommes bien calmes (ce matin nous sommes allés chez M. Adler chercher le dentier de Mgr Racine, qui lui fait à merveille.) et cet après-midi, nous allions là-bas, là bas, près de Saint-Jean de Latran, dans un couvent de Trappistes. En revenant nous avons passé par la Place Victor-Emmanuel, la Place de l'Indépendance, la via Milazzo, enfin la Rome nouvelle que Monsei-

gneur Racine n'avait jamais traversée ; puis le reste du temps, je l'ai coulé, doucement dans ma retraite derrière la bibliothèque, tranquille, travaillant un peu, lisant un peu, pensant un peu, vous écrivant, jetant un coup d'œil sur les journaux du pays, les pieds chauffés par la braise de mon poële portatif et le dos par le soleil. Pas si malheureux ! je me reprocherais cette jouissance loin du théâtre de mes travaux, si je n'étais convaincu que Dieu me veut ici. Du reste je crois permis de m'arrêter un brin en passant dans ces oasis, car la route est plus longue à travers les sables du désert qu'au milieu de la verdure et des fleurs. Je stoppe ici, et pour cela je suis obligé de faire un acte de volonté ; car je sens ma plume pleine de faconde et féconde en ruisseaux babillards où il ne coule que des riens. Mais quelque fois il est bon d'ouvrir la soupape, et de laisser sortir la vapeur intérieure, laquelle se dissipe dans les airs, sans force motrice, sans corps, insaisissable, inutile.

Allons, disons un peu de bréviaire, l'office de demain est invitant. Ce saint était un vaillant et un chevalier de la plume. *O Doctor optime*, etc. O illustre Docteur, lumière de la sainte Eglise, Bienheureux Hilaire, fidèle observateur de la loi divine qui vous était si chère, priez pour nous le fils de Dieu (priez-le pour lui, priez-le pour elle, priez-le pour elles et eux). Amen.

CHAPITRE DOUZIÈME

Mort du cardinal Simeoni.

Jeudi, 14 *janvier*. — Eh ! bien ! en voilà une nouvelle ! Le cardinal Simeoni est mort ! il a été administré à 5 heures hier soir, et à cinq heures ce matin il expirait. A neuf heures

Mgr Satolli donnait son cours comme de coutume ; les élèves n'en savaient rien. La nouvelle n'est arrivée ici qu'à 4 heures cet après-midi. Je suis allé à la Propagande à deux heures y déposer un paquet à l'adresse de Son Eminence, le portier paraissait ne rien savoir. Et ce n'est qu'en rentrant que j'ai appris ce triste évènement : rien sur la rue, rien dans les débits de journaux qui aurait pu me donner à soupçonner la perte que venait de faire le gouvernement de la chrétienté.

Nous avons vu le cardinal Préfet pour la dernière fois jeudi soir, le 8 de janvier, il y a juste sept jours. Il était souriant, et paraissait bien portant. Il nous dit qu'il avait eu l'*influenza*, mais qu'il était complètement remis. La conversation avait été même agrémentée de plusieurs petits mots pour rire.

Nous devions retourner le voir demain ou après demain. Qui aurait cru à une disparition aussi soudaine ? Il y a deux jours, nous sûmes bien qu'il était indisposé de nouveau ; mais la chose était donnée comme si peu grave, que personne n'y attachât grande importance.

L'Eglise et le saint Père perdent un de leurs serviteurs les plus fidèles et les plus utiles : esprit droit, caractère pacifique, homme de travail, cœur généreux, prêtre d'un éclat de vertus sacerdotales plus qu'ordinaire. Bon, doux, poli, charitable, paternel, c'était un charme que d'avoir des relations avec lui. Je n'oublierai jamais la manière dont il m'a traité.

Vendredi, 15 *janvier*. — Ce qui me surprend, c'est le peu d'émotion que fait dans le monde de la presse le départ d'un homme de cette importance. Nos gazettes canadiennes, elles, étaient remplies des éloges funèbres, des longues biographies et des funérailles de M. Dowd !

Voici ce que disait ce matin le *Moniteur de Rome :* " Nous

“ avons le regret d’annoncer que Son Eminence le cardinal
“ Simeoni, est mort ce matin à 5 h. 12 m. Demain, à 3 h. de
“ l’après-midi, sa dépouille mortelle sera transportée dans
“ l’église du Collège de la Propagande où, samedi matin à 10 h.
“ et demie, auront lieu les funérailles.

“ Le cardinal Jean Simeoni était né à Paliano, dans le dio-
“ cèse de Palestrina, le 12 juillet 1816.

“ Comme prélat, il avait occupé, entre autres postes impor-
“ tants, celui de nonce apostolique à Madrid. Dans le Consis-
“ toire du 15 mars 1875, Pie IX l’avait crée cardinal en le
“ réservant *in petto*, pour le publier le 17 septembre de la
“ même année, en lui assignant le titre presbytéral de saint
“ Pierre-ès-liens. A la fin du règne de Pie IX, il fut appelé à
“ remplir les fonctions de Secrétaire d’Etat. Léon XIII le
“ nomma préfet de l’importante Congrégation de la Propagande
“ qu’il a régie depuis lors avec un esprit éminent de foi et de
“ religion, de zèle et de dévouement, secondant ainsi la géné-
“ reuse impulsion donnée par le Souverain-Pontife aux progrès
“ des missions, et favorisant le rétablissement de la hiérarchie
“ catholique dans plusieurs contrées, et dernièrement encore au
“ Japon.

“ Outre ses fonctions de préfet de la Propagande, l’Eminentis-
“ sime Simeoni appartenait aux SS. Congrégations du saint Offi-
“ ce, des Evêques et Réguliers, du Concile, de la Révision des
“ livres de l’Eglise Orientale, du Cérémonial, de la Laurétane
“ et des Affaires ecclésiastiques extraordinaires. ”

Par curiosité, j’ai acheté sur la rue huit journaux italiens qui n’appartiennent pas à la presse religieuse. Cinq sont muets comme des carpes, les trois autres n’ont pour annoncer la nouvelle qu’un maigre entrefilet.

La *Roma Capitale*, après avoir énuméré purement et sèche-

ment les principales dates de l'existence du Cardinal, ne trouve à faire que cette réflexion : " Per una strana coïncidenza mentre qui in Roma moriva il cardinal Simeoni, nella medesima ora, a Londra, spirano il cardinal Manning. "

Le *Massaggero* a un détail de plus ; il dit que le Pape, en apprenant l'état critique du malade, est resté *adoloratissimo*, et qu'il lui a envoyé sa bénédiction à l'article de la mort. .

Il Populo Romano, lui, trouve quelques paroles convenables : " Par la perspicacité de son esprit et la promptitude de sa conception, il conquit facilement et rapidement un poste distingué entre ses compagnons d'études... Au secrétariat d'état il fit preuve d'un tact délié et d'une habileté peu commune. " Il ajoute : " Le Sacré Collège a perdu dans la personne du cardinal Manning et celle du cardinal Simeoni deux individualités remarquables, qui ont été pour la pourpre, sacrée un honneur et pour l'Eglise Romaine des princes zélés et dévoués. "

Et c'est là tout ce que des journaux italiens, romains, ont à dire sur une pareille tombe ! *Sic transit gloria mundi.*

Samedi, 16 *janvier.* — Une petite indisposition ce matin m'a empêché d'aller au service du cardinal Simeoni. Bien m'en a pris ; car Mgr Gravel qui s'y était rendu, à dû revenir avant la fin de l'office, tant la chaleur était étouffante dans ce local trop étroit. De mon mieux, j'ai dit la messe pour lui ; et mon absence était de trop peu de conséquence pour être remarquée dans l'affluence de la cérémonie. A Rome, on ne *fait pas d'éclat* de la mort d'un cardinal, même dans l'église, autant que nous pourrions le croire, au Canada ; et, quand on y réfléchit la raison est bien simple, les cardinaux, arrivant à la pourpre généralement déjà âgés disparaissent rapidement les uns après les autres, et l'opinion publique s'accoutume à ces accidents répétés

qui finissent par sembler être dans l'ordre ordinaire des choses.

.........Je termine par la pensée qui me domine, et me poursuit ; et je vous envoie d'autres détails sur la mort de notre bon cardinal, lesquels je trouve dans le *Moniteur* d'aujourd'hui. Que son âme, par la miséricorde de Dieu, repose en paix.

" La mort du regretté cardinal Simeoni n'avait été précédée
" que d'une très courte maladie. Il avait été atteint vendredi
" dernier d'un refroidissement qui semblait léger, lorsque, mardi
" soir, s'est déclarée une pneumonie violente et rebelle à tous
" les remèdes.

" Le Reverendissime D. Philippe Camassei, recteur du
" Collège de la Propagande, lui a administré les derniers sacre-
" ments et donné l'annonce de la bénédiction spéciale que lui
" envoyait le Souverain-Pontife.

" Le saint Viatique a été accompagné de l'église du Collège
" dans la chambre de Son Eminence par douze élèves de la Pro-
" pagande. Après avoir émis la profession de foi et reçu la
" sainte Hostie, son Eminence a adressé aux élèves d'émouvan-
" tes paroles pour les exhorter à chercher uniquement la gloire
" de Dieu et le salut des âmes, dans la mission respective qui
" leur sera assignée.

" Dès hier, beaucoup de prélats, de prêtres et de laïques sont
" allés prier auprès de la dépouille mortelle du regretté Cardi-
" nal, laquelle a été transportée, cette après-midi, dans l'église
" du Collège. Là, auront lieu demain les funérailles. "

Dimanche, 17 *janvier*. — Journée calme, employée à répondre à Mgr l'Archevêque de Montréal et à M. Colin ; puis à préparer pour le volume *Devant Québec et Rome* le chapitre

intitulé " Du 4 novembre 1891 au 4 janvier 1892. " De ce train, vous le recevrez bientôt.

Hier arrivaient quatre Messieurs de Québec. MM. l'abbé Casgrain ; Tailly curé de Québec ; Têtu, Monsignor de l'Archevêché et son frère Têtu, du Collège de Ste-Anne. Ils sont en route pour la terre sainte, et doivent séjourner ici trois semaines environ. Vont-ils s'occuper de l'affaire universitaire ? Je serais surpris qu'il en fut autrement. Cela ne me fait pas peur. Plus la question sera étudiée, plus on en parlera, plus il y aura de personnes qui y mettront la main ou la langue, plus, il me semble, les choses tourneront en notre faveur, *sicut lux splendescit veritas.*

Je ne suis pas sorti de la journée. J'ai assisté à la grand'-messe à la chapelle du Collège : comme il faisait bon de réciter les belles prières de l'office du jour.

Nec lingua valet dicere,
Nec littera exprimere,
Expertus potest credere,
Quid sit Jesum deligere.

O Jesu mi dulcissime,
Spes suspirantis animae !
Te quaerunt piae lacrymae,
Te clamor mentis intimae.

Lundi, 18 *janvier.* — Enfin nous avons pu voir le cardinal M., bon vieillard plein d'affabilité et de larges pensées. Il était grandement affecté de la mort du cardinal Simeoni, " mon ami, dit-il depuis trente...... " Pendant les quarantes minutes que nous fûmes avec lui ; il en parla à plusieurs reprises toujours les larmes aux yeux. Il est le Préfet de la Congrégation

des Rites. C'est lui qui était le ponant de la cause de Mère d'Youville. A cette occasion, il nous dit : " Je ne suis pas un étranger au Canada. J'y connais Mgr de Laval, les sœurs Marie de l'Incarnation, Bourgeois et d'Youville. Les études et les lectures que j'ai dû faire à propos de cette dernière, m'ont beaucoup intéressé. Vous avez un bon pays, tâchez de le conserver ; et sachez que l'ennemi fera d'autant plus d'efforts pour pervertir votre foi, qu'elle brille davantage. "

Mardi, 19 *janvier*. — Pluie à verse, presque impossible de mettre le pied dans la rue, aucun dérangement, journée d'or pour mettre la dernière main au nouveau chapitre que je vous envoie pour l'impression. Bonjour.

Mercredi, 20 *janvier*. — La journée a été consacrée à écrire deux documents sérieux, datés l'un d'aujourd'hui, l'autre de demain, destinés à faire faire un tour de vis à notre affaire : tout en craque. Ce pas doit être fait maintenant ou jamais. Il faut savoir tourner en sa faveur les accidents qui arrivent imprévus, comme par exemple la mort du cardinal Simeoni.

Jeudi, 21 *janvier*. — J'ai eu une longue conférence avec un homme sobre en paroles, puissant en action, capable de mettre la main à la vis ; il donnera un sérieux coup de main.

J'ai dîné chez M. Captier, puis ensemble nous sommes allés en voiture à Saint-Paul aux trois fontaines une lieue en dehors des murs de Rome, assister aux premières Vêpres de S. Anastase, à qui la principale des trois églises qui se trouvent en ce lieu, est consacrée. Le Supérieur des Trappistes nous a fait goûter de son pain et de son vin. Jamais je n'ai vu un homme ressemblant davantage à Mgr Bourget pour le teint, les yeux,

la démarche, la tenue, la manière de parler et le son de la voix. En passant nous fîmes une courte prière, et jetâmes un long coup d'œil d'admiration dans la superbe basilique de St-Paul hors les murs. Je saluai saint Lin, qui me regarda du haut de son médaillon.

J'ai reçu votre lettre du 5 janvier. Je suis certain que l'inquiétude de maman est finie. Comme vous le voyez, je ne suis jamais plus de quatre jours sans jeter une enveloppe à la poste. Mais les vents et les flots de la mer ne sont pas toujours aussi réguliers que ma plume. Il faut s'attendre à ces retards pendant l'hiver. Je viens d'apprendre que M. Dozois, parti de Liverpool la veille de Noël, n'a mis le pied à New-York que le jour des Rois. Je suppose que ma lettre en retard avait pris passage avec lui. De même votre lettre du cinq a pris un peu plus de temps que les autres. Ecrivons chacun de notre côté régulièrement, et chassons l'inquiétude.

Vendredi, 22 janvier. — Plus de vendredi à Rome, plus de carême à cause de la grippe. Je pense bien que la même dispense vous sera accordée, et que comme de coutume elle arrivera un peu après la dernière heure ; à quoi sert d'avoir le télégraphe transatlantique ? Je serais très heureux que le téléphone allongeât sa tête de ligne jusqu'à Saint-Lin. J'espère que dans les dépenses pour cette amélioration il ne vous a pas coûté de souscrire en mon nom convenablement.

Je suis allé avant midi à *Saint-Silvestre in Capite* assister à un service funèbre pour le repos de l'âme du cardinal Manning. Il était chanté par Mgr Virtue, évêque de Portsmouth. Toute la colonie anglaise y assistait, protestants comme catholiques. Lord et Lady Dufferin y avaient des prie-Dieu près du cata-

falque. L'église était bondée de monde. Qui le remplacera ou plutôt qui prendra sa place ?

Après-midi, je rédige un troisième document qui doit servir à aider le travail de la *vis*. Nous allons chez le cardinal M. Puis je vous écris. Quand vous recevrez cette lettre la vis, ou la pillule, sera en train de faire son effet. Demandez à Dieu que tout aille vite, et pour le plus grand bien. Je calcule que dans quinze jours on touchera au moment décisif. Le sort des armes est douteux. Je suis parfaitement tranquille. Il n'en arrivera que ce que Dieu voudra. Je travaille comme si tout dépendait de mes efforts, puis je laisse agir le Maître. C'est pourquoi il ne me vient jamais à l'esprit d'avoir recours à de petits moyens, comme sont des entrefilets de journaux, insidieux, tortueux : il me semble que, auprès de Dieu, cela doit nuire. De la prudence, sans doute, mais surtout de la droiture. *Cor mundum crea in me, Deus ; et spiritum rectum innova in visceribus meis.*

CHAPITRE TREIZIÈME

Le coup décisif. – Chez le saint Père à la Chandeleur.

Samedi, 23 *janvier*. — Aujourd'hui la vis a été faite, préparée, tournée, appointie ; je pense qu'elle mordera.

Cette nuit, tout-à-coup je me réveillai oscillant dans mon lit, comme si j'eusse été sur la *Champagne ;* la maison parai sait balancer en ondulant ; les vitres sonnaient, je compris que

c'était un tremblement de terre. Il dura plusieurs secondes. Que faire ? Me lever ? Si la maison tombe, je serai aussi bien écrasé dans le corridor qu'ici. Restons dans notre petit coin. Je me tournai sur l'autre oreille, et m'endormis. Mais il parait que tout le monde n'a pas été aussi philosophe ; et j'en connais plus d'un qui n'ont pu clore l'œil pour le reste de la nuit. M. P. ne pouvait s'ôter de l'esprit que c'était son ami Bruchési qui était passé dans l'autre vie, et qui venait lui donner un avertissement. Il récita à son intention des *pater noster* jusqu'au jour.

Priez bien pour moi, pour nous.

" Très saint Père, prosterné humblement aux pieds de Votre Sainteté, je la prie de me permettre d'exposer ce qui suit :

" Depuis plus de deux mois, je suis à Rome pour y solliciter la conclusion d'une affaire très importante que de plus longs délais peuvent compromettre de la manière la plus grave.

" La Constitution *Jam dudum* (2 février 1889) par laquelle Votre Sainteté, tout en maintenant l'unité de l'Université Laval, et tout en confirmant les droits du Siège principal à Québec, accordait au Siège montréalais certains privilèges parfaitement déterminés, a produit les plus heureux résultats.

" Pour compléter l'œuvre et assurer son avenir, il ne reste plus qu'à lui donner une base financière solide et une administration temporelle qui inspire confiance à tous. Nous avons cru devoir procéder à la formation d'un syndicat qui serait composé d'hommes également honorables et capables, et solliciter auprès de la Législature de la province de Québec un bill qui lui confèrerait tous les droits d'une corporation civile.

" Un projet a été élaboré dans ce sens. Tous les évêques de la Province de Montréal l'ont unanimement approuvé ; mais

l'autorité universitaire à Québec prétend y voir une atteinte portée à ses droits, et pour cela refuse son approbation. Malgré les instances réitérées qui lui ont été adressées à ce sujet, il ne nous a pas été même possible d'obtenir qu'elle formulât, d'une manière précise, ses objections.

" Rien ne serait simple comme de s'entendre ; car nous sommes tout disposés à acceuillir les observations qu'on voudra bien nous faire et modifier en esprit de conciliation tous les points sur lesquels on croirait devoir réclamer. Mais quatre longs mois ont passé, et aucun éclaircissement pratique ne nous a été fourni à ce sujet.

" Ces retards inexplicables exposent la succursale de Montréal à un très grave péril, sur lequel je me permets d'insister.

" Il y a une très pressante nécessité de présenter le projet de bill à la prochaine session de la Législature, parce qu'il est urgent que le syndicat entre en opération le plus tôt possible. La session sera ouverte le 7 avril prochain ; mais, suivant la loi, tout projet de bill doit être annoncé dans la *Gazette Officielle* plusieurs semaines à l'avance. Nous voilà donc bientôt réduits aux termes de rigueur.

" Si nous n'arrivions pas à temps, ce n'est pas seulement l'inconvénient d'une année de retard que nous avons à subir ; un danger plus grand nous menace.

" De sérieuses raisons nous font craindre que l'Ecole de droit et surtout l'Ecole de médecine et de chirurgie de Montréal, qui a enfin consenti à entrer dans l'université catholique, fatiguées et impatientées de ces délais interminables et des difficultés sans cesse renaissantes ne se séparent, et ne prennent le parti de se constituer en une université laïque indépendante. Si ce malheur arrivait, la Succursale de l'Université Laval ne pourrait que se dissoudre d'elle-même.

“ Pour ces graves raisons, auxquelles il serait facile d’en ajouter plusieurs autres encore, nous supplions Votre Sainteté de daigner pourvoir d’urgence à la nécessité dans laquelle nous nous trouvons. ”

Pas de commentaire, cette lettre parle d’elle-même.

Dimanche, 24 *janvier*. — Journée bien calme, bien douce de température, bien tranquille dans l’atmosphère intérieure de l’âme : un vrai repos dans le Seigneur. Je suis allé faire ma visite, dans le voisinage, sur la rue Sestina, à l’église de Saint-Ildephonse où l’on fait les prières des 40 heures : jamais je n’ai mieux compris comme il faut se remettre entre les mains de la Providence, et attendre tout d’elle ce qui nous convient le mieux, soit pour notre récompense, soit pour notre épreuve, soit pour notre châtiment.

Deux fois nous sommes allés, Mgr Racine et moi au palais de la Propagande pour voir Mgr P., et chaque fois il nous fut dit : “ Et uscito ! ” — E sortito ! ” — Le premier mot paraît être plus fort que le second. La première fois il était allé chez le Saint Père, la seconde fois, il devait, parait-il, entrer une heure plus tard. Bon soir. Au revoir.

Lundi, 25 *janvier*. — La vis est passée aux mains de celui qui doit l’appliquer. Elle a été remise ce matin même au Vatican. Ce soir, à la Propagande, je portais en partie triple un document destiné à servir d’huile pour graisser les mouvements : la couronnant d’une visite à une église où l’on donnait la bénédiction du saint Sacrement, église dans laquelle je n’étais jamais entré sur la place Trévie, en face de la plus belle fontaine que l’on puisse voir : je ne connais de comparable que

le Gouchitgi sur la rivière Abbitibi. Mais, c'est loin, et personne ne me croira.

Mardi, 26 *janvier*. — Toute la journée consacrée à "Québec et Rome." Détails d'une table de matières, ce qu'il y a de plus fastidieux. Enfin je puis dire *finis coronat opus*. Le vôtre commence.

Grosse malle : une lettre de Mgr Fabre, une du juge Pagnuelo, une de Sainte-Anne, une de madame Brunet qui avait pris sa plus belle plume, et une de vous, mon cher ami, pas beaucoup plus longue que celle du Lacédémonien qui disait : *Oux*, puisqu'elle n'avait que ces deux mots : lettres reçues.

Mercredi, 27 *janvier*. — Le nouveau préfet vient d'être nommé, le cardinal Lodochowski, un des évêques polonais qui ont souffert pour la foi. La nouvelle de sa nomination nous parvint hier soir. Ce matin, à 10 heures, nous prenions la route de la rue Funari, numéro 32, pour aller faire notre compliment au nouveau dignitaire. Nous nous proposions de n'être qu'une minute, il nous garda trois quarts d'heure. Il ne connait rien de nos affaires, rien, absolument rien. Il fit des questions avec beaucoup d'à propos. Beau grand vieillard, droit, 70 ans. Cependant la vis travaille au Vatican. Cet avant-midi aussi nous sommes allés voir, au palais même du pape, un prélat qui nous a déjà rendu service et qui peut nous être très utile. Le bon Dieu fera ce qu'il voudra ; nous, nous faisons ce que nous croyons être notre devoir.

Jeudi, 28 *janvier*. — A 10 heures, chez le cardinal S. V. Il partait. Il nous a donné rendez-vous pour demain à 9 heures

A. M. Mgr Racine lui dit : " Nous aurions cru que c'était Votre Eminence qui devait être appelée à remplir la vacance à la Propagande. — Ah ! dit-il, trop jeune, trop jeune encore. " C'est bien le cas de dire que c'est presque toujours l'imprévu qui arrive. Personne ne pensait, du moins dans le cercle de nos connaissances, au cardinal Ledochowski.

Vendredi, 29 *janvier*. — Ce matin donc, chez le cardinal V. Quelle politesse grande et large ! quelle aménité de manières ! En voilà un qui comprend vite et juste. Il nous conseilla de revoir le cardinal M., parce que son opinion, dit-il, fait autorité en matière d'université. A six heures. en conséquence, nous étions chez le cardinal Jésuite.

Nous vîmes Mgr P., et apprîmes que la vis faisait son chemin. J'en attends des merveilles. J'ai fait aujourd'hui un autre petit mémoire, court, incisif, sur un seul point, allant droit au but. Nous avons commencé par exposer la question largement dans toute son étendue. Maintenant nous frappons sur les parties sensibles, nous attaquons les points faibles, une guerre de guérillas.

Samedi, 30 *janvier*. — Journée calme, employée à mettre la seconde main au mémoire sur les Canadiens des Etats-Unis, dont les notes dorment depuis plus d'un mois au fond de mon tiroir. Depuis le jour de l'an, la question universitaire et la copie du volume " Devant Québec et Rome " ne m'avaient pas laissé de répit. Si je puis encore sauver deux jours, j'en aurai fini avec les *canayens*, mais des jours un peu plus ronds que celui ci ; car avant-midi, nous partions à dix heures pour aller voir au saint office Mgr C. ; visite à Saint-Pierre où je perdis Mgr Racine ou bien Mgr Racine me perdit : ce n'est qu'après

vingt minutes que nous nous retrouvâmes dans une chapelle ; course par la rue Ludovisi et les nouveaux quartiers de Rome de ce côté-là, passant à la porte Pia, près de la brèche par laquelle les Piémontais sont entrés dans Rome ; retour à midi. Après-midi, visite à un M. Lemon qui me retint jusqu'à trois heures. Nos Québecquois me paraissent avoir l'oreille basse : auraient-ils appris quelque chose ?

Dimanche, 31 *janvier*. — J'avais tout raison de croire que cet avant-midi, il était question chez le saint Père de notre affaire. Vers 10 heures, j'allai réciter mon bréviaire à Sainte-Suzanne. " Seigneur, vous connaissez, lui dis-je, avec la jeune femme innocemment accusée, vous connaissez le fond des cœurs, vous savez la droiture de mes intentions. Vous savez qu'on en veut à l'existence même de l'Université Catholique à Montréal, sous de faux prétextes ; et ce qui est pis, ce sont nos juges naturels qui s'élèvent contre nous. Envoyez le Daniel qui nous sauvera. " J'allai à *Saint-Bernard* qui se trouve en face. Il a exercé une influence immense et salutaire sur l'église, sur les papes de son temps. Je le priai pour l'église du Canada, je lui demandai d'inspirer et de diriger l'esprit du Grand Pape Léon XIII, qui a déjà tant fait pour l'Université à Montréal. L'église du cardinal Taschereau, Notre-Dame des Victoires est dans le voisinage, j'y entrai pour réciter mon chapelet à l'intention du prélat canadien. Que Dieu lui donne la force de supporter les déboires et les humiliations que lui préparent de mauvais conseillers. Que la résultante de tous ces tiraillements, malgré les vues courtes des hommes, et même à raison de cela, tourne au plus grand bien et conduise l'Université dans un juste milieu de liberté laissée à l'élément laïque et de subordination salutaire aux directions de l'épiscopat.

Lundi, 1er février. — A la Propagande où Mgr P. était *uscito*, chez le cardinal V. V. où nous laissons une carte, à Saint-Clément où nous disons un peu de bréviaire, au Collège Canadien où je passe l'après-midi à réfuter certaines objections, qui sont hors de question, dont quelques unes incroyables comme celle-ci : L'école de médecine n'a que deux années de cours ! Plus on nous mettra d'obstacles de cette force en travers de la route, le mieux ce sera. Ce soir à la Propagande pour déposer une lettre, Mgr P. est loin de nous dire des gros mots.

Mardi, 2 février. — Aujourd'hui, fête de la présentation, les curés de Rome, les supérieurs de communauté vont présenter un cierge au pape s'agenouillant devant lui, et reçoivent quelques bonnes paroles de sa bouche. Je décidai d'en présenter un au nom de l'Université Laval à Montréal. Ce ne sont pas de petits cierges de seize à la livre. Quelques uns avaient de cinq à six pieds de longs, et étaient gros comme le bras, couverts de figures et d'inscriptions. Le mien n'était pas des plus beaux, ni des plus laids. Il avait quatre pieds de haut, et coûtait dix-sept francs. Qui présente un cierge a le droit d'amener un compagnon. Je choisis M. Jasmin, mon ancien élève de Rhétorique. Nous attendîmes deux heures avant d'avoir notre tour, et j'eus le temps de dire bréviaire de Matines à Matines. Le Pape me parut mieux que jamais, riant, la figure toute illuminée. Je lui présentai une nouvelle liste de personnes que je voulais faire bénir. Il appuya la main sur la feuille, en disant : " Oui, je bénis toutes les personnes dont les noms sont sur cette feuille, toutes. Je les bénis. Je vous bénis. Je bénis l'Archevêque de Montréal, Mgr Fabre, " et quelques autres bonnes paroles. Puis nous nous retirâmes.

Nous avions attendu exprès pour passer les derniers, afin d'avoir plus de temps aux pieds du Pape, et notre calcul réussit. Je m'en revins content, et M. Jasmin ne pouvait contenir sa joie.

Je vous envoie un extrait du *Moniteur de Rome* qui montre que le tremblement de terre dont je vous ai parlé, n'a pas été seulement un frisson. *Genzano* et *Civitalavinia* ne sont pas à plus de cinq lieues de Rome.

Pas de journaux ni de lettres de Montréal depuis plus de huit jours. La dernière nouvelle de Saint-Lin est votre carte postale. Retard dans les malles. Vous allez peut-être nous arriver demain, long, nombreux, loquace. Espérons. Au revoir !

Mercredi, 3 *février.* — Malle de Montréal, journaux, lettres de M. Racicot qui parle d'affaires, lettre de Saint-Philippe de Néri qui parle de nouvelles. Rien du presbytère.

Chez Mgr B. et chez Mgr P. pour donner un coup de main à la manivelle.

Jeudi, 4 *février.* — Chez le nouveau Préfet de la Propagande, qui n'est pas encore installé dans ses appartements, mais demeure toujours à la rue Funari : autre de coup de manivelle.

Ci-inclus une courte biographie du cardinal Lodochowski.

Vendredi, 5 *février.* — Mgr Racine est allé dire la messe à Sainte-Agathe, ma petite sainte du Manitoba, et dîné au Collège Irlandais qui y est adjoint, *Erin go bragh !*

Encore une malle de Montréal, avec une lettre de Mgr Lorrain, et rien de Saint-Lin. Y a-t-il de la maladie à la maison ? quelques mauvaises nouvelles que l'on retarde à m'annoncer ? Pourtant le proverbe dit : Pas de nouvelles,

bonnes nouvelles. Ne nous alarmons pas, et attendons avec patience.

Samedi, 6 *février*. — Malle de Montréal : et lettre de Saint-Lin ! Elle n'est pas longue, mais n'importe elle me tire d'inquiétudes, et j'attendrai volontiers à " dimanche prochain pour avoir les petites nouvelles ! " Je comprends que vous venez de faire votre visite de paroisse, et que vous êtes bien fatigué. — Je reçois en même temps une lettre de Mgr l'évêque de Saint-Hyacinthe qui me met l'eau à la bouche en me disant : *no news, good news*. N'est-ce pas que nous avons eu la même pensée.

Journée de travail tranquille où je rédige en paix des *idées canadiennes :* A plus tard l'explication. Nous avons un moment de répit d'ici à mardi, que notre affaire, régulièrement, avec pièces et opinions, arrive devant le nouveau préfet. Le travail souterrain que l'on fait contre nous est prodigieux. Le dernier engin de guerre qu'on a fait entrer en ligne de bataille, c'est la menace de fermer l'Université à Québec. Par là on veut intimider le Saint-Siège, le faire hésiter, au moins jusqu'à la session prochaine de la Législature : ce serait autant de gagné. Mais, ma confiance est en Dieu, *et qui habitat in coelis irredebit eos*.

Dimanche, 7 *février*. — J'ai à faire où à finir plutôt, d'ici à jeudi, un travail qui doit être soigné. Toute la journée au bureau, seul ; une lettre de Mgr l'évêque de Saint-Hyacinthe est venu me faire visite. Non, non, pas seul. J'allais oublier la sœur S. qui est venu me faire une longue et bonne jasette.

Lundi, 8 *février*. — Visite de M. Rameau, qui m'a écrit au

moins douze fois depuis que je suis à Rome. Il a les Canadiens des Etats-Unis dans la tête.

Mardi, 9 *février.* — Visite de Demoiselle L., qui s'est égarée en route, étant partie du 12 de janvier.

Mercredi, 10 *février.* — Visite de Mgr Fabre qui m'apprend que M. Barette est mort en traduisant du grec, de Regina Locas qui m'apprend que mademoiselle Gauthier est mariée, de M. Georges Dugas qui m'apprend qu'il écrit sur la colonisation du Nord Ouest, et de M. Payette qui m'apprend que M. Lavallée est ou a été malade. Je compatis bien sincèrement à son accident. J'espère que maintenant la grippe l'a lâché. Je lui envoie mes condoléances les plus sincères.

Visite ce matin à la Propagande où nous rencontrons Mgr P. et Mgr B. Mon grand travail finit ce soir. Je vous écrirai demain avec plus d'abondance. Même j'aurai à vous apprendre du nouveau. Ce soir je me tiendrai à ce qu'il y a de plus ancien, c'est que je pense souvent à Saint-Lin, et que j'ai bien hâte de vous revoir.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Premier succès. – La question de l'Université aboutit.

Jeudi, 11 *février.* — Je terminais hier mon journal en disant : J'aurai du nouveau à vous apprendre. Eh ! bien voici.

Apprenez que la vis a travaillé, a fait son effet, et que après trois courtes semaines elle a aboutit complètement, entièrement : par quelles voies, ce n'est pas mon fait de le dire ici. Le principal, c'est que vous sachiez, vous qui vivez dans mon entourage, qui vous intéressez à mes affaires, et qui avez beaucoup prié à mes intentions, c'est que vous sachiez, dis-je, que sur la question universitaire nous avons obtenu TOUT ce que nous demandions. La lettre est à se rédiger, et le cardinal Taschereau va en être notifié. Nous aurons cette lettre dans quelques jours. Ah ! peu importe, le nombre de jours, maintenant que le procès est fini, et que la réponse favorable est certaine, je puis attendre en paix. D'autant plus volontiers, que nous serons retenus encore quelques temps pour d'autres affaires qui ne regardent pas l'université. Mais la question universitaire qui nous amenait ici, encore une fois, est réglée difinitivement, et absolument dans notre sens. De toutes nos questions, c'était la plus délicate, la plus difficile ; à côté, les autres ne sont que jeu d'enfants.

Je suis si content que je ne sens pas ma joie. Je suis froid comme un marbre. Je m'y attendais pourtant ; cependant, dans ces affaires litigieuses, on est sûr du résultat, seulement quand il est produit. Pauvre Cardinal Archevêque de Québec, je le plains, sincèrement ; car je le respecte, et, s'il le voulait, il me serait facile de l'aimer. Pourquoi aussi demeure-t-il toujours sous le coup de ces influences néfastes qui le mènent de mécomptes en mécomptes. Pour lui il est un peu tard, mais cela pourrait être une leçon pour d'autres !

Maintenant, il ne nous reste plus qu'à remercier Dieu. Vous avez prié pendant la bataille ; à présent qu'a retenti le clairon de la victoire, aidez-nous à entonner l'hymne de la reconnaissance.

Tout de même ces nouvelles doivent rester pour le moment entre nous, et, autant que possible, ne pas franchir les murs du presbytère et du couvent. Jusqu'à nouvel ordre, continuez de dire : ça bonne mine. Plus tard, quand il n'y aura plus d'inconvénients à parler tout haut, je demanderai aux petites filles du couvent de faire une communion de remerciement, à la Saint-Joseph, ou aux environs ; mais pas maintenant. J'ai bien confiance en leurs prières, un peu moins en leur discrétion. Mais, pour vous, mesdames et messieurs, je n'ai pu vous cacher plus longtemps mon bonheur, ni résister au désir que j'avais de vous le faire partager.

Je ne vous cacherai pas que j'ai passé aujourd'hui une des plus douces journées de ma vie. Je n'ai pas été plus loin que le bout de la galerie. J'ai satisfait aux besoins de ma correspondance arriérée et j'ai écrit peut-être une dizaine de lettres. Une lettre écrite, je me promenais dans ma chambre récitant un bout de bréviaire, puis je revenais à une autre lettre, puis je retournais au bréviaire : et cela était entremêlé de temps en temps de la lecture des journaux du pays. Le cœur me débordait d'une joie tranquille. " Nous avons donc atteint, me disais-je, une nouvelle étappe dans la route qui mène au but poursuivi avec tant de persévérance. Ces nombreux efforts ne sont donc pas perdus. Evidemment nous faisons l'œuvre de Dieu. " Et la journée passait rapide, légère. Tant il est vrai que le bonheur vient du dedans. Les saints vivent continuellement dans cette saveur de contentement. C'est à donner envie de se mettre saints.

Aujourd'hui se récite pour la première fois à Rome, et dans l'univers, un office nouveau l'apparition de Notre-Dame de Lourdes. *Apparitionis Beateae Mariae Virginis Immaculatae.* Il y a, des textes de l'Ecriture, des allusions à la roche

Messabielle charmantes. “ Venez, o ma colombe dans les anfractuosités de la pierre, au fond de la caverne, montrez-moi votre visage, et que votre voix résonne à mes oreilles. ” Plus loin on dirait une description de la belle campagne de Lourdes : “ Le Seigneur a créé un paradis de délices, et au milieu il a planté l’arbre de vie ; et un fleuve sortait de ce lieu enchanteur. ” On y lit une hymne spéciale à la fête, où se trouve cette strophe.

Ipsa se praebens humili puellae
Virgo spectandam, recreat paventem,
Seque conceptam sine labe sancto
Praedicat ore.

Mon affaire revenait sans cesse à ma pensée, les leçons mêmes m’en parlaient. “ Je suis la sagesse, ma demeure est l’esprit de conseil, et l’on me trouve dans la pensée des savants. Je crains le Seigneur, et je hais le mal : je déteste l’arrogance, l’orgueil, la mauvaise vie, et la langue double. J’aime la réflexion, l’équité, la prudence et la force. Par moi les rois règnent, et les législateurs font des lois qui sont justes. Par moi les princes commandent, et les puissants rendent justice. ” Il résonnait à mon oreille une voix secrète qui me disait : “ Tu as pu surmonter cette montagne de difficultés parce que ta langue n’a pas été double, et que tu as marché dans la droiture et la simplicité. C’est pourquoi je t’ai donné la prudence et la force, et les puissants t’ont rendu justice. ” Merci, mon Dieu, de nous donner quelque fois des journées comme celle-ci pour soutenir nos forces et relever notre courage. Quelles ne seront pas les joies et les récompenses de la patrie céleste ?

Vendredi, 12 *février*. — Le 2 de février, je demandai au

Saint-Père de vouloir bien m'accorder pour mes parents et mes amis douze et même seize indulgences plénières. " Oui, dit il, je vous les accorderai, seize, passez les noms à la Propagande. " Je remis donc les noms à Mgr Persico, qui termina la chose dans son audience du 7 février.

Quand il s'est agit de choisir les noms, d'abord je ne fus pas embarrassé. Prenons les personnes qui sont autour de nous : 1o madame Brunet, 2o M. Payette, 3o M. Lavallée, 4o M. Ethier, 5o Alphonsine, 6o Caroline, 7o Albertine.

Ensuite passons à nos trois cousines, 8o Adéline, 9o Mélina 10o Marie-Louise. N'oublions pas les oncles ni les tantes : 11o tante Eulalie, 12o oncle Théodore, 13o oncle Jules, 14o tante Esther. Il ne faut pas que je m'oublie, 15o J.-B. Proulx. Reste encore une. A qui la donner ? Je crus bien faire en l'assignant à mon oncle Théophile Pierre Brunet, qui a toujours été si gentil pour nous, et le plus vieux des frères de ce pauvre défunt père : 16o Théophile Brunet. Or, par hasard, j'avais écrit deux fois le nom de M. Payette sur deux images différentes ; elle a passé comme les autres. Il pourra la donner à sa mère. J'ai pris des portraits de différent patron. Le plus ressemblant à mon goût est celui qui est tiré de profil : on voit mieux se détacher sa bouche large, le nez long et le front vaste. Mgr Racine préfère le petit qui tient une plume à la main. *De gustibus non est disputandum.* Dans l'occasion vous ferez dire à Adéline, et aux autres qu'un souvenir de Rome les attend à Saint-Lin, mais qu'il les suivra seulement quand ils viendront le chercher.

La journée d'aujourd'hui a été une prolongation de celle d'hier, avec ses parfums de tranquillité, son auréole de contentement, son arc-en-ciel de douces espérances et ses couleurs diaphanes de joie intérieure.

Je sais bien que d'autres luttes m'attendent, et sous bref délai ; mais n'importe, sur le chemin aride de la vie, voici un oasis charmant : arrêtons-nous y un peu, et jouissons des fraîcheurs de son ombrage.

Une grande nouvelle, vous en aurez la primeur. Dorénavant la fête de l'Annonciation tombant en dehors du temps de la passion, la Fête-Dieu et la Saint-Pierre ne seront plus d'obligation dans la Province civile de Québec, et la solennité en sera renvoyée au dimanche suivant. Raison : la position pénible dans laquelle se trouvaient les ouvriers catholiques obligés de gagner leur vie à côté des ouvriers protestants. Ainsi l'Eglise, en bonne mère, modifie ses lois selon les temps et les circonstances.

Samedi, 13 *février.* — Or ça, parlons de retour. Si rien ne vient le déranger, notre départ du Hâvre est fixé pour samedi, 26 de mars. Nous devrons toucher New-York dimanche ou lundi, 3 ou 4 avril, selon que la mer sera favorable ou adverse. Nous quitterons Rome du 15 au 20 de mars. Ainsi, après la réception de cette lettre, il ne faudra plus m'écrire ici, mais bien chez *madame Durand,* 3, *cité du Retiro, entrée :* 30, *faubourg Saint-Honoré, Paris.* Après le 10 de mars, adressez au *Hâvre, à bord du paquebot de la Compagnie Transatlantique* " *La Champagne.* " N'est-ce pas que ça un petit air d'arrivée ; un mois encore, cette lettre reçue, et quelques jours seulement nous sépareront. Et j'aurai d'autant plus de plaisir de rentrer dans mes foyers, que le succès du voyage aura été plus complet. Ne manquez pas de m'écrire à Paris et au Hâvre, plus souvent encore qu'à Rome. Car, je le sais par expérience, quand on touche au terme d'un voyage, on devient plus ner-

veux, plus inquiet. Adressez votre dernière au Hâvre le 13 au soir ; plus tard elle courrait risque de ne pas arriver ; mais écrivez le 13, sans faute. J'y compte, afin que je prenne la mer tranquille.

Je serai donc à Saint-Lin dans la semaine qui précèdera le dimanche des Rameaux, quel jour je ne puis dire encore, nous le déterminerons plus tard. Dans tous les cas, qu'on ne fasse pas pas de réception solennelle et publique ; j'aimerais à arriver presque incognito. S'il est nécessaire de le dire au public, dites-le. Il ne faut pas que les démonstrations reviennent trop souvent : trop de sel gâte la soupe.

Seulement, en arrivant, si c'est possible, j'aimerais à entrer dans l'église. Pour cela, il faudrait que le bedeau allumât quelques lampes, afin qu'on ne se casse pas le cou sur les bancs.

Donc, au revoir ! cette année Malbrough reviendra à Pâques. Que le bon Dieu, jusque là, vous conserve et veille sur vous.

Dimanche, 14 *février*. — Un coup douloureux vient de frapper le Saint-Père. Son ami de cœur, son dévoué par excellence, son enfant vient de mourir, Mgr Boccali. Aucune perte ne peut lui être plus sensible.

Ce saint Prélat était estimé de tous. Malgré la confiance illimitée que lui témoignait le Souverain Pontife, la jalousie ne le mordit jamais au talon. Aussi avait-il un air angélique. La première fois que je le vis, je fus frappé de son extérieur de Saint Louis de Gonzague, ce qui n'excluait pas une apparence de finesse et de perspicacité qui perçait à travers cette humilité sans effort. Il nous fit des questions qui montraient jusqu'à quel point il avait saisi les délicatesses et les exigences de notre situation.

Sa mort peut retarder notre lettre de quelques jours. Le

deuil est au Vatican, et le Pape a suspendu ses réceptions.

Je vous envoie quelques coupures, tirées du *Moniteur* et de *La Voce ;* ne manquez pas de lire cette dernière, elle est touchante. Encore un ami de moins. Il faut s'en faire d'autres.

Lundi, 15 *février.* — La lettre ne venant pas, j'allai à la Propagande et je rencontrai Mgr B. Avec lui la conservation se fait toujours en latin. " Episcopus Sherbrookensis misit me ad videndum si hae litterae circa Universitatis quaestionem scriptae fuerant. — Jam a me scripta est epistola, et mitti debet archiepiscopo Marianopolitano ipsi. — Optime, sed scire cupit Episcopus si possibile est ut hujus epistolae exemplar nunc habeamus. — Exspecta per momentum brevissimum, secretarium videbo. "... Il revint : " Littera est apud scriptores ; hodie aut cras probabiliter, erit domicilio tuo. — Tibi gratias ago. " Tout cela rassure. Du reste, je suis sans inquiétude réelle. Le jugement est rendu. Rome ne revient jamais sur ses pas, elle va toujours en avant.

Mardi, 16 *février.* — Enfin, je la tiens cette lettre, nous la tenons, bonne, belle, on ne peut plus satisfaisante, un gain sur toute la ligne. Non, je ne la tiens pas, elle est partie pour Montréal.

Ce matin, en revenant de chez le cardinal V., nous passâmes par la Propagande ; c'est comme qui dirait passer par Saint-Calixte pour revenir de Saint-Roch. Mgr Persico nous dit : " Ah ! ah ! vous êtes contents. Vous avez gagné. Cette après-midi la lettre sera chez vous, et vous l'enverrez à Mgr l'Archevêque de Montréal vous-mêmes. " A 4 heures P. M., un officier de la Propagande, boutonné, galonné, apportait la dite lettre. J'en pris une copie, puis la cachetant, la cirant, j'allai

moi même en carosse la faire enrégistrer au bureau de poste central, la traitant avec tous les égards que l'on doit avoir pour une grande dame. Enfin en route pour Montréal. Bon voyage. Dans le mois prochain je prendrai le même chemin. En attendant, bien des compliments aux amis. N'oubliez pas une bonne vieille dame qui marche pesamment, qui a le souffle court, mais qui ne serait pas trop laide si elle avait ses dents, et dites-lui que par ici on ne l'oublie pas.

CHAPITRE QUINZIÈME

Un deuxième succès : l'affaire de Valleyfield aboutit

CONFÉRENCE : LE CANADA, OU LA RELIGION APPLIQÉE A LA VIE POLITIQUE ET SOCIALE D'UN PEUPLE. — MÉMOIRE SUR LA SITUATION DES CANADIENS AUX ETATS-UNIS.

Mercredi, 17 février. — Après avoir été chez le cardinal V. par affaires, nous portâmes successivement nos remerciments au cardinal Ledochowski, à Mgr Persico et à Mgr Bergamaski.

En entrant, m'attendaient à ma chambre M. Colin, M. Ethier, une petite fille du couvent et M. Payette avec une longue conversation bien agréable sur la surprise de maman à l'arrivée du Père Lacasse, sur le service de madame Dugas, sur Boulé, sur les chats, sur les renseignements généalogiques divers, sur les remplaçants de M. Lavallée, malade. Cette maladie est plus sérieuse que je ne le croyais d'abord. Je le plains et je

vous plains pour le surcroit d'ouvrage que cela vous a valu. Cette lettre trouvera sans doute le convalescent de retour. Faites lui ma condoléance.

Puis, pour le reste du jour, je me retirai dans la solitude avec ma mémoire pour le motif que vous trouverez à la date de demain.

Jeudi, 18 *février*. — " A Sainte-Marie des Anges. Demain jeudi, 18, à 3½ p. m., dans l'église de Sainte-Marie des Anges, M. le chanoine Proulx, vice-recteur de l'Université catholique de Montréal (Canada) fera une conférence touchant l'action bienfaisante de la religion sur les peuples. Le talent du savant orateur lui procurera, nous n'en doutons pas, un auditoir d'élite. " (Du *Moniteur de Rome*, 17 février 1892.)

L'auditoire était d'élite, tiré en grande partie des collèges nationnaux et des universités romaines. Le sujet du discours était : " Le Canada, ou la religion appliquée à la vie politique et sociale d'un peuple. " Je puis ne pas avoir été intéressant, mais au moins j'ai les prémices de la chose : faire une conférence publique sur le Canada dans la capitale de la catholicité.

Il y a un peu plus de huit jours, quand je vous parlais de travail sur des idées canadiennes, je faisais allusion à la préparation de ce discours. Il devait avoir lieu jeudi dernier, puis il fut remis à aujourd'hui, que la température était bien meilleure. J'ai remarqué dans l'auditoire l'immense cornette de ma Supérieure de la rue Milazzo avec celle de son assistante. En général j'y ai rencontré les figures bienveillantes et les regards souriants de mes nombreuses connaissances romaines. Le Collège Canadien y était en masse. Le Recteur de Sainte-Marie des Anges, une des plus belles églises de Rome, est Dom

Pedro Fencelli, un des protégés du cardinal Vicaire, le cardinal Parrochi, nom papal.

Vendredi, 19 *février*. — Visites à n'en plus finir de personnes qui viennent me faire leurs compliments sur la conférence d'hier. Je m'aperçois que le *compliment français* n'est pas spécial à la France. Dans les intervalles de répit, je jase, par lettre, avec les amis du Canada.

Samedi, 20 *février*. — Encore la conférence. Le journal de Rome en publie la dernière partie. Je vous l'adresse. De plus M. Broussole, qui pensionne chez les Pères du Saint-Sacrement et qui m'avait demandé mon manuscrit pour le passer au Père Tenaillon que des affaires avaient empêché de venir à Sainte-Marie des Anges, sort d'ici et m'apprend qu'il l'a envoyé à *La Presse*. Après tout, je lui ai dit que le péché n'était pas grave.

Il fait aujourd'hui une journée de juin, un peu trop chaud. Les Romains appellent cela une journée de printemps. Rien de changé dans les propositions du départ. Au revoir !

Dimanche, 21 *février*. — Je rédige ceci, je rédige cela. Nous allons voir le cardinal V. qui est dans Valleyfield par dessus la tête.

Lundi, 22 *février*. — J'envoyai ce matin à Mgr l'archevêque de Montréal ce télégramme : " Affaire université gagnée. Lettre partie depuis six jours. " Quatre piastres et demi. Il en coûte cher de parler par le fil à cette distance. Nous nous

(1) On trouvera cette conférence en son entier au supplément.

sommes dit qu'il pourrait être utile à Monseigneur de connaître de suite la bonne nouvelle, vu les inquiétudes que les remuants essaient de soulever dans les facultés universitaires. Ce sera une brise légère qui rafraîchira bien des fronts brulants.

A midi, grand dîner chez M. Captier. Outre Nos Seigneurs les évêques de Sherbrooke et de Nicolet, il y avait Mgr de Brie, évêque de Meaux, et Mgr Autin, évêque d'Evreux, deux prélats français en l'honneur desquels était convoquée la réunion ; et de plus Mgr Gutelin, canoniste à l'embassade française auprès du Vatican, et nombre d'autres. J'étais à côté de Mgr d'Evreux qui m'invita fortement à passer chez lui en me rendant de Paris au Hâvre. Qui sait ?

L'affaire de Valleyfield a passé aujourd'hui devant la Congrégation. A 4 heures, le cardinal V. nous faisait l'honneur, et se donnait le plaisir, de venir ici même au Collège Canadien nous apprendre la nouvelle que l'affaire était gagnée, *nullo dissentiente.* Il est demeuré dans sa visite une demi-heure, aimable au possible. C'est là une démarche extraordinaire, dont nous pouvons être fiers. Nous sommes sous secret, même il nous est défendu de télégraphier ce soir à Montréal. Le cardinal veut que la nouvelle officielle nous arrive par la filière. Mais, en vous écrivant, je ne manque pas à ma promesse ; car, lorsque cette lettre vous parviendra, il y aura longtemps que le télégraphe l'aura devancée. Il y aura donc un diocèse de Valleyfield, qui restera dans la Province de Montréal. Maintenant les noms envoyés par les évêques l'hiver dernier vont être soumis, pour le choix, au Saint-Siège. Nous n'avons pas à nous en inquiéter. L'obstacle est levé, la chose suivra son cours ordinaire. Le choix du candidat et l'expédition des bulles prendront encore plusieurs semaines.

Toutes les bonnes choses arrivent à la fois. C'est le moment

de la moisson : nous receuillons dans l'allégresse ce que nous avons semé dans le travail, la patience, et la modération. Mission finie, il ne reste plus que les égoûts.

Mardi, 23 *février.* — Nous sommes allés voir ce matin Mgr Persico. Il a été très surpris que nous sussions déjà la nouvelle. Mgr Racine lui dit que le cardinal V. lui avait dit de lui dire qu'il nous l'avait dit. " C'est bien, dit-il à son tour, n'en parlez pas encore. Aussitôt que j'aurai fait ratifier la chose par le Pape, je vous le laisserai savoir. Alors vous pourrez télégraphier à Montréal. " Ça ira probablement à lundi, 29 février. Car Mgr Persico a ses audiences le dimanche. Dans ces conditions, la patience est facile.

Il y a un mois juste aujourd'hui que la lettre au Pape a été écrite : depuis nous avons fait du chemin. Les émotions n'ont pas manqué. Quelle école de diplomatie sage et prudente que cette administration romaine. Au revoir !

Mercredi. 24 *février.* — J'achève de rédiger le *mémoire sur la situation des Canadiens aux Etats-Unis* (1) ; et je ne sors que pour aller au bureau de télégraphe pour répondre à la question qui vient de m'arriver par votre lettre.

Jeudi, 25 *février.* — Je tire au clair les Canadiens. *Deo gratias !* J'en ai fini : aucun mémoire ne m'a coûté autant de peine. Il s'agit de tout dire sans choquer personne : d'être modéré sans paraître faible aux Canadiens, complet sans paraître dur aux Evêques Américains. Et il n'est pas toujours facile de passer entre le *zist* et le *zest.* Le travail est de moi tout entier ; pour lui donner plus d'autorité, il paraîtra sous le

(1) Ce mémoire se trouve au supplément.

nom d'un évêque qui en a discuté avec moi les idées.

J'ai reçu les *Annales Térésiennes*, un gros numéro. Cette revue aura tout son intérêt, seulement quand elle pourra donner, comme cela, 60 pages par mois.

CHAPITRE SEIXIÈME

Préparatifs du départ. - Lettre aux paroissiens de Saint-Lin.

MÉMOIRE : " CONVIENT-IL DE FAIRE AU CANADA DES CONCILES PLÉNIERS. "

Vendredi. 26 *février*. — J'ai travaillé *Devant Québec et Rome ;* dans une couple de jours vous recevrez le reste du second volume, moins quelques pages : c'est pourquoi pressez, pressez Beauchemin.

Je viens de recevoir une lettre de mademoiselle R. qui m'annonce qu'elle va se marier, en plein carême, le 29 de mars, avec M. Eugène M., 31 ans, sous-inspecteur de l'enregistrement à Rouen.

A midi, je prenais ici à Rome le droit à mon billet à bord d'un des paquebots de la ligne transatlantique française, en déposant cent francs chez M. Lemons, agent.

Ce soir, nous devons aller, à l'*Ave Maria*, au Vatican, chez le maître de chambre, demander notre audience de retonr. Ça sent le départ, qui reste toujours fixé, des côtes de France, pour le 26 du mois prochain. Au revoir !

Samedi, 27 *février*. — Le mauvais temps nous ayant em-

pêche hier soir d'aller au Vatican demander notre audience, nous y allâmes ce matin. Je récitai mon bréviaire à Saint-Pierre, pendant que les harmonies d'une messe que l'on chantait à la chapelle du chapitre se promenaient sous les voûtes, pendant que nombre de visiteurs dans l'admiration se promenaient sur le parquet.

En rentrant, je saluai M. Payette qui m'apprit la mort du vieux Foisy, M. F.-X. Archambault du Ruisseau qui me conte sa joie d'être paroissien de Saint-Lin, de madame A. qui me dit que dans sa retraite le monde tournerait à l'envers, qu'elle n'en saurait rien, de madame B. qui me demande de lui apporter de Rome une serrure pour fermer l'armoire au bouquet, etc., etc. La lettre de M. Payette est du 15, voyez si elle a fait diligence. Celle ci en fera-t-elle assez pour que vous lui répondiez avant le 13 de mars ? Si oui, dites le moi.

Lettre aux paroissiens de Saint-Lin. — Mes chers frères, c'est avec bonheur que je viens vous annoncer que bientôt, si Dieu continue à me prêter vie, je serai au milieu de vous. Nous devons quitter Rome dans la première quinzaine de mars, prendre la mer le 26 du même mois, et nous trouver à Montréal dans la semaine qui commence par le dimanche de la Passion : de là à Saint-Lin il n'y a qu'un pas.

Je sais que vous avez prié pour moi, et pour le succès des affaires qui, en compagnie de Monseigneur l'évêque de Sherbrooke, m'ont amené auprès du Saint-Siège. Par là, vous avez acquis comme un droit de savoir quel a été le résultat de ces démarches. Je suis heureux de pouvoir vous dire, sans indiscrétion, qu'elles ont eu sur tous les points un succès plein et entier. C'est pourquoi je vous invite à vous unir à nous pour remercier le Seigneur de sa grande bonté et de sa grande misé-

ricorde : la reconnaissance est un gage de nouvelles faveurs.

Ces circonstances favorables dans lequelles s'opère mon retour, vous le comprenez, mes frères, me le rendent doublement agréable. Ainsi, dans le pèlerinage de cette triste vie, Dieu mèle la lumière aux ténèbres, les beaux soleils aux jours sombres, les joies aux douleurs, afin que nous ne succombions pas sous le poids du fardeau, au milieu des difficultés de la route. Le 3 du mois de novembre, au matin de mon départ, lorsque je disais la messe au milieu des obscurités du crépuscule, à la lueur des lampes vacillantes, je ne le cache pas, je sentais dans ma poitrine mon cœur se serrer ; aujourd'hui je le sens tressaillir d'aise et d'allégresse, en vous écrivant, à la pensée de vous revoir. Oh ! comme nous devrions soupirer après notre entrée dans la véritable patrie, dans les félicités du paradis, dans la société de nos frères les élus, dans la maison de notre père céleste.

Et pourquoi ce plaisir que j'éprouve de vous revoir, est-il si grand ? Je charge l'apôtre saint Paul de répondre à cette question. Il écrivait à ses chers Philippiens qu'il avait évangélisés, qui se montraient dévoués et généreux à son égard, et dont il n'avait jamais reçu que des consolations.

“ Vous m'êtes très chers, et je vous porte dans mon cœur... Dieu m'est témoin de la tendresse avec laquelle je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ. Et je le prie que votre charité croisse de plus en plus en connaissance et en lumière, afin que vous discerniez ce qui est de meilleur et de plus utile, que vous soyez purs et sincères, sans aucune erreur, et que vous persévériez sans aucun péché jusqu'au jour de Jésus-Christ. ” (Aux Philip. chap. I. vers. 7-10.)

D'un autre côté, je n'ignore pas le respect, la reconnaissance et même l'affection dont vous avez coutume d'entourer vos

prêtres, vos pasteurs, vos pères spirituels : vous nous en donnez tous les jours des preuves indubitables. C'est donc avec confiance que je fais un nouvel appel à votre bon souvenir : je vous avouerai même que c'est là le motif principal qui a dicté cette lettre.

Jamais, avant aujourd'hui, je n'ai craint les dangers du voyage, je n'ai redouté la mer. Mais cette fois, après l'accident qui m'est arrivé l'automne dernier, je ne puis me défendre d'un certain frissonnement nerveux à l'idée dé me lancer sur les flots inconstants dans la plus mauvaise saison de l'année. Je viens donc vous demander de renouveler pour les pauvres voyageurs la ferveur de vos prières.

Dans cette intention toute prière est bonne ; mais il en est une que l'Eglise elle-même a formulée et recommande spécialement pour les personnes engagées dans les hasards du voyage : *l'itinéraire.* C'est pourquoi je vous suggère de vouloir bien le réciter pour moi, en commun, en famille dans l'église, au moins une fois, le dimanche qui suivra notre embarquement.

Cette belle prière est composé du psaume *Benedictus* qui se termine par ce verset : " Illuminez, Seigneur, ceux qui sont assis dans les ténèbres et les ombres de la mort, dirigez leurs pas dans la voie de la paix ; " d'une *antienne*, où l'on supplie l'archange Raphaël de nous accompagner dans notre route ; de *repons brefs* qui sont autant d'invocations courtes, ardentes, brûlantes pour obtenir du Seigneur secours, miséricorde, force, esprit de droiture, protection contre le grand ennemi, le fils d'iniquité ; enfin d'*oraisons* où il est parlé des périgrinations et d'Abraham, et des enfants d'Israël, et des rois mages, oraisons sublimes, oraisons touchantes. Jugez-en vous mêmes.

" O Dieu, qui avez fait passer les enfants d'Israël au milieu de la mer à pieds secs, et qui, par le ministère d'une étoile, avez

indiqué aux trois Rois Mages la route qui conduisait vers vous ; accordez-nous, nous vous en supplions un temps calme et un voyage prospère, afin que, sous la direction de votre ange, nous puissions parvenir heureusement d'abord au lieu où nous allons, enfin au port de l'éternité bienheuseuse.

" O Dieu qui avez tiré votre enfant Abraham de la ville d'Ur en Chaldée et qui l'avez protégé au milieu de tous les dangers de sa longue pérégrination, daignez nous protéger également, nous vos serviteurs ; soyez notre secours bienveillant dans les préparatifs du voyage, *in procinctu suffragium ;* notre consolation dans les tristesses de la route, *in via solatum*, notre ombrage bienfaisant contre les ardeurs du soleil, *in aestu umbraculum*, notre abri contre la pluie et le froid, *in pluvia et frigore tegumentum*, notre char dans la fatique, *in lassitudine vehiculum*, notre soutien dans les lieux glissants, *in lubrico baculus*, et dans le naufrage, le port, *in naufragio portus :* afin que, sous votre conduite, nous parvenions là où nous tendons, et qu'ensuite nous retournions sains et saufs *ad propria*, chez nous. Ainsi-soit il. "

Pour ce service, Mes chers Frères, pour cette aumône spirituelle que vous m'accorderez, recevez d'avance mes plus sincèremerciements. Croyez que, en retour, je ne cesserai de demander à Dieu de vous conduire, et, comme dit la prière, de vous montrer ses voies et de vous enseiguer ses sentiers, de rendre votre chemin droit et facile, de commander à ses anges de vous garder, afin que tous ensemble, pour me servir des termes de la dernière des quatre oraisons de l'itinéraire, nous parvenions à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

Procedamus in pace. In nomine Domini. Amen.

Dimanche, 28 février. — A dix heures, nous étions chez le cardinal Ledochowski. La séance fut longue. Nous lui portions trois mémoires. Le premier pour répondre à une question qui avait été posée à Mgr Racine par le défunt cardinal Simeoni. *Convient-il de faire au Canada des Conciles pléniers ?* Notre réponse a été celle-ci : Oui, en de certaines conditions, s'il s'agit du Canada français seulement ; non, s'il s'agit de tout le Dominion du Canada. La raison est évidente. Toutefois ces conciles pléniers n'empêcheraient pas les conciles provinciaux.

Le second mémoire, sur les Canadiens des Etats-Unis. Il est très modéré. Conclusions : nous ne demandons pas pour le moment d'évêques canadiens. Il n'est pas nécessaire que les évêques sachent le français. Mais ce qu'il importe, c'est qu'on ne heurte pas les coutumes des Canadiens, et qu'on les laisse se développer avec leurs écoles, leurs traditions et leur langue. Pour cela, il faut qu'on leur donne des curés qui parlent bien le français, qui leur soit sympathiques, et en général il serait à désirer qu'ils fussent de leur nationalité.

Le premier mémoire avait quinze pages *fool's cap*, le second onze, le troisième était sur un sujet délicat, qui ne me regarde point, et auquel je n'ai pas voulu mettre la main. J'avais rédigé (même plus que cela) les deux autres de la première à la dernière ligne.

Le cardinal Préfet n'a pu s'empêcher de dire que nous n'avions pas passer notre temps à rien faire. Je le crois un homme très expéditif. Il ne met pas grand temps à aller au fond d'une question. Si les Canadiens des Etats-Unis savent plaider leur cause, ils auront en lui un homme qui peut bien comprendre leur situation, en sa qualité de polonais, vu qu'il y a une

certaine similitude entre les difficultés qui pèsent sur eux et celles dont les Polonais de Prusse et de Russie ont à souffrir.

Ces mémoires comme de raison ne demandent pas de réponse pour le présent et ne nous retiendront pas ici ; seulement c'est un exposé pour éclairer sur ces questions le jugement des cardinaux de la Propagande.

Mon secrétaire, ou plutôt mon copiste, est parti. Heureusement qu'il ne me reste plus grand'chose à écrire. M. Jasmin a bien voulu s'offrir pour me prêter sa plume une heure par jour d'ici à notre départ.

Lundi, 29 *février*. — Je viens de m'abonner au *Journal de Rome*, ou plutôt de continuer l'abonnement que j'avais pris au premier de décembre dernier jusqu'au 31 décembre 1892. Nous aurons, chaque jour, des nouvelles arrivant directement du centre de la catholicité. Et si le monde *tourne à l'envers*, plus heureux que quelqu'une que je connais, nous le saurons.

Aujourd'hui lundi gras, c'est incroyable de voir la foule de personnes et de folies masquées qui se promènent dans les rues.

Mardi, 1*er mars*. — Je ne fais rien du tout, ayant la migraine. Je souhaiterais que toute la ville de Rome l'eut ; le mardi-gras mettrait sur la rue moins de fous-furieux, qui crient, hurlent et tapagent, vacarme d'enfer qui empêche de dormir ceux qui en auraient besoin.

Mercredi, 2 *mars*. — Je suis bien. Je travaille aux miettes de mes rédactions, mettant ordre à tous mes papiers afin d'avoir les derniers jours de notre séjour ici libres pour nos visites et les préparatifs immédiats du départ.

Mgr X. s'en revient avec nous, je m'en suis fait un ami. Vous ne sauriez crcire le pas en avant, sur toute la ligne, qu'a fait notre idée. Pour la lutte, Q... reste sans force ni vertu. Son salut est d'emboiter le pas derrière le décret *Jamdudum*.

Jeudi, 3 *mars*. — Les miettes sont toutes ramassées. Nous commencerons demain nos visites d'adieu.

Je me rendrai à Saint-Lin le jeudi soir. Je me laisse une marge à Montréal, suffisante pour y faire toutes mes petites affaires, afin de n'y plus retourner avant le dimanche des rameaux. Donc, au revoir le 7 d'avril au soir ! Que le bon Dieu nous conserve jusque là, sains et saufs, en possession de sa grâce et de son amour !

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Le départ. – Achat de livres. – Les adieux. – Dernière audience du Saint-Père.

Vendredi, 4 *mars*. — Ça sent le départ. Ce matin, j'ai recommandé la confection de deux caisses solides, 2½ pieds sur tous les sens, pour y mettre ce qu'il nous reste de nos mémoires, et une certaine quantité de livres que j'envoie à Saint-Lin, par petite vitesse.

J'ai été cherché mon premier choix de livres de seconde main : 1o Le cardinal de Luca, 24 volumes in-folio, solide cou-

verture en mouton avec quelques petites avaries qu'il est facile de réparer, 24 francs, un franc le volume. Ça coûte moins cher qu'une paire de pantalons que j'ai apportée dans le même voyage, 28 francs ; 2o D'Aguesseau, 14 volumes grand in-quarto, avec forte couverture en cuir, parfaitement conservée, 14 francs ; 3o Voyage d'Anacharsis en Grèce, 7 volumes, grand in-12, bonne reliure en carton, dos en cuir, 5 sous le volume ; 4o J'avais déjà les ouvrages de Lagrange 5 volumes, et les œuvres de l'abbé de Saint Réal 5 volumes, les dix volumes, in-18, reliure en cuir presque neuve, 2 sous le volume, en tout un franc. Quand mes boîtes seront arrivées, j'y placerai mon trésor, et, s'il me reste de l'espace, j'irai faire une autre ceuillette.

Nous sommes allés porter nos remerciements chez les cardinaux Ruggerio, Apolloni, Mazella. Masella, Verga, et aussi Zigliara et Oreglia ; mais comme ces deux derniers étaient l'un *sortito* et l'autre *uscito*, nous y retournerons.

Samedi, 5 *mars*. — Ça sent le départ, ce matin j'allais acheter chapelets, images, crucifix. Ce soir je prenais deux billets de wagon-lit pour Paris : cent piastres moins quelques francs. Il en coûte cher pour voyager en messieurs. Mais Mgr Racine n'est plus un jeune homme, et nous avons bien gagné de ne pas nous faire mourir.

Le clou de la journée, ça été notre audience du Saint-Père. La lettre d'admission nous était remise hier soir.

Mgr Racine amena avec lui trois jeunes prêtres du Collège Canadien : MM. Préville, Lemieux et Bourrassa ; j'en amenai un : M. Jasmin. A 11½ heures nous avions monté tous les escaliers, traversé les diverses salles, passé devant les corps de garde, et nous attendions dans la chambre aux beaux gobelains.

L'audience commença à midi. Il était une heure et trente cinq minutes quand nous sortîmes.

Jamais je n'ai vu le Pape avec un meilleur air de santé ; il était joyeux, souriant, sans aucune apparence de fatigue. Quand je me mis à genoux, il dit : " Ah ! le Vice-Recteur à Montréal ; et bien ! je vous encourage dans vos efforts pour la prospérité de l'Université, cela va bien maintenant à Montréal. — Oui, Saint-Père, très bien, en général ; quelquefois il y a bien quelques petites choses. — Oui, oui, tout se corrigera par la charité. Mais cela va bien ! — C'est que Saint-Père, les choses y ont été mises par Votre Sainteté sur leurs bases véritables. — Oui, quand je suis arrivé, on parlait depuis longtemps de rivalités entre Québec et Montréal. C'était malheureux. J'ai voulu mettre fin à ces divisions, et j'ai donné mon décret *iam dou doum.* J'ai fait de mon mieux, pour le mieux. — Par là, Saint-Père, vous avez sauvé au profit de la religion les hautes études dans notre province. — C'est bien, c'est bien, que la paix soit avec vous, toujours ! "

Mgr Racine introduisit ses trois jeunes prêtres. M. Jasmin s'avançait le dernier avec une trentaine de crucifix sur un plateau.

" Et ce petit là ? dit le Pape. — C'est un M. Jasmin, du Collège Canadien, répondis-je, c'est mon élève. — Ah ! c'est votre neveu ! votre neveu, je le bénis. " Et nous voilà parents.

Il s'informa avec bonté de chacun d'eux en quelle année d'études il était, quand il devait retourner au Canada. Nous étions comme en famille, à l'aise, sans gène, l'affection dominant le respect.

Vint la bénédiction des objets. " Saint-Père, lui dis-je, je vous demande d'appliquer à ces crucifix l'indulgence *in articulo mortis* pour tous ceux qui les embrasseront. C'est bien, je

l'applique. — *Toties quoties* ? — C'est bien encore. — Je vous demande d'y ajouter l'indulgence du chemin de la croix. " Il me regarda en riant. " Oui, dit-il, pour les malades ; mais quand les personnes pourront sortir, elles iront faire le chemin de croix à l'église. " Par trois fois il toucha les objets de sa main.

Je tenais le Saint-Père par le bras, comme lors de la première audience, et je lui baisai la main à plusieurs reprises. Il se laissait faire tranquillement, souriant. Quand nous partîmes, il me dit en me posant la main sur la tête. " Je bénis vos efforts pour la paix, vous réussirez. Retournez dans votre pays. Le Canada, c'est un pays où l'on aime bien la religien ! — Et, repris-je, où l'on aime bien le Pape. — Dites aux Canadiens de toujours rester attachés à la foi. Répandez les bénédictions du pape, répandez-les au nom du pape, je vous y autorise. " Ce fut là son dernier mot.

Pendant l'entrevue, il parla de bien des choses, avec entrain, avec une espèce de satisfaction visible.

Il parla de sa lettre aux Français : " Elle fera son chemin, tous n'en sont pas contents. mais en général elle donne satisfaction. A la fin de l'année, bon nombre d'évêques français, m'écrivaient leurs périls, leurs embarras, leurs craintes, et tous terminaient leur lettre par ces mots : *Domine, salva nos, perimus.* J'eus pitié d'eux. Et je donnai ma lettre. Je n'ai pas fini. Si Dieu me laisse la vie, je continuerai à élever la voix. Il y a tant d'erreurs dans le monde. Puisque la Providence m'a placé sur la chaire de Pierre, je porterai la lumière dans les idées qui sont obscurcies. "

On parla de S. Thomas : " Eh ! oui, on avait mis sa théologie de côté pour de petits traités qui ne disaient pas grand'-chose, et jusque dans Rome ! S. Thomas, cet esprit si lucide,

qui sait si bien préciser, distinguer, qui a écrit non-seulement pour son temps, mais pour tous les siècles. Et Jésus lui-même lui a rendu ce témoignage : *bene dixisti de me, Thoma !* "

Il parla de ses encycliques, et cela parut lui faire plaisir quand l'on lui dit qu'elles font impression dans notre pays jusque sur les protestants.

Il parla du cardinal Simeoni. " Ah ! c'était un homme de Dieu. Je fus bien embarrassé pour le remplacer. Le ciel m'inspira. J'ai dit : nommons Ledochowski. C'est une forte intelligence, et il connaît bien les affaires du monde. En êtes-vous contents ? " Mgr Racine répondit qu'on ne pouvait être plus satisfait de la manière dont il nous avait traités, nous et nos affaires. " Alors vous le dîrez dans votre pays. — Déjà, Saint-Père, nous l'avons écrit. "

Il parla du cardinal Taschereau. " Il veut résigner, mais je n'y consentirai pas. Un cardinal, un prince de l'église, dans un pays lointain, c'est toujours une influence qu'il est utile de conserver en place. Il pourra avoir plus de bon temps, maintenant que je lui ai donné un coadjuteur. "

Ce n'est là qu'une pauvre analyse des p roles qu'il a prononcées. Pour se rendre compte de l'impression qu'elles produisent, il faut l'entendre, il faut le voir bon, digne, tantôt levant les yeux au ciel, tantôt parlant avec autorité, quelquefois ayant l'air d'un prophète. Toute mon après-midi reste embaumée d'une émotion indéfinissable. Je n'ai jamais beaucoup douté du succès de notre politique, vous le savez, même au milieu des secousses les plus violentes. Aujourd'hui, après ce qui m'a été dit, ma confiance devient de la certitude. Je ressens le même effet que si Dieu m'avait parlé, comme il parla autrefois à Abraham, à Moïse. Le Pape n'est il pas son représentant au milieu de nous ?

De chez le Saint-Père, Mgr Racine et moi, nous passâmes chez le cardinal Rampolla. La lettre française défraya la conversation. Le Cardinal parut heureux des résultats. Je me permis de dire : " Ce qui m'y a frappé, à part la hauteur de la doctrine et la sureté de la direction, c'est cette condescendance paternelle qui entremèle pour la France les éloges, les reproches et les recommandations. — Vous avez bien saisi, reprit le cardinal, l'esprit qui a dicté cette encyclique. " Le secrétaire d'état partage grandement avec le Saint-Père les responsabilités comme les mérites de la politique pontificale poursuivie actuellement en France avec tant de vigueur.

Dimanche, 6 *mars*. — Ça sent le départ. Nous allâmes faire nos adieux au cardinal Ledochowski. Nous lui avons fait plaisir en lui rapportant ce que le Pape nous avait dit à propos de sa nomination. Mon dernier mot fut celui-ci : " Rappelez-vous, Emminence, que la première affaire que vous ayez réglée comme Préfet de la Propagande, c'est la nôtre, et que vous l'avez fait à notre entière satisfaction ; et, je n'en doute aucunement, pour le plus grand bien des deux partis. " Puis chez le cardinal S. Vanutelli, toujours poli comme d'habitude. Enfin chez le cardinal V. Vanutelli, qui dit s'intéresser fort au Canada. Mgr Persico que nous avons rencontré dans l'antichambre du Cardinal Préfet, dit à Mgr Racine : " Hélas ! je n'ai pu encore avoir une audience du Pape pour faire signer le décret de Valleyfield ; mais c'est une affaire faite, et vous pouvez l'annoncer à Mgr l'archevêque de Montréal. "

A midi, grand dîner d'adieu à l'occasion de notre départ : Mgr l'évêque de Viviers, le Père Reichbac, le directeur de la Propagande, Mgr O'Brien, et plusieurs autres au nombre desquels le prélat qui m'est sympathique, Mgr Savelli. Pendant

le dîner il me demandait " Que pensez-vous des Romains. — Je pense que c'est le premier peuple du monde, réunissant l'esprit du français, le bon sens de l'anglais à la profondeur de l'allemand. — Allons, je suis fâché, reprit-il, que vous m'ayez répondu ainsi, j'allais dire que vous êtes romain. " Vous voyez que, ici comme ailleurs, un compliment en attire un autre.

J'ai reçu hier votre lettre du 19 de février, où vous me parlez de l'argent de la fabrique, et celle du 21 où vous m'annoncez que vous avez reçu la nouvelle de mon retour.

Lundi, 7 *mars*. — Ça sent le départ. Mgr T., quand il était élève, pour taquiner son directeur qui lui reprochait d'avoir acheté un chapeau de paille trop élégant, s'en fit recommander un avec un pied de bord.—Monsieur, lui dit la femme à qui il en donnait la commande, vous n'y pensez pas ! c'est trop large. — Faites toujours, et je vous paierai. " En effet le chapeau fut un monstre, le directeur l'obligea de le porter, et ce fut lui qui fut taquiné.

Je n'avais pas calculé, moi non plus, ce qu'était une boîte de 2½ pieds sur tous les sens. Remplie de livres, il aurait été presque impossible de la manier. Plus heureux que l'élève du Collège de Saint-Hyacinthe, j'ai pu la faire rapetisser. Il me resta, mes achats emballés, encore de la place ! J'allai fourrager dans les magasins de seconde main, et je revins avec :

1o *Tuschii conclusiones juris*, 9 volumes in-folio, reliure en mouton, 9 francs ;

2o Rosignol, *novissima praxis theologico legalis*, 13 volumes in-folio, reliure aussi en mouton, 2 francs le volume, 26 francs ;

3o Histoire de la Convention, par Barante, reliure en veau, toute neuve, 4 volumes in-8, 4 francs ;

4o *Sixte Quint*, un volume in-8, reliure en gros cuir, 1 franc.

Ces deux caisses qui renferment 46 in folio, 17 in-quarto, sans compter les autres livres d'un plus petit format au nombre desquels se trouvent deux volumes des encycliques du Pape Léon XIII et madame Dufferin, ne me coûtent guère plus de 20 piastres, et j'en estime le contenu au moins à deux cent piastres. En supposant que les dépenses accessoires s'élèvent à 30 piastres, j'aurai encore fait une bonne affaire.

A midi, nous dînions au Collège Americain, avec Mgr Ireland, qui est un homme d'idées, d'entrain, de conversation, flamberge au vent. Il pensait être huit jours ici. Maintenant il ignore quand il partira.

Mardi, 8 *mars*. — Ça sent le départ. Il me restait un coin vide dans ma dernière boîte. Je le remplis avec Buffon, 11 volumes, grand in-octavo, dos en cuir, 11 francs, et les œuvres de Sénèque, 7 volumes in-12, couverture en cuir, 6 francs. Puis le marteau, à coups redoublés, a scellé le couvercle qui ne sera ouvert qu'à la douane de Montréal.

Je dînai au Saint-Sacrement, chez mon vieil ami, le Père Tenaillon.

Malgré le mauvais temps, nos connaissances viennent nous faire leurs adieux : Mgr Thermoz, Mgr Guidi, Mgr Accaromboni, etc.

M. Rameau m'écrit pour me dire qu'il trouve de son goût notre mémoire sur les Canadiens, et pour nous offrir cinquante rencontres lors de notre passage à Paris. Nous en avons accepté, nous en avons refusé. Je ne voudrais pas trop gâter

ces jours de repos, les seuls peut-être que j'aurai d'ici à plusieurs mois.

Mercredi, 9 *mars*. — Ça sent le départ. La voiture de M. Lemon est venu chercher mes deux caisses, et elles partent par voie de Gênes, petite vitesse ; elles doivent être arrivées avant cinquante jours, mais quelquefois ce sont de longs jours. Si je les ai avant la fin de mai, je me déclarerai satisfait.

Depuis trois jours, il pleut à verse. Les autres disent que le ciel pleure notre départ, je n'en crois rien. Quoiqu'il en soit, si le temps s'attriste, au dedans le cœur me rit.

Jeudi, 10 *mars*. — Çà sent le départ. J'ai fait mes malles, oh la ! la ! quel labeur !

J'ai fait visite à Mgr Ireland, et je lui ai lu le mémoire que nous avons écrit sur les Canadiens des Etats-Unis. Ça le chatouille. Nous avons eu ensemble une conversation de deux heures, pleine d'entrain et très serrée. Cet après-midi, il a envoyé chercher le mémoire pour le relire. Il est probable que nous le ferons imprimer à Paris. Il frappe, je crois, dans la note.

Je viens d'acheter un panier de provisions, et dans deux heures en route sur le Canada. Comme dans tous les moments de grandes émotions, le cœur est froid, d'un calme saisissant ; c'est pourquoi je me contente de vous dire que je suis content.

Ma bonne et chère mère, à bientôt. Cette lettre fera le voyage avec nous jusqu'à Paris, et là, elle prendra les devants, plus heureuse. Au revoir !

CHAPITRE DIX HUITIÈME

De Rome à Paris. - Chez M. Rameau de St-Père.

Vendredi, 11 *mars*. — Hier soir, à 9¼ h., nous quittons le Collège Canadien : deux élèves nous reconduisirent jusqu'à la gare, M. Lefèbre de Sherbrooke et M. Bruneau de Nicolet. Après l'enregistrement de nos bagages, pendant une heure, nous nous promenâmes sur la platte-forme, le cœur gai : la conscience d'un devoir accompli, la perspective d'un grand bien à réaliser et le contentement du succès se réunissaient pour dorer ces premiers pas dans la voie du retour. Je respirais à l'aise ; et je me rappelais le soir de notre départ, triste d'adieux, sombre d'incertitudes et amer des dégoûts d'une indigestion.

Nous avons une demi-chambre à nous deux, Mgr Racine et moi. Nous dormons toute la nuit comme des pères. A six heures nous ouvrons les yeux à Pise. Le train est en retard. En Italie, ce n'est pas extraordinaire, le contraire le serait. Nous filons dans la plaine unie et basse, couverte d'eau. Bientôt nous rejoignons les Apennins, et nous les longeons dans une vallée étroite, s'étendant entre les pieds rugueux des monts et la vaste mer. Les premiers contreforts des montagnes sont verdoyants, mais en arrière les pics qui s'élèvent en amphithéâtre irrégulier et accidenté sont blancs de neige éblouissante sous les rayons du soleil levant.

Maintenant disons bréviaire. Après la prière du matin, j'ai une pensée pour Saint-Lin, pour le presbytère qui renferme bonne mère, dignes confrères et fidèles serviteurs, pour le cou-

vent, ses dames et leur intéressante famille, pour la paroisse où il s'est consommé 22,000 hosties dans une seule année. Revenons à la pensée de Dieu, récitant des psaumes réconfortants et, à chaque *Gloria Patri*, jetant un coup d'œil par la fenêtre, sur les flots azurés ou sur la montagne dentelée. Oh ! quel contentement !

Gènes, café au lait, 11 h., Turin, 3 h., et Modane 7 heures. Je me couche, file à travers les Alpes couvertes de neige. J'ai pris plus d'intérêt dans la conversation que dans le paysage qui se déroule sous mes yeux pour la sixième fois.

Samedi, 12 *mars*. — A 7 h. à Paris, nos chambres toutes prêtes nous attendaient chez madame Durand. La journée se passe à courir : chez M. Fabre, commissaire canadien, au Crédit Lyonnais pour retirer le reste de notre argent, au Bureau de la Compagnie Transatlantique pour faire régulariser nos billets de passage, chez M. Roger agent de toutes sortes de choses. Après dîner, visite de M. Rameau qui nous invite à souper pour demain soir, visite de l'abbé Biron, une ancienne connaissance ; je vais à l'imprimerie de l'œuvre de Saint-Paul, porter la copie de notre mémoire sur les Canadiens, puis chez un marchand de valises, puis chez Hachette où j'achète des *petits livres*, et d'où j'apporte un catalogue pour en acheter encore d'autres. Oh ! les jolis petits livres. Maintenant je vais étudier l'horaire des chemins de fer pour préparer une excursion du côté d'Angers, probablement pour lundi matin.

Dimanche, 13 *mars*. — C'est dimanche, mais journée très occupée : messe à la Madeleine à sept heures ; après déjeûner, je vais au bureau des renseignements à la gare du Nord ; j'arrête chez madame Caron, pour qui j'ai des commissions de

Rome ; avec Mgr Racine, je vais chez les Pères du Saint-Sacrement, avenue Frienland, remettre au Père Tesnière la première pierre qui sera posée dans les fondations de leur chapelle à Montréal, avenue Mont-Royal, laquelle a été prise dans les catacombes de Saint Calixte : une excellente idée.

Vous ne sauriez croire le nombre de commissions dont on m'a chargé à Rome ; j'en ai pour New-York, j'en ai pour Chicago. On se figure là-bas que la ville des lacs est située dans les environs de Saint-Lin, disons à Sainte-Sophie. Je n'ai rien refusé. Un plaisir en attire un autre. Ces personnes m'avaient réellement rendu service.

A midi, nous dînions à la rue Saint-Petersbourg, chez les Pères Oblats, où nous rencontrâmes le Père Général Fabre et le Père Antoine. De là, nous gagnâmes Saint-Sulpice, faire notre visite à M. Biel. M. Icard est absent.

Nous voici revenus au Retiro, d'où nous irons souper à 6½ h. chez M. Rameau.

Monseigneur Racine raffole du Retiro : silence, calme, nuits tranquilles, bonne table, respectabilité de maison, chambres à l'entresol, feu flamboyant dans une cheminée antique ; il me demandait ce matin, pendant que nous avions les pieds appuyés sur les chenets, tranquillement assis dans nos fauteuils bourrés : “ Y-a-t-il du monde plus heureux que nous sur la terre ? ” Je lui répondis : “ Je ne sais pas ; mais y en a-t-il qui travaillent plus. ” Le travail amène le repos ; et ce repos, entre deux taches, est bien doux : comme il sera bon le repos éternel !

Nous partons demain matin pour Orléans, Blois, Tours, Angers, Le Mans, et Chartes. Nous reviendrons à Paris jeudi ou vendredi. — Au revoir ! portez-vous bien, ma bonne mère. Quand cette lettre vous arrivera, j'espère que vous aurez fait votre promenade de Sainte-Geneviève, heureusement, et que

vous aurez disposé de vos rentes à votre satisfaction. S'il restait quelque chose en arrière, ne vous inquiétez pas, j'y mettrai ordre à mon retour. Vivez heureuse, c'est le moyen de vivre longtemps. Priez pour moi, et croyez que vous avez une large part dans mes *oremus* ; à Bientôt !

Lundi, 14 *mars*. — Hier soir, nous soupions chez M. Rameau. Vous pouvez, de Saint-Lin, voir la dépense de paroles qui s'est faite. On ne pouvait avoir chacun son tour. Comme dans une assemblée de filles d'Eve, il s'est établit deux groupes de conversation. Il a été question de l'île Bizard, du voyage au Lac des Deux-Montagnes, et surtout de cette fois que je tombai à l'eau dans le rigolet, la tête à la rivière, les pieds dans la chaloupe. Les dames se sont informées de madame Brunet, et lui font faire leurs compliments ; avant souper est venu faire un tour madame de Villeneuve, cette comtesse sans enfants qui a adopté un petit canadien ; au souper se trouvait le Père Charmetant, qui est déjà venu au Canada, le Père de la Rochemonté, jésuite, et M. Millou, le fiancé de mademoiselle Rameau. C'est un tout-à-fait joli garçon sous tous rapport, convenable, poli, sans prétention, blond. Je leur en fis mon compliment, et ce n'était pas un compliment français.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Excursion du coté d'Orléans, de Tours, de Blois, d'Angers et de Chartres, M. Aubry, ancien professeur de droit romain à l'Université Laval, et l'abbé Belnoue.

Lundi, 14 *mars*. — Ce matin à 7 heures, nous partîmes pour la gare d'Orléans ; à 9¾ h., nous descendions dans la ville de Jeanne d'Arc. Première occupation, prendre un bon déjeuner : puis, avec une voiture à l'heure, nous visitons la cathédrale Sainte-Croix, vaste église à cinq nefs, longue de 500 pieds, où s'élève récent le tombeau de Mgr Dupanloup ; Saint-Aignan, dont le patron fut évêque d'Orléans, l'ayant sauvé des fureurs d'Attila ; nous descendîmes dans la crypte qui doit remonter au bon roi Dagobert ; Saint-Euverte, Saint-Vincent, Saint-Marc, Saint-Paterne, et nous finîmes notre course par une visite à Jeanne d'Arc, qui est à cheval sur son coursier en bronze au centre de la Place Martroi. Enfin nous rentrons à notre hôtel, l'hôtel Saint-Aignan, où nous nous reposons devant un bon feu que nous fîmes allumer dans la cheminée, en attendant le départ pour Blois, 4 heures et cinquante minutes. Au moment que je vous écris, Mgr Racine récite son bréviaire les pieds près des tisons. Je vais en faire autant, priant pour moi, priant pour vous. Nous sommes allés à l'évêché ; mais Mgr Coullié est absent. Nous y laissâmes notre carte. Nous avons rencontré un jeune abbé avenant, M. de la Haye, vicaire à la cathédrale.

A 5½ h., à Blois. Nous descendons à l'*Hôtel du Château*, nous nous faisons conduire chez les Ursulines où Monseigneur vient voir une religieuse, fille de M. Aubry d'Angers, autrefois professeur de droit romain à Québec, revenons souper, allons à 7½ h. faire la veillée chez l'évêque de Blois Mgr Laborde, puis rentrons pour nous chauffer les pieds à la cheminée flamboyante. Pendant une nemi-heure, seule dans ma chambre, pour le plaisir de la chose, j'éteins ma chandelle, et demeure assis en face du foyer, sans penser sérieusement, à demi rêveur, pendant que la douce chaleur m'entre par les talons et que les lueurs aux mille formes errent sur les murailles, et que les flammes lèchent les parois de pierre de leurs langues transparentes. Un jour viendra que j'aurai une cheminée dans ma maison. Bon soir !

Mardi, 15 *mars*. — A 6½ hrs, messe chez les Ursulines, Mgr Racine au grand autel, moi en même temps à un autel latéral. L'aumonier est tout-à-fait gentil, M. Pasquer. Il est le successeur de M. Richaudeau, l'auteur de cette vie de la Mère Marie de l'incarnation, que lisait la Mère Saint-Alphonse à Saint-Laurent, alors que vous étiez ma garde-malade, et que sœur du couronnement faisait de temps en temps la grimace. La cloture fut ouverte avec la permission de Mgr Laborde, et nous y déjeunâmes, la Supérieure et sœur Aubry assistant. Vint la visite de la communauté qui est nombreuse, de l'école Maternelle, et du pensionnat. Monseigneur parla de Rome et du Saint-Père ; je glissais mon mot par-ci par-là. Au pensionnat, il y avait deux anglaises, avec qui j'eus une conversation dans leur langue maternelle. Nous allâmes visiter la cathédrale, Mgr Laborde une seconde fois, il nous fit faire une promenade dans le jardin de l'évêché qui domine la ville et la Loire comme à

Québec domine le Fleuve la Terrace Frontenac, d'où la mère Boileau voulait se laisser rouler sur le flanc jusqu'au bas des escaliers. Revenus à l'hôtel du château, après avoir passé par l'église Saint-Nicolas, la plus belle de la ville, et au pied du château de Blois célèbre dans l'histoire, nous allons déjeuner, puis partons pour Tours où nous serons à une heure. Nous ne descendons pas à l'hôtel,comme nous devons en partir à cinq heures.

D'abord visite chez Monseigneür l'archevêque Meignan qui nous reçut en grand Seigneur. Je lui dis qu'il était en faveur à Rome, je lui laissai entendre qu'on était à lui préparer un chapeau de cardinal. Bref, il fut si content de moi qu'il me donna un de ses ouvrages, un gros volume, *David*. Un abbé *Giquello* qui a une tante chez les Sœurs Grises de Montréal, monta avec nous, et nous conduisit à la cathédrale, à la nouvelle église Saint-Martin qui n'est pas grande, mais gentille, dans d'autres églises, surtout dans le jardin du Séminaire, à une petite chapelle de 15 pieds sur neuf, où Marie de l'Incarnation eut sa vision du Canada.

A neuf heures P. M., nous prenions nos chambres au Grand Hôtel d'Angers.

Mercredi, 16 *mars*. — A neuf h. A. M., chez M. Aubry, où nous jasons jusqu'au dîner : un paronama de souvenirs entre le Professeur de droit romain et Mgr Racine qui fut son curé pendant les sept ans que M. Aubry passa à Québec. Après le dîner, ce dernier m'accompagne chez les sœurs du Bon Pasteur, où je vis la supérieure générale, rencontrai Mgr Maricourt, recteur de l'Université d'Angers, visitai les salles, où se trouvaient 175 petites qui travaillaient de l'aiguille et de la langue : aiguille silencieuse, langue bruyante comme le bourdonnement des abeilles. Mgr Maricourt vint souper avec nous. Il était

minuit quand nous prîmes possession de nos lits.

Jeudi, 17 *mars*. — Le sommeil fut court ; à 5 h. moins le quart, le garçon frappait dans la porte de nos chambres. A onze heures, nous descendons au Grand Hôtel du Duc de Chartres, et après déjeuner nous nous rendîmes chez M. Belnoue, mon ancien ami de Rome. Il nous accompagna dans notre visite à la cathédrale si imposante, à la crypte où l'on voit encore écrit en rassade le vœu des Abénaquis et des Hurons ; il nous présente chez Mgr Lagrange, qui est tout abasourdi de la chute de Mercier ; il vint dîner avec nous, et ne nous quitta qu'au départ du train. Ce me fut un vrai plaisir de le revoir : je n'oublie pas ceux qui me rendent service.

A cinq heures, nous étions au Retiro, ayant déposé Monseigneur à sa chambre, je continuai jusqu'à la rue Cassette d'où je rapportai la mise en page des *Canadiens*. Je trouvai lettres de M. Bruchési, de M. Dugast qui venait de faire un voyage avec vous de Montréal à Sainte-Anne et deux agréables messagères par vous expédiées, l'une le 28 de février et l'autre le 6 de mars : elles étaient remplies de nouvelles qui m'ont bien réjoui.

Compliments, saluts et au revoir. J'envoie toute sorte de bonnes paroles à maman qui doit être revenue de Sainte-Geneviève.

CHAPITRE VINGTIÈME

Quatre jours à Paris.

Vendredi, 18 *mars*. — Fatigué, je me lève tard. La journée n'en est pas moins remplie. J'achète des *petits livres sur*

l'éducation pour près de 15 piastres, une trentaine ; puis cinq vies de Jésus-Christ : Veuillot, Dupanloup, Sepp, Didon et Fretté. L'avant-midi y passe, courant de Hachette à Poussielgue, de Poussielgue à Didot, de Didot à Bray, sans compter que j'ai corrigé et porté la mise en page des *Canadiens* à l'œuvre de Saint-Paul. L'après-midi est aux visites chez M. Roger agent de Mgr Racine, chez le cardinal Richard, un saint, un homme aux vastes idées, Breton, qui sachant que je sortais de Vertou me donna une vie des saints Nantais au nombre desquels se trouve saint Martin de Vertou ; chez M. Brisset, frère de M. Brisset de Montréal qui invita Monseigneur à officier dimanche, fête de saint Joseph, et nous retint à souper pour lundi ; à Saint-Sulpice qui veut avoir Monseigneur pour le dîner et les vêpres, dimanche; chez M. Rameau où nous sommes engagés pour le souper de ce soir ; chez la comtesse de Villeneuve qui s'empare de nous pour demain soir. Je rentre dire mon bréviaire, et me reposer un peu dans mon fauteuil.

Chez M. Rameau, la conversation a été si serrée, qu'on n'aurait pu y introduire une lame de razoir.

Samedi, 19 *mars*. — Fête de Saint-Joseph. Je m'unis aux prières de Saint-Lin. Nous allons dire nos messes à N.-D. des Victoires. Malade comme un pauvre chien, avec une migraine de plomb, je passe la journée au lit. Je ne me lève qu'à 5 h. pour aller chercher les *Canadiens* et aller dîner chez madame de Villeneuve où nous rencontrons une société charmante, pleine d'esprit et de foi. Petit à petit mon mal de tête se dissipait aux agréments de la conversation.

Dimanche, 20 *mars*. — Beau soleil, journée brillante, santé

rayonnante. Mgr Racine chante la grande messe à Saint-Augustin ; avec le curé, je vais au banc d'œuvre pour mieux entendre le sermon : une conférence sur la contrition, quelque chose de solide, rien d'extraordinaire, rien qui fasse honte à Saint-Lin ; et quand M. Payette viendra à Paris il pourra sans rester audessous de la marque monter les dégrés de la chaire de Saint-Augustin. Nous dinons au Séminaire de Saint-Sulpice. Vêpres et salut à l'église de M. Olier ; M. le Supérieur me fait présent d'un beau livre. Nous soupons chez M. Le Rebours, curé de La Madeleine où nous rencontrons le comte de Lévis-Mirepoix, un arrière petit fils du chevalier de Lévis, l'abbé Cheneslong, le fils du Sénateur, M. Brisset, curé de Saint-Augustin, et plusieurs autres.

Lundi, 21 *mars.* — Jour d'ennui, ennui de faire ses malles. J'achète une nouvelle caisse pour mettre mes nouveaux livres, et je vais les porter (ma caisse et celle de Mgr Racine) à l'express et leur fait prendre les devants pour le Hâvre où nous n'arriverons que vendredi. Nous serons débarrassés d'autant dans notre excursion en Normandie. Je fais une petite visite aux Rameau. Mademoiselle Jeanne est partie pour faire une retraite préparatoire à son mariage. J'arrête un instant chez Madame de Villeneuve. Le soir, nous dinons chez M. Brisset. Demain matin, nous partons pour Evreux où nous serons à midi ; le soir nous coucherons à Lisieux. Mercredi, avec une voiture nous irons à Fumichon, patrie des Racine, quelques trois lieux dans la campagne. Nous reviendrons coucher à Lisieux. Jeudi, par un chemin de fer à travers champs, nous nous dirigerons sur Rouen où nous arriverons à midi. M. Rameau nous y attendra, venant de Paris, pour nous accompagner chez Mgr l'archevêque Thomas. Vendredi, nous nous ren-

drons au Hâvre, et samedi à bord du bateau pour New-York. En débarquant je vous télégraphierai. Venez me rencontrer à Montréal le jour de mon arrivée, probablement mardi. Je serais fort aise d'y voir maman, mais si le voyage la fatigue, qu'elle ne bouge pas. Il n'y a pas long du mardi au jeudi. Au revoir ! Je vous embrasse tous dans le Seigneur.

Mardi, 22 mardi. — Hier soir, le souper chez M. Brisset réunissait un assez nombreux clergé. En général les prêtres français, du moins à Paris, ont de la difficulté à digérer la dernière encyclique qui est pourtant la seule planche de salut qui leur reste. Tant il est vrai qu'il est diffrcile de renoncer aux aspirations de toute une vie. C'est aussi difficile que de faire un *rouge* avec un *bleu* invétéré, et vice-versa. Heureux ceux qui, n'ayant d'attache qu'aux principes religieux, savent se tenir libres de tout lien politique.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME

Dernière étappe en France : Evreux, Lisieux, Fumichon, Rouen et le Havre.

Mercredi, 23 *mars.* — En route pour Fumichon. A 7½ h., nous faisions nos adieux à madame Durand qui me dit au revoir : qui sait ? elle peut bien avoir raison. Qui peut sonder les secrets de l'avenir ?

A 10½ heures à Evreux. A la gare, omnibus des Hôtels du

Grand Cerf, du Cheval Blanc, du Mouton, de la Biche, toutes les bêtes de la création : nous descendons au Grand Cerf. Après le café, nous allons visiter Saint-Saurin. La cathédrale, gothique, belle, à l'intérieur réunissant tous les styles, dorien, ionique, corinthien, gothique, dans un mélange qui ne déplaît pas. Nous faisons visite à l'évêque, Mgr Autin, que nous avons connu à Rome, charmant, homme d'esprit, qui n'envisage pas l'encyclique comme les curés de Paris. Son Grand Vicaire, nom canadien, Filion, vient nous reconduire à l'hôtel, où je m'accote l'estomac d'un staeck ; puis, en attendant le départ à 2 heures, nous nous chauffons les pieds à un bon feu de cheminée, Monseigneur fumant la pipe, et moi jouant de la plume à votre adresse.

A $4\frac{1}{2}$ h., à Lisieux, 15,000 habitants, à peu près comme Evreux, nous descendons à l'Hôtel de France. Après avoir visité l'église de Saint-Pierre, une ancienne cathédrale gothique' nous allons voir le curé M. Rohée qui nous invite à dîner pour demain soir. Nous revenons souper ici, à l'hôtel ; avec nos chapeaux de haute forme, nous sommes sur la rue un objet de curiosité. Nous ordonnons un panier pour le dîner, car il n'y a pas d'hôtel à Fumichon : sardines, œufs durs, fromage' vin. Nous louons une voiture qui devra se trouver à la porte à 8 heures, trois piastres. Et bon soir, bonne nuit.

Jeudi, 24 *mars*. — Nous dîmes nos messes à l'église Saint-Pierre, l'ancienne cathédrale ; belle nerf, aux proportions harmonieuses, bel autel plus moderne. A $8\frac{1}{2}$ h. dans une bonne voiture de place, de M. Boscher, conduit par Jules Morand, nous montons dans la campagne sur un plateau découvert, dans une belle route bordée de grands arbres ; nous passons Marolles, traversons le val de la Pasquine, rivière du volume

de la petite rivière, et à 10 hrs., nous arrivons à Fumichon, incognito, inattendus. Le curé était absent, à un mille ; grand émoi chez la vieille dame et la fille qui tiennent le presbytère. Nous sortons les richesses de notre panier. Trois espèces de poissons, des œufs, deux fromages, une douzaine de pommes, de quoi nourrir une famille. Le curé arrive, gentil tout-à-fait, 35 ans, M. Mesnel. Après dîner, nous visitons l'église, petite, ancienne, avec un très bel autel, le cimetière où nous trouvons nombre de noms communs au Canada ; à la sacristie, dans le régistre d'une société de charité, je trouvai parmi les officiers le nom de Racine revenant cinq ou six fois. Les régistres de l'Etat civil à la mairie existent depuis 1590 ; par conséquent l'acte de baptême d'Etienne Racine qui a émigré au Canada, et qui est né vers 1607 doit s'y trouver ; mais le temps nous fit défaut pour faire des recherches dans ces vieux parchemins. Mgr en laissa le soin au curé, avec celui de faire prendre des photographies de l'église et du presbytère, lui allouant 80 francs à cet effet. Enfin, au son des deux cloches, nous reprîmes la route de Lisieux par un autre côté, passant par Moyaux d'Hermival, vallon charmant ; à 5 h. nous rentrons à l'hôtel ; à 6 h. nous étions chez le curé M. Rohée où nous soupions avec ses trois vicaires et sa sœur, en des agappes vraiment amicales.

Nous partirons demain matin pour Rouen, *sur la queue d'une jument*, après demain pour le Hâvre, puis la mer. Dans quinze jours je n'oublie pas que je descendrai à la gare de Saint-Lin, au revoir ! et priez pour nous.

Vendredi, 24 mars. — Départ de Lisieux à 7 hrs., nous changeons de train à Serquiguy, et voyageons dans une vallée charmante, vallée de la Rille, et arrivons à Rouen à 11 hrs. et 20 minutes. Nous attendait à la gare le Secrétaire de l'arche-

vêché avec une belle voiture à deux chevaux. Mgr Thomas est nn grand seigneur, qui habite un palais vaste comme une forteresse ; nous y occupons des chambres superbes. Au dîner, la table comptait vingt curés ou chapelains de la ville, réunis pour la circonstance ; les trois grands vicaires y étaient. Le service ne faisait pas pitié. Nous prîmes la récréation dans la somptueuse salle où se réunissaient autrefois les Etats de Normandie. M. Rameau est ici depuis hier soir. A 2 heures, nous montons dans la voiture trainée par deux souris, avec deux cochers sur le devant, Mgr l'Archevêque de Rouen, Mgr Racine, M. Rameau et moi, et nous allons à trois milles, sur le sommet d'une hauteur, à Notre-Dame de Bonsecours, église étincelante, pèlerinage où viennent s'agenouiller chaque année 150,000 pèlerins. La vue sur la ville, sur la Seine, sur la campagne environnante, est superbe. Mgr Thomas, sur la même hauteur, aux prix de $100,000.00 fait élever un monument à Jeanne d'Arc, lequel sera une véritable apothéose. Nous descendons à Saint-Ouen dont la haute et vaste simplicité, éclairée de ses immenses verrières,jette dans l'admiration. Avant de partir nous avions visité la cathédrale, non moins étonnante que Saint-Ouen, plus vaste encore, et plus riche de détails ; et Saint-Maclou, dont le curé est le frère d'Arthur Loth de l'Univers ; le clocher, la flèche de l'église, ou comme vous voudrez, du curé qui en est très fier, s'appelle la fille aimée de l'archevêque de Rouen. Mgr Thomas est un homme qui a des idées, des ressources, des moyens d'action, et qui en use largement. Il y a sermon à 8 heures à la cathédrale : bel auditoire d'hommes, deux à trois mille ; discours solide par M. Frémont. Les deux évêques y assistent au banc d'œuvre, et moi aussi en habit de chanoine de Rouen. Après une veillée très intéres-

sante avec Mgr Thomas seul, à dix heures, nous demandrons le repos au sommeil.

Samedi, 26 mars. — Aujourd'hui se lève pour nous le dernier soleil sur la terre française, brillant, radieux. Messe au grand autel de la cathédrale. Déjeûner à ma chambre. Jasette avec Mgr Thomas à la chambre de Mgr Racine. Les deux chevaux et les deux cochers, avec le Secrétaire, nous reconduisent à la gare. Nous avons été reçus comme des Princes ; et Monseigneur nous a fait don de plusieurs de ses ouvrages.

La vapeur, à travers un véritable jardin, après deux heures, nous dépose au Hâvre. Nous dînons à l'Hôtel de Bordeaux. Je vais dégager mes bagages qui sont rendus ici depuis mardi. En me montrant gracieux pour le maître d'hôtel à bord du vaisseau, je me fais donner la meilleure chambre, chambre de famille avec deux grands lits et un sofa, sans compter un œil de bœuf donnant sur la mer : dans le tarif elle est estimée 40 piastres de plus que celle que j'avais louée. Je fais faire un tour, en voiture, à Mgr Racine : Saint-Joseph, Notre-Dame, Saint-Vincent, les boulevards le long de la mer. A 6 heures, souper à l'Hôtel. 7 heures, nous nous transportons à bord : belle soirée tiède, belle mer bleue, beau ciel d'azur, et belle espérance au fond du cœur. Demain matin à 7½ h. la *Champagne*, bâteau solide et sûr, se mettra en mouvement vers l'Amérique, vers les âmes qui m'attirent. Je suivrai cette lettre de près, si je n'arrive avant elle. Je sens renaître les douces émotions de mes jeunes années. Les sentiments de l'affection et de l'amitié ne vieillissent jamais. Que Dieu vous ait tous en son saint amour.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

La traversée du retour.

Dimanche, 27 mars. — Lentement, solennellement, la *Champagne*, traînée par un remorqueur, semble glisser sur la surface verdâtre, longe les quais, sort des bassins du Hâvre.

Les passagers silencieux, sur le pont, ont les yeux attachés sur le rivage qui passe devant eux avec la précision tranquille et monotone d'une toile que l'on déroule. Une longue file de curieux, d'amis, de parents regardent, sans un mot, la ville flottante qui paraît se détacher avec peine de la ville immobile en terre ferme. Quelques-uns saluent, quelques-uns agitent un mouchoir blanc, quelques uns essuyent une larme : adieux sans bruit, adieux sublimes.

Sur le devant du navire, serrées en groupe, debout se tiennent neufs sœurs de la Providence, avec un costume qui ressemble grandement à celui des sœurs de Saint-Lin. Je les examine du coin de l'œil. Elles quittent leur patrie, probablement pour toujours, elles s'en vont au Kentuky ; et devant elles, elles n'ont plus qu'une patrie, le Ciel. Aucune ne pleure, du moins extérieurement ; les unes sont sérieuses, les traits de leur visage trahissent les émotions et les mouvements de leur cœur ; les autres sourient d'un sourire triste, profond, qui a quelque chose de céleste. Une salue de la main des personnes qu'elle reconnaît du rivage, un petit garçon lui envoie du bout de sa menette un baiser. Je dus marcher à pas pressés pour dissiper au grand air mon attendrissement, je me sentais le cœur gros, et les yeux pleins de larmes. Ces douces figures, ces regards angéliques quittaient tout sur terre, pour aller se

vouer au bonheur d'inconnus, d'étrangers, et peut-être de personnes qui ne les comprennent pas. O Religion, que tu es sublime ! toi seule peut faire naître et développer de tels sentiments. Le feu seul allume le feu ; la charité seule engendre la charité, charité de l'homme allumée à la charité de Dieu !

En même temps, à l'arrière du vaisseau, humbles, cachées comme des fleurs sous l'herbe, se tenaient huit petites sœurs des pauvres, qui s'en vont à New-York, Boston et ailleurs. L'Amérique des Etats-Unis est livrée à la poursuite des développements de la matière, mais elle est tolérante. Dieu lui envoie, de la vieille Europe persécutée, les germes du dévouement, le levain de sa foi présente, et les espérances de sa gloire religieuse future. Déjà, dans cette économie de la Providence, nous jouons un rôle important qui ne fera que grandir, si nous ne sommes pas infidèles à notre mission. Quant à ces petites sœurs, elles échappèrent à mon microscope, occupé à analyser les impressions de leurs compagnes de la Providence.

Nous sortons du port. Deux coups de canon envoient à la terre nos adieux retentissants ; un cri général s'élève : ils ont fait tressaillir tous les nerfs ; pour moi, aussi, ils font tressaillir mon âme : que nous réservent les hasards de l'Océan et les secrets de la traversée ?

Nous piquons en pleine mer ; deux heures après, nous ne voyons plus que le ciel et l'eau. Nous partons sous d'heureux auspices : la mer est calme, la température tiède, le soleil riant, le ciel généralement pur, avec de légers nuages qui se promènent sur le miroir de son fond bleu. Je dépouille la correspondance du pays qui m'attendait à bord : c'est un charme qui a son parfum propre, que d'entendre, en haute mer, l'écho des paroles de nos amis lointains. 3050 milles séparent le Hâvre

de New-York ; à midi nous avions parcouru 51 milles : il ne nous en reste plus que 2099, une bagatelle.

Dimanche, 27 *mars*. — La nuit a été bonne : couché à 8 heures, je me suis levé à 8 heures, j'en avais les hanches disloquées. Il vente un peu, la houle n'est pas très forte ; cependant nous avons un assez fort tangage, qui est du à la grande voile tendue à l'avant du navire, pour accélérer notre course : aussi, à midi, dans les 24 dernières heures avions-nous parcouru 434 milles. De ce pas nous serions à New-York samedi soir : cela vaut la peine de se faire bercer quelque peu, d'autant plus que le tangage produit par la voile est beaucoup plus régulier et plus doux que celui produit par la vague, qui trop souvent arrive sec et raide.

Les passagers de troisième sont nombreux, 700, peuple d'émigrants qui s'en vont à la recherche d'une patrie plus clémente et d'une vie plus facile. Nous les voyons fourmiller sur le pont au-dessous de nous : nous les entendons chanter et danser au son du violon, de l'accordéon, de la flûte et du tambourin, sans soucis, heureux, plus heureux que les galons dorés qui nous entourent en première.

En première, nous sommes 114 bien comptés, c'est-à-dire en première et en seconde, passagers de cabine qui se rencontrent sur le pont supérieur. Il y a des français : Caubert, Bordier, Brehier, Blampain, Grimont, Murisier, Roulier, Vert et Paissier ; des anglais : Wyman, et Goodsell ; des allemands : Guggenheimer, Heibbronn, Mulhmeyer, et Niederhell ; et des Espagnols aux beaux noms sonores : Avila, Mendia de Magallan, de la Rosa, Salizola, et Ytuarte ; un grec, Paolides. Nous sommes les trois seuls canadiens, Mgr Racine, Mgr Gravel et moi. Car il faut vous dire que Mgr l'évêque de Nicolet est devenu

notre inséparable. Pendant que nous faisions notre tour dans l'Anjou et dans la Normandie, il se reposait au chateau de Gif, chez madame Guigné ; et vendredi soir, 25, il nous rejoignait à bord de la *Champagne*.

J'ai déjà fait quelques connaissances :

1o M. Reid, ministre plénipotentiaire de Washington, auprès du gouvernement français ; il retourne avec sa femme et deux enfants, petite fille de 8 ans, petit garçon de 10 ans, passer l'été aux Etats-Unis. On dit que c'est pour prendre part à la lutte électorale. Hier, ils jouaient aux dominos à mes côtés Tout-à-coup le petit garçon s'écria avec un *pluck* tout *Yankee :* " vous jouez d'après la méthode française, je joue d'après la méthode américaine. J'avoue que les règles américaines sont moins précises ; mais tout de même, ce sont des règles, et il m'est bien permis de les suivre. Je les suis. "

2o M. Goldschmidt qui promène dans ses bras deux charmants petits enfants malades.

3o Madame Q., une importune, une dédaigneuse, qui s'attache à vous comme une sangsue. " Ah ! la traversée promet d'être terriblement ennuyeuse. Il n'y a pas de grand monde à bord. Voyez, vous ne rencontrez que des figures communes, n'est ce pas, Monsieur ?—Madame, je n'ose pas exprimer mon opinion, de peur d'être rangé parmi les gens communs. " Ça lui prit au nez comme de la moutarde, et elle me quitta.

4o J'aime bien mieux les Mendias de Magallan : père, mère, bonne, institutrice, deux enfants au-dessous de quatre ans, une petite fille de six ans, portrait d'Yvonne Laurier, un petit garçon de huit ans ; le père est espagnol, la mère mexicaine. L'institutrice est belge ; elle jouait avec les deux enfants à cache-cache. Je lisais tranquillement dans le réfectoire, ayant sur les épaules un grand manteau romain sous lequel on peut

enfouir tout rond un poële de cuisine. La petite fille me dit : “ Monsieur, veux-tu que je me cache sous ton manteau.—Cache-toi. ” Voilà l’institutrice et le petit garçon en recherche. Ils boulversent les armoires. La petite fille lâche un petit cri. Ils fouillent toutes les tables. Rien. Encore un petit cri. La moitié des passagers sont sur place, et rient à cœur joie. La scène dura une demie-heure. Tout le monde s’en tenait les côtés. Enfin le petit garçon s’écria : elle est dans le ventre de monsieur. Et la petite sortit de dessous le manteau, aux applaudissements de tous.

Je ne veux pas oublier que c’est dimanche. Je demande à Dieu que s’appliquent à nous ces paroles du bréviaire : “ Dieu t’a confié à ses anges, afin qu’il te gardent dans toutes tes voies, *Angelis suis Deus mandavit de te. Ut custodiant te in omnibus viis tuis.* ” Cette strophe de l’hymne de Laudes me frappa : “ Un jour viendra, où tout refleurira, ce sera ton jour, o mon Dieu. Pour nous, réjouissons-nous dans la route, revenant sous la protection de ta droite. ” Voyez, on dirait que le poète sacré l’a écrite pour ceux qui retournent d’Europe au Canada, à l’entrée du printemps :

Dies venit, dies tua,
In qua reflorent omnia.
Laetemur et nos in viam
Tua reducti dextera.

Lundi, 28 *mars.* — Beau temps, bon vent. A midi, nous avions filé 421 nœuds, 13 de moins que hier ; tout de même, le navire fournit une belle course. Peut-être sommes-nous à la veille du gonflement des ondes ou d’une bourrasque de vent. N’importe c’est toujours autant de pris : jouissons des dons de Dieu, quand il nous les donne.

Avec les merveilles de l'Océan, comme avec les autres merveilles de la nature, on finit par s'accoutumer, du moins un peu. Par une atmosphère aussi douce, sous un soleil bienfaisant, en face de l'indéfini de l'horizon, j'ai vu un temps que je pouvais passer des heures à regarder ravi, dans une espèce d'extase. Maintenant pour soutenir ce spectacle longtemps il me faut d'autres distractions : je lis les journaux que j'ai apportés du Havre depuis a jusqu'à z. Et j'interromps cette lecture pour promener mon regard sur les flots, pour prêter l'oreille au clapotis de la vague ou au murmure des conversations. Je reprends la lecture, que je suspends cinq minutes après. C'est charmant. Je lis aussi la vie des Saints du diocèse de Nantes, que m'a donnée le cardinal Richard, et les Légendes du Nord-Ouest que l'abbé Dugas m'a envoyées à Rome et qui m'ont rejoint à Paris. Quel repos ! depuis plusieurs années, je n'en ai d'aussi complet qu'en mer. Si Saint-Lin n'était au bout du voyage, je désirerais que la traversée se prolongeât de huit jours. Donc je m'accoutume à la mer ; il n'y a guère qu'une chose à laquelle l'accoutumance ne peut faire perdre de son parfum, c'est une bonne jasette avec un ami.

Voici ce que — sur un ami de circonstance, une connaissance de passage, M. Whitelaw Reid, le ministre plénipotentiaire de Whashington à Paris — dit l'*Echo de Paris*... Je découpai le journal, et au déjeuner je montrai la découpure à l'ambassadeur. " Ah ! oui, dit-il en riant, montrant madame Reid, les gazettes sont comme les femmes, elles sont indiscrètes."..."Certainement, reprit miss, et ces indiscrétions plaisent fort aux hommes. "

Mardi, 29 *mars*. — Figures pâles et bilieuses. Plus d'entrain, silence morne. On ne voit courir, on n'entend rire que les

enfants Mendia, qui tombent sans se faire mal, ne tombant pas de haut.

La nuit nous a apporté du vent de côté, vent sud ; des vagues longues avec crêtes blanches et caves profondes ; de la pluie qui poudre à la surface de la mer sombre ; du brouillard qui rétrécit le cercle de l'horizon. Toutefois la course a été bonne encore : midi donnait 412 milles.

Par un pareil temps on lit peu, on écrit peu, on pense beaucoup, et dans ses pensées on donne une large part au pays.

Mercredi, 30 *mars.* — Nous n'avons parcouru que 345 milles : aussi le vent offrait une telle résistance !

Le beau temps est revenu : quel charme sur le pont, promenant de temps en temps un regard sur la masse d'argent qui paraît animé sous les rayons d'un soleil brillant, de réciter son bréviaire, de lire, de se reposer, et de lire encore. Aujourd'hui le " Secret de Fourmies, " le dernier ouvrage de Drumont y a passé tout entier : style à l'emporte pièce qui se fait lire, mais où fatalement vous arrive, imprévue, quelque grosse impossibilité, et vous ne pouvez vous imaginer pourquoi.

Vendredi, 1er *avril.* — Toujours temps on ne peut plus favorable : dans les derniers 24 heures, encore 439 milles. Il n'y a plus à en douter, nous arriverons dimanche dans la matinée.

Cette traversée a été bien agréable. Les deux repas de règle (car en tout il y en a cinq par jour) sont toujours très intéressants. Nous sommes à la table du Capitaine, avec monsieur et madame Reid, et un M. Faubert de Paris, envoyé officiel à l'exposition de Chicago, sans compter le commissaire et le médecin du bord. Chaque jour, après le déjeuner qui a lieu à 10½ h., nous passons chez le Commandant (ou Capitaine)

pour y fumer le cigare et boire un verre de chartreuse ; Le médecin et le commissaire s'y trouvent immanquablement : trois quarts d'heure de conversation tout-à-fait instructive. Je suis à faire mon cours de marine. Puisque l'occasion est si belle et si facile, je ne vois pas pourquoi je la laisserais passer. Le médecin m'a mis en rapport avec le chef mécanicien, M. Bureau, qui est de Vertou près de Nantes, et nous avons parlé du berceau des Preaux, ou Préau, ou Prou, ou Proulx. Je viens de faire la connaissance d'un Grec d'Athènes, qui a pour premier nom celui de Démosthènes, lequel vient passer quelques mois à Montréal, et nous avons eu un long entretien sur les hommes, les choses et surtout la langue de la Grèce. Il n'est pas impossible qu'il vienne lire l'*Anatolè* (1) à Saint-Lin. Dans ce cas-là nous ferons venir M. Nantel. Enfin le temps passe vite, plein d'agréments et de profits.

Les officiers sont de parfaits gentils hommes, pour nous pleins d'attentions. Le commandant s'appelle Boyer, le commissaire Comettant, le chef mécanicien Bureau, et le médecin Letellier, à part de M. Comettant, noms tout-à-fait communs au Canada. Il y a encore les trois lieutenants, les trois sous-mécaniciens, et le sous-commissaire ; mais nous avons moins de rapport avec ceux-là.

Samedi, 2 avril. — Nous avons pour couronner notre voyage la plus belle journée de la traversée. Pas un petit nuage sur le fond de la coupe bleue qui est renversée audessus de nos têtes. Un soleil vivifiant emplit l'atmosphère de clartés, de gaieté, et aussi nos cœurs. Prières, lectures, écritures et conversations françaises, anglaises et grecques se partagent la journée. A midi, nous avions parcouru 425 nouveaux milles.

(1) Journal grec que je recevais.

Il n'en restait plus à faire que 201. De ce train nous serons à Sandy-Hook vers minuit. Nous n'entrerons en rade que demain avant-midi. De suite je dégagerai de la douane mes valises ; je les emporterai avec nous au " Grand Union Hotel, " près du " Central Dépot. " Je crois y être rendu pour dîner demain midi. Nous passerons à New-York la journée de lundi. Vers 6 heures ce jour-là nous prendrons les chars, vers 8 heures mardi nous mettrons le pied sur la platte-forme de la gare Bonaventure. La traversée a été on ne peut plus douce. Je n'ai pas ressenti la moindre atteinte du mal de mer. Mgr Racine s'est senti mal à l'aise une couple de jours seulement.

Vos bonnes prières ont eu l'effet voulu. Merci à toutes et à tous. Que le ciel soit béni. Je ferme ce journal en mer, et le jette à la poste à bord du bateau. Au revoir !

Dimanche, 3 *avril*. — Nous sommes à l'ancre à l'entrée du port de New-York, étant arrivés ici à minuit. Nous dûmes attendre le jour pour permettre au médecin de la quarantaine de venir certifier que nous n'avions ni la fièvre ni la gale. Au moment de partir, la *Champagne* a cassé la chaîne de son ancre ; ils sont à la repêcher, ce qui fait que, étant dix heures, nous ne sommes pas encore partis. Peu importe. C'est le premier accident du voyage, il ne peut nous retarder bien longtemps ; et j'aime mieux que ce soit la chaîne qui soit cassé que mon bras.

Nous étions encore couchés, lorsque l'homme de chambre vint frapper à notre porte, en disant : " des lettres pour vous. " Monseigneur avait une lettre de son administrateur, et un télégramme de bienvenue de la part de M. le Grand-Vicaire. Moi, j'avais deux lettres de vous, pour lesquelles je vous remercie beaucoup, celles du 29 et du 30 mars dernier.

Vous pouvez vous imaginer la pénible impression que j'ai éprouvée en apprenant la mort de M. Hudon. Je me faisais une fête de le revoir. Il aurait été si heureux d'apprendre les victoires de Montréal. C'est un bon citoyen de moins. Nous perdons plus que lui, qui a gagné le ciel. Et quelle ne doit pas être la douleur de madame Hudon ! Veuillez lui offrir l'expression de ma peine et de mon chagrin le plus profond. Nous ne verrons donc plus ce brave citoyen venir faire chaque jour son chemin de croix, et chaque dimanche son petit tour au presbytère !

La mort de M. Brûlé m'est un autre voile de tristesse jetée sur mon arrivée, sans cela si joyeuse. Je vous suis si reconnaissant de votre voyage à Vaudreuil, et des paroles que vous avez dites en mon nom à M. Brûlé. Vous avez frappé sur la note. Vous avez été bien inspiré en m'annonçant ces nouvelles ; toutes pénibles qu'elles soient, je préfère les connaître maintenant, plutôt qu'à mon arrivée à Montréal.

Je savais déjà que M. Emard était le premier sur la liste. Bonne ou mauvaise, cette nomination ne doit être mis en rien à mon compte. Je n'ai travaillé qu'à l'érection du diocèse de Valleyfield et à son aggrégation à la Province de Montréal. Le reste n'était pas de mon ressort.

SUPPLEMENT

I

L'abbé Proulx à Saint-Lin

EXPLOSION SPONTANÉÉ de RECONNAISSANCE et de JOIE.

(De l'*Etendard* du 8 avril 1892.)

A son retour de Rome, M. le Vice-Recteur de l'Université Catholique à Montréal, apprit que ses ouailles de Saint-Lin voulaient lui faire une grande démonstration à son arrivée au milieu d'eux.

Il leur fit savoir qu'il désirait qu'on n'en fît rien, qu'il " arrivait trop souvent pour qu'on le fêtât. " Un peu, pas mal désappointés, les paroissiens ne voulaient pas aller à l'encontre du désir de leur Curé, mais, pourtant, ils désiraient vivement lui prouver combien ils étaient heureux de le revoir.

Les sentiments nobles sont ingénieux et savent trouver des expédients. Les notables de la paroisse voulurent au moins venir au devant de M. l'abbé Proulx, à Montréal.

C'est pourquoi nous voyions hier soir, à la gare Dalhousie, un grand nombre de citoyens de Saint-Lin, parmi lesquels nous avons remarqué : MM. Horace Etier, maire de la ville (Laurentides), Théodule Corbeil, maire de la paroisse (de la campagne), le Dr Leclair, marguillier en charge ; Joseph Ar-

chambault, président de la Ligue du Sacré-Cœur ; Grandmaison et Monoham, vice-présidents de la même association ; Polycarpe Renaud, notaire ; le Dr Forest, Louis Brien, Jude Ethier, A. Lambert, George Martel, Edmond Pelletier, Edmond Thérien et Joseph Pelletier, tous trois conseillers de ville ; Charlemagne Laurier, Jules Archambault, Olivier Pelletier, Gilbert Gauvreau, J.-Bte Forest dit Marin.

M. Lavallée, vicaire à Saint-Lin, était aussi venu à la rencontre de M. le Curé.

Mgr Tanguay et le Révd M. Ubald Ethier, secrétaire de M. le Vice-Recteur, accompagnaient M. l'abbé Proulx.

M. Joseph Gauthier, député fédéral, qui habite à Saint-Lin, envoyait à la gare un télégramme disant qu'il regrettait d'être retenu au parlement et de ne pouvoir venir à l'arrivée de M. le Curé.

Lorsque le train toucha Sainte-Thérèse, plusieurs ecclésiastiques vinrent saluer M. Proulx, et à Ste-Anne des Plaines, M. le Curé de l'endroit et son frère missionnaire, M. l'abbé Georges Dugas, montèrent à bord du wagon.

Une fois sortie du bois qui couronne l'élévation séparant les domaines de Sainte-Anne et de Saint-Lin, la locomotive sembla descendre plus vite vers le village, ou plutôt la jolie petite ville des Laurentides. En approchant, on vit une lueur inaccoutumée ; l'air avait une teinte rosée. Le monstre qui nous emportait, vomissant la cendre et la flamme par torrents, n'avait rien qui effraie ; son souffle profond et retentissant réveillait de joyeux échos et semblait s'harmoniser avec le sentiment de joie générale.

Déjà l'on distinguait la rivière l'Achigan, coulant à pleins bords. Les roues résonnaient à peine sur le pont de fer jeté

sur ses eaux, que l'œil voyait jaillir de partout des gerbes de lumières.

Le presbytère resplendissait ; la façade du couvent disparaissait sous des feux de toutes couleurs, et chez MM. Ethier, Renaud, Grandmaison, Monahan, Laurier, Martel, Mme Roy, et partout aux environs de l'église on voyait des guirlandes de feu descendre des toits. Ces lampes chinoises donnaient au cœur de la ville l'apparence d'un immense parterre rempli de fleures éclatantes.

La population, venue de la ville et des endroits les plus reculés de la campagne, encombrait le débarcadère et la station.

M. le Curé n'avait pas voulu qu'on fît d'éclat, mais ses ouailles n'avaient pu refouler et comprimer toute la force de leurs sentiments d'allégresse. Ils s'étaient dit : Nous ne ferons pas d'organisation, soit ; nous n'irons pas à la gare en procession aux flambeaux ; il n'y aura point de feu d'artifice, pas d'adresse, aucun discours, mais enfin, M. le Curé ne peut pas trouver mauvais que nous allions à son arrivée ; il ne peut pas nous jeter le blâme si nous lui montrons, sans le lui dire, que nous l'aimons ; et spontanément chacun, laissé à sa propre inspiration, fit les choses d'une manière tout simplement splendide. Chacun voulut suspendre à son balcon, à ses galeries, à ses fenêtres, des feux de joie ; l'illumination aurait fait honneur à une grande ville.

Lorsque le train s'arrêta, la fanfare de la ville, sous la direction de M. Hormisdas Gauthier, joua un joli morceau de musique.

Mais voilà que messieurs les membres du clergé montent en voiture. L'attelage s'avance vers l'église en passant par les rues Morin et Saint-Isidore : pas une maison n'était restée dans les ténèbres, toutes rayonnaient de cent feux divers. Nous

n'entreprendrons pas de nommer tous ceux qui avaient fait de si belles décorations ; nous n'en n'avons pas le temps ni l'espace, et d'ailleurs nous craindrions de faire des oublis. Qu'il nous suffise de dire que chaque famille rivalisait de zèle, afin de témoigner sa joie et sa gratitude pour le Père commun, revenant travailler au bonheur de ses enfants.

La foule silencieuse, marchant sans ordre, des deux côtés de la rue, les drapeaux frissonnant à peine sous le souffle de la brise, tout ce spectacle muet, n'en semblait que plus éloquent, à raison même de son silence. On sentait les plus généreux sentiments déborder de toutes les poitrines.

C'était l'heure de la prière du soir, la foule recueillie entra dans l'Eglise. Un chœur de soixante voix, aidé des personnes de la nerf, chanta avec accompagnement et beaucoup d'entrain, le cantique de la Ligue : " En avant marchons ! " Il y a eu chapelet suivi du chant du cantique à Saint-Joseph : " Noble Epoux de Marie. " Cette partie fut aussi enlevée avec beaucoup de bonheur par l'assistance. On voulait dire merci à S. Joseph, de ce que le succès du voyage de M. le Vice-Recteur avait été obtenu à la solennité même de ce grand Saint.

M. Proulx monta ensuite en chaire : il était visiblement ému.

Il prit pour texte de son entretien : " Gaudete in Domino. Réjouissez-vous dans le Seigneur." Je m'applique cette parole de l'Ecriture Sainte, dit-il, parce que je ressens ce soir une grande joie.

Cette joie n'est pas ordinaire. On s'accoutume aux émotions du départ et du retour, mais je ne sais trop pourquoi, ce soir, mes sentiments sont plus intenses que jamais.

Il y a bien quelques causes cependant qui peuvent expliquer ce sentiment. Ces causes vous les connaissez déjà. Ce voyage décidé soudainement m'apparaissait plein d'angoisses, de sou-

cis. Mais il était aussi entrepris en pleine confiance, et Dieu a daigné le bénir. Il y avait de grands obstacles à surmonter, non pas qu'ils fussent soulevés par des personnes méchantes, non, des personnes au contraire remplies de bonne foi. Mais c'est pour cela même que ce voyage en était plus pénible. Le succès a dépassé toutes nos espérances. Mais je n'étais pas seul à faire réussir la chose.

Continuant d'exprimer son bonheur de se retrouver à sa cure, M. l'abbé dit que jamais l'église de Saint-Lin ne lui avait paru plus belle, plus pieuse ; que jamais la sacristie ne lui avait semblé plus coquette ; que jamais les visages ne lui étaient apparus plus sympathiques.

Passant à la réception qu'on lui avait faite, M. le Curé dit : " Je vous avais exprimé le désir de n'avoir aucune démonstration, vous avez fait quelque chose de magnifique quand même, et pourtant je ne puis vous en faire un reproche. Car ce que vous avez fait, c'est pour me faire plaisir, et vous avez réussi. Je sais en effet que ce n'est pas seulement pour moi que vous avez agi de la sorte, mais pour honorer Dieu en la personne de son ministre.

"Cet acte de reconnaissance vous fait honneur, vous grandit, vous rend plus chrétiens. C'est un beau spectacle que celui qui, dans une même paroisse, unit si étroitement les ouailles au pasteur. J'en suis touché et je vous en remercie, car cette gratitude est comme un flot qui vient et va de vos cœurs au mien et du mien aux vôtres."

M. le Curé aborda ensuite un sujet où il conserva toute l'animation et la fraîcheur de ses sentiments, en y ajoutant son talent de narrateur. Rome, c'est-à-dire le Pape dont elle est remplie, voilà qui fut le thème de conversation d'un délicieux quart d'heure que M. Proulx fit passer à ses auditeurs qui

étaient tout yeux et tout oreilles. Le Pape aime toute la société, il veut la sauver, il dit qu'il la sauvera ; il chérit la France et parle du Canada avec amour.

Nous tâcherons de faire connaître dans un prochain numéro quelques détails du sujet intéressant, instructif et consolant, de la dernière audience privée qu'ont eu avec le Pape Mgr Racine, M. l'abbé Proulx et quelques autres ecclésiastiques canadiens.

Avant de descendre de chaire, M. le Curé eut un mouvement propre à arracher des larmes à l'auditoire, mais en même temps à faire tressaillir d'allégresse les âmes des défunts. Il rappela comment, lorsqu'il fît ses adieux à ses paroissiens à son départ pour Rome, il exprimait l'attendrissement de son âme à la pensée que quelques-uns seraient probablement partis pour l'éternité lorsqu'il reviendrait. Mais hélas ! ajeuta-t-il, il s'est fait un vide de vingt parmi nous. En finissant ce *memento* de son discours, M. Proulx invita l'assistance à réciter avec lui des prières pour les morts : il me semble, dit-il, qu'ils sont ce soir avec nous pour se réjouir ou implorer le secours de nos prières.

Après la bénédiction du Saint Sacrement, les nefs se vidèrent et la foule admira le spectacle qu'offrait le parterre au-devant du presbytère. On venait en effet d'allumer des torches fixées dans un banc de neige, sur lequel on pouvait lire en caractère de feu, le mot ; “ Bienvenue. ” Les torches qui, du débarcadère, produisaient l'illusion d'une rampe d'où s'échappent de vives et fortes lumières de gaz, avaient été apportées au devant de la maison : c'était un coup d'œil charmant.

M. Payette, administrateur de la paroisse, en l'absence du Curé, et M. le vicaire Lavallée n'ont pas seulement su mettre une main habile dans cette circonstance, ils avaient su faire encore davantage dans la desserte de la paroisse. Aussi, dans

sa causerie d'hier soir, M. le Curé a-t-il proclamé devant les fidèles qu'une de ses plus grandes consolations durant son voyage, était de songer que sa paroisse ne souffrirait pas, et serait aussi bien administrée que n'importe quelle paroisse du diocèse.

P. J.

II

CONFERENCE

PRONONCÉE PAR L'ABBÉ J.-B. PROULX, DANS L'ÉGLISE DE SAINTE MARIE DES ANGES, A ROME, LE 18 FÉVRIER :

" Le Canada, ou la Religion appliquée à la vie politique et sociale d'un peuple. "

Beatus populus cujus Dominus Deus est.
Heureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu (Ps. 143, v. 15.)

MES FRÈRES,

Le Recteur de cette Eglise m'a prié de me faire l'écho de son appel ainsi que celui de sa reconnaissance dans cette fête de la sympathie et de la charité chrétienne. Je ne me suis pas senti la force de le refuser, me rappelant les services qu'il n'a cessé de me rendre depuis les premiers moments de mon séjour dans la Ville Eternelle ; je ne regrette qu'une chose, c'est que ma parole ne soit pas à la hauteur des exigences du sujet que l'on m'a désigné, ni des besoins qui pèsent sur

la desserte de cette Eglise en ces jours difficiles, non plus que des splendeurs de ce temple éblouissant où semble se refléter comme un éclat des beautés, des richesses et des lumières de la Célestre Patrie.

Le Révérendissime Recteur m'a donc indiqué lui-même le sujet qu'il aimerait à me voir traiter devant cet auditoire distingué, à savoir que la religion est calculée à faire le bonheur des peuples ; et de plus il désirerait que cette vérité fut établie non par des démonstrations métaphysiques, mais bien par l'exposé simple et fidèle d'un exemple réel, d'une preuve vivante, je veux dire par le tableau vraie de la vie sociale et politique d'une nation toute moderne, actuellement florissant au sein des bienfaits sans nombre que répand sur elle la pratique publique et légale des préceptes de l'Evangile. *Beatus populus cujus Dominus Deus est.*

Or ce peuple qui a pris dans sa vie sociale le Seigneur pour son Dieu, et dont je viens vous entretenir quelques instants, n'est pas très connu, je le sais, dans le monde européen. Il habite les extrémités de la terre ; il n'a pas joué un rôle retentissant sur la scène des évènements humains, et n'a guère laissé dans l'histoire de sillon lumineux : il est le plus jeune, le dernier né entre les peuples.

Cependant, comme saint Joseph son patron, au milieu de son obscurité, au sein des vastitudes de ses forêts mystérieuses et de ses prairies sans limites, il n'a point vécu sans faire le bien. Il a gardé pur de tout alliage le dépôt de sa foi, *depositum custodi* ; il a exercé autour de lui le rayonnement d'une influence salutaire toujours croissante. Et, nous aimons à le croire, s'il reste fidèle à son développement chrétien, l'avenir semble lui réserver une des plus nobles, une des plus bienfaisantes entre toutes les gloires : celle d'être un

appoint considérable, surtout pour les enseignements pratiques de l'exemple, dans la solution de ces problêmes sociaux que nous lègue un passé qui s'écroule, et dans l'édification de ce monde nouveau dont le grand Pontife aujourd'hui glorieusement règnant a entrepris, au nom de Dieu et de son Eglise, d'être l'Architecte.

Vous avez compris, mes frères, que je veux parler du Canada, en particulier du Canada français. Je ne viens pas ici faire un éloge dithyrambique, je connais les dangers qui l'environnent et je n'ignore pas les germes de faiblesse intrinsèque qu'il importe d'extraire de sa constitution, si l'on veut qu'il ne devienne pas infidèle à sa mission. Je n'entreprendrai pas, non plus, de vous faire un tableau détaillé et complet de notre état social ; cette étude nous conduirait trop loin. Seulement, par quelques traits généraux, je me propose de montrer comment la Législature et le Gouvernement d'un pays chrétien, sans céder rien de leurs privilèges, peuvent être respectueux des droits de la religion ; puis, comme il n'y a pas d'effets sans cause, nous rechercherons ensemble quelle est la raison d'être de cet accord entre l'Eglise et l'Etat, accord si désirable, si naturel, et pourtant si rare aujourd'hui sur la surface du globe.

I

La pierre angulaire de l'Eglise, c'est Jésus-Christ : le fondement, sur la terre, en est Pierre, *Tu es Petrus* ; les colonnes et les soutiens dans les différents pays en sont les Evêques, appuyés sur Pierre, le prince des Apôtres : *superaedificati super fundamentum Apostolorum, et prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu.* Voyons d'abord, non

seulement avec quel respect notre gouvernement traite ce pouvoir constitutif de l'Eglise, mais encore quelle latitude il laisse à sa liberté d'action.

Les Evêques d'une province ecclésiastique envoient eux-mêmes directement au Saint-Père les noms des candidats à un siège épiscopal devenu vacant ; le Saint-Père choisit, l'élu est proclamé, sacré, intronisé au milieu des pompes du culte et du retentissement des fêtes publiques ; et le gouvernement officiellement n'en sait rien.

Les Evêques nomment aux cures, et le gouvernement ne s'en inquiète en aucune façon.

Lorsque le besoin s'en fait sentir, les Evêques proposent au Saint-Siège la création de nouveaux diocèses, en déterminent les limites, fixent le lieu de la résidence épiscopale, publient les bulles d'érection canonique ; et le gouvernement, pour que la chose soit régulière, n'exige pas d'en être préalablement informé.

Les Evêques promulguent les lettres apostoliques, envoient au clergé séculier et régulier, et à tous les fidèles de leur diocèse leurs propres mandements, sans qu'aucun acte, sans qu'aucun visa de l'autorité civile ne vienne s'interposer entre leur parole et l'oreille attentive de leurs ouailles.

Le gouvernement suppose que les hommes d'Eglise, formés aux mœurs et aux idées ecclésiastiques, ont plus d'aptitude que des laïques, occupés d'intérêts matériels, pour désigner les candidats qui conviennent à la desserte des cures ou à l'administration des diocèses ; il ne se défie aucunement des Pontifes que mettra en avant une élection libre et régulière, quelqu'ils soient : il sait par l'expérience des siècles que l'Eglise est la plus grande école de respect ; et que, du moment qu'il n'édictera pas de lois évidemment injustes, immorales et funestes au

salut des âmes confiées à leurs soins spirituels, les Evêques seront les premiers à se soumettre et à prêcher au peuple le devoir de l'obéissance.

Cette confiance est poussée si loin que le gouvernement ne tient pas de registres de l'Etat civil, ni pour les naissances, ni pour les mariages, ni pour les sépultures ; qu'il demande à l'Eglise une copie de ses registres ecclésiastiques, et lui donne force de loi. Le clergé rend à l'Etat ce service gratuitement, se comptant largement compensé de ses troubles par les facilités qui en reviennent à l'exercice de son ministère sacré. Jusqu'ici les résultats de cette entente ont été si satisfaisants, l'exactitude de ce travail a été si scrupuleuse, que, chose incroyable, on a pu compiler un dictionnaire de la filiation complète de presque toutes les familles Canadiennes, batir en quelque sorte l'arbre généalogique d'une nation toute entière.

Ainsi confiance et déférence mutuelles entre les deux pouvoirs ! Il n'y a pas, il est vrai, de concordat écrit qui établisse, dans son ensemble et dans ses détails, les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Mais l'idée de leur union est gravée dans les mœurs populaires, elle est inscrutée pour ainsi dire dans les habitudes et le cœur de tous les citoyens : charte plus souple que les parchemins, plus durable que l'airain, *aere perennius.*

Après l'Eglise, l'Ecole.

L'Ecole, c'est l'enjeu de l'avenir : c'est le terrain où luttent aujourd'hui les principes divers pour former dans leurs sources les courants de l'opinion, pour s'accaparer les destinées des générations futures.

Le Gouvernement Canadien, je parle en particulier de la Province de Québec, à quelques exceptions près, peut-être, pour certaines sciences exactes, n'enseigne pas. (1) Il se contente

(1) Depuis, le Gouvernement du Manitoba est venu contredire carrément la tradition connue et la constitution Canadienne.

de faciliter, de protéger, de diriger et d'encourager l'éducation, dont il laisse le soin immédiat à la famille, aux initiatives privées et à la société religieuse. L'éducation, au Canada, est essentiellement confessionnelle ; dans les endroits où cohabitent catholiques et protestants, la minorité n'est pas tenue de fréquenter l'Ecole de la majorité : du moment qu'elle peut réunir un groupe de quinze enfants, elle a le droit d'exiger une école séparée. L'argent des taxes scolaires prélevées sur les contribuables catholiques va aux écoles catholiques, celui des protestants aux écoles protestantes. L'école commune sans Dieu, ce foyer d'indifférentisme et de libre pensée est inconnue.

Il serait trop long d'expliquer par le menu tous les rouages de ce système scolaire qui passe pour être vraiment tolérant, libéral et très bien équilibré. Qu'il me suffise de dire que la surveillance générale de l'éducation publique est du ressort, nom d'un ministre du gouvernement, toujours exposé à subir les caprices de l'opinion ou les fluctuations de la politique, mais d'un fonctionnaire permanent qui peut, en toute sécurité et avec esprit de suite, consacrer ses travaux et son expérience à l'œuvre importante qui a été remise entre ses mains. Il a pour l'assister un conseil dit *Bureau d'éducation* composé mi-partie de catholiques, mi-partie de protestants, lequel est chargé de préparer les lois scolaires que le Gouvernement adopte, comme venant d'hommes mieux informés que lui sur le sujet, le plus souvent sans modification aucune. Ce Bureau toutefois, dans ses séances générales, ne s'occupe que des règlements et des dispositions d'ensemble qui ne touchent en rien aux divergences d'opinion en matière religieuse. Il se subdivise, pour l'administration, en deux sections, la section catholique et la section protestante. Les Protestants conduisent leur affaire à part, la section catholique se compose de tous les Evêques de

la Province de Québec, et d'un nombre égal de laïques marquants nommés par le gouvernement. A cette section le soin exclusif de toutes les écoles catholiques, la distribution des octrois d'argent consacrés à l'éducation, la confection des règlements spéciaux, le choix des méthodes, l'approbation des livres et des matières de l'enseignement. Et quel moyen plus efficace pourrait-on prendre pour en assurer l'orthodoxie, que d'introduire dans la haute et omnipotente direction scolaire tous ceux à qui il a été dit : " Allez, enseignez toutes les nations, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. "

Toute personne cependant ou toute association de personnes peut enseigner en dehors de la direction du Bureau d'éducation : ainsi le font un certain nombre de Collèges, de Séminaires et de couvents. Par là, seulement, ils perdent leur droit à l'octroi du gouvernement. L'éducation est libre comme l'air.

Encore, les Ecoles que l'on pourrait appeler gouvernementales, ne sont-elles pas administrées directement par le Bureau Central. Chaque paroisse comprend un ou plusieurs arrondissements scolaires. Les contribuables de tout arrondissement élisent, entre eux, pour un temps déterminé par la loi, cinq commissaires qui sont en pratique les vrais regisseurs de l'école de cet endroit : ils imposent et prélèvent les taxes, reçoivent les octrois du gouvernement, bâtissent et administrent les maisons d'école, engagent et paient les maîtres, et constituent un petit gouvernement vraiment puissant dans les limites de leur circonscription. Tout ce que fait le Bureau d'éducation, c'est d'envoyer deux fois par année un inspecteur qui visite les classes pour s'assurer si les règlements de la direction générale sont observés. En sorte que l'on peut dire que, par cette décentralisation des pouvoirs, l'Ecole est entièrement, de par l'Etat, sous la direction de l'Eglise, entre les mains des pères de fa-

mille : n'est-ce pas s'être inspiré grandement de l'idéal d'une éducation libre et chrétienne ?

Dans les Ecoles Catholiques, le catéchisme est une des matières obligatoires de l'enseignement. Le Crucifix trone au-dessus de la tribune du maître. Le curé a ses entrées libres, il y est visiteur légalement attiré. L'Ecole se trouve être comme la prolongation de la famille chrétienne, et veritablement le vestibule de l'Eglise. L'enfant grandit dans un atmosphère religieux, complètement en dehors des idées révolutionnaires, subversives, et socialistes. L'Eglise y gagne des fidèles, et l'Etat, pour avoir été sage, y gagne des citoyens moraux et paisibles.

De leur côté les Protestants conduisent leurs affaires comme ils l'entendent ; nous, la majorité, ne voulons avoir rien à y voir, par conséquent ils ne peuvent se plaindre d'être molestés. Tout ce que nous savons, c'est qu'à l'exemple des catholiques, ils donnent dans leurs études une large part à l'élément religieux, et que la paix et la morale publiques en bénéficient d'autant. Cette déférence mutuelle adoucit les rapports nécessaires entre concitoyens d'un même pays, et la concorde règne au sein des populations de race et de croyance différentes. Puisque l'union si désirable sur le terrain religieux n'est pas possible pour le moment, au moins exercons les uns envers les autres la tolérance : c'est là mettre en pratique l'esprit du christianisme.

Dans le domaine de la politique, il n'y a point de parti catholique, pour la raison bien simple qu'il n'y a pas de parti anti-catholique. Les chefs des deux grands partis qui se disputent le pouvoir, depuis bon nombre d'années, respectent la religion ; ils n'ignorent pas que toute attaque contre l'Eglise

devant le peuple ferait à leur cause un tort irrémidiable ; loin de là, dans les ardeurs de la lutte, s'il se glisse quelqu'abus, ce serait souvent plutôt d'essayer de faire servir à ses fins le sentiment religieux, c'est un malheur, mais après tout c'est l'excès d'une bonne qualité.

Nos hommes publics ne rougissent pas de se dire chrétiens et de s'acquitter ostensiblement de tous les devoirs qu'impose leur foi. Chaque séance de la chambre d'assemblée s'ouvre par une prière que récite le Président, pendant que les membres se tiennent debout la tête découverte. N'est-ce pas un honneur pour la créature de proclamer, au début de ses œuvres les plus importantes, qu'elle attend le secours et l'inspiration de son créateur ? Honni soit qui mal y pense

Aussi les lois couvrent-elles d'un manteau protecteur la liberté de la conscience et du culte. Le repos du dimanche est obligatoire. Pour le gouvernement comme pour le particulier, c'est le jour du Seigneur. La porte du pays est ouverte à toutes les communautés religieuses ; elles n'ont qu'à le demander pour jouir des privilèges d'une incorporation civile, et elles ne sont soumises à aucune surveillance de la part de l'autorité laïque. L'Etat sait fort bien que ce n'est pas dans leur sein que se trouvent les socialistes et les anarchistes. En un mot les deux pouvoirs exercent libremant leurs fonctions chacun dans leur sphère d'action respective, sans empiéter l'un sur l'autre, se respectant toujours, et dans l'occasion se prêtant un secours mutuel.

II

Je viens de citer des faits, faits certains, permanents, grandissant et se développant à l'encontre des doctrines funestes

malheureusement aujourd'hui trop répandues, et en dépit des secousses qu'ils peuvent recevoir de l'esprit du siècle. Ils ne peuvent être l'effet du hasard ; quelles sont donc les causes qui les ont préparées, produits, et qui en assurent actuellement l'expansion.

Les voici en peu de mots.

D'abord l'idée est la mère du fait. Or l'idée qui avait présidé chez les Rois de France (l'Histoire le démontre clairement) à l'établissement de ces pays nouveaux était de fonder un empire chrétien et d'étendre le règne de Jésus-Christ : cette idée fut fécondée par les aumônes des riches particuliers, et par l'apostolat des communautés religieuses, et d'un clergé séculier admirable de dévouement. Les premiers colons furent choisis avec soin, et si, arrivés dans la colonie naissante, quelques uns laissaient paraître des penchants frop déclarés contre la morale ou la foi, ils étaient renvoyés dans la mère-patrie. La plupart traversaient les mers dans le dessein de trouver une retraite pour y mieux travailler au salut de leur âme : la bénédiction des pères, dit l'Ecriture, descend sur leurs enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération.

Tout peuple, comme tout individu, a, propre à lui, sa constitution morale et physique, qu'il tient de sa naissance, et que les circonstances dans la suite développent, selon qu'il les fait naître ou qu'il sait en profiter. La constitution physique du peuple Canadien développée par les influences bénignes d'un climat rigoureux mais salubre, par le travail incessant que demande un établissement dans un pays couvert de forêts, par la sobriété d'une vie honnête et frugale. Sa constitution morale a été agrandie et ennoblie par le zèle qu'il a apporté pour la conversion des tribus sauvages qui erraient autour de lui, par les sacrifices de ses missionnaires, par le sang de ses martyrs,

par la pensée des grandes vérités chrétiennes dans lesquelles il ne pouvait ne pas vivre habituellement, vu les dangers continuels que, jour et nuit, un cruel ennemi faisait planer au-dessus de sa tête : insensiblement l'idée religieuse entrait dans les habitudes.

Lorsque, par un coup violent, qui parut alors un grand malheur, mais dont on comprend aujourd'hui la providence spéciale, la jeune colonie fut arrachée à la mère patrie, le peuple se pressa autour de son clergé ; l'esprit paroissial s'y développa de plus en plus ; sous la conduite de ses prêtres, il envahit les forêts environnantes, et s'enracina dans le sol par la colonisation et l'agriculture ; il lutta contre les entreprises qui s'attaquaient à sa nationalité, il résista aux influences hérétiques qui tendaient à lui ravir le trésor de sa foi. Le prêtre sortait du peuple, il vivait de la vie du peuple ; ses aspirations et ses intérêts étaient identiques avec ceux du peuple ; et le peuple s'habitua à voir en lui un ami fidèle, un directeur sage, un protecteur puissant, un père.

Les Evêqnes de Québec d'abord, puis les titulaires des Evêchés nouvellement créés, acceptèrent franchement le fait accompli, et sa Majesté Britannique n'eut pas, dans son vaste empire, de sujets plus fidèles. Dans les circonstances les plus délicates, ils ne craignirent pas de prêcher hautement à leurs ouailles la loyauté ; et quand ils durent objecter aux empiètements du pouvoir civil, ils ne manquèrent jamais de se placer sur le terrain constitutionnel. Ils surent supporter avec patience certaines lois oppressives de leurs droits, attendant le moment favorable pour en demander le redressement ou le retrait absolu. Tout arrive à point à qui sait attendre. Leur loyauté, leur longanimité et leur tact, aidés du concours d'une population qui leur était dévouée, ont été couronnés enfin du

succès le plus complet, puisqu'ils sont parvenus à assurer à leur Eglise une somme de liberté qui fait le bonheur du pays en même temps que son honneur.

Les plus belles théories gouvernementales, les principes sociaux les plus sages demeurent lettre morte ou ne deviennent que des essais avortés, quand ils ne sont pas appuyés sur le fondement des mœurs populaires. Or les mœurs de la population Canadienne (nous parlons toujours des Canadiens-français) sont profondément catholiques, je dirai même patriarchales. Les familles sont nombreuses, l'air qu'on y respire est chrétien, la religion a la place d'honneur au foyer, le père y préside à la prière quotidienne. Le dimanche, dans les villes comme dans les campagnes, les travaux cessent, le repos du Seigneur enveloppe le pays tout entier. Les Eglises se remplissent d'une foule pieuse ; les sacrements sont fréquentés par le sexe viril comme par le sexe dévot, tellement qu'un Evêque pouvait dire au Saint-Père, dans son compte-rendu de l'année, qu'il croyait que dans son diocèse il n'y avait que deux hommes qui n'avaient pas rempli leur devoir pascal : encore était-il possible qu'ils eussent des raisons valables. Le sang de Jésus-Christ Eucharistique circule dans les veines de la nation, et avec lui le sens de la droiture et de la modération. Le Canadien-Français, comme tout peuple du reste, est glorieux de son pays et de ses immenses ressources, de ses rivières gigantesques, de ses lacs grands comme des mers, de ses montagnes dont les beautés pittoresques rivalisent avec celles de la Suisse ; mais sa gloire première est sa foi. Il a trois orgueils : il est fier de tirer son origine de la race française, *nobilissima Gallorum Gens* ; il est fier de vivre à l'ombre de ce drapeau puissant qui flotte sous tous les climats, *Rule Britania over lands*

and over seas ; mais avant tout et par dessus tout il est fier d'être par sa foi Romain : *romanus sum civis.*

La religion ! voilà quelle est cette balance d'équité qui établit au Canada l'équilibre entre l'exercice du pouvoir civil et les fonctions du pouvoir ecclésiastique. Elle maintient dans les idées la tolérance mutuelle et le respect des minorités ; elle apprend au peuple la science pour lui de toutes la plus difficile à acquérir, celle de se servir avec sagesse et modération de son suffrage ; elle entretient dans les différentes couches de la société le contement, la satisfaction, et l'esprit de charité. Le paupérisme, comme plaie sociale, est inconnu. Les grèves, quand elles se produisent, ne sont que des choses passagères, elles ne peuvent prendre racines durables sur les rives du Saint-Laurent. L'ordre y règne au plus haut degré, et pourtant il n'existe pas d'armée permanente ; en conséquence la jeunesse échappe aux dangers des camps, les taxes directes sont presque nulles, l'argent du trésor va au développement du pays, et des milliers de bras se trouvent ainsi à rester aux travaux de l'agriculture et de l'industrie. Les campagnes, et même les gros villages, ignorent ce qu'est un homme de police : avant tout sont chargés de veiller à la sécurité publique les commandements de Dieu et les commandements de l'Eglise.

Est-ce que, pour tout cela, le pays se traine dans l'ornière des vieilles méthodes gouvernemantales ? Non, au contraire, on ne peut guère être plus lancé qu'il ne l'est dans les aspirations qui entrainent le monde moderne. Le droit de suffrage est quasi universel ; la liberté de la presse est je puis dire sans limites ; l'Ecole primaire, gratuite pour les pauvres, pénètre jusque dans la dernière famille du plus humble hameau ; les lois sur les associations sont excessivement libérales ; la latitude laissée à l'initiative privée est on ne peut plus vaste ; la décentralisa-

tion des pouvoirs est poussée à l'extrême ; la liberté individuelle prime tout. L'évolution vers laquelle marchent plus ou moins toutes les vieilles sociétés est devenue, ou peu s'en faut, un fait accompli au Canada. Je ne saurais mieux définir notre état social que par ce singulier accouplement de mots : La république chez nous est une monarchie démocratique.

Dominant tout, la religiou est un frein, un guide, un leste. Les principes fondamenteaux de la constitution, même au plus fort des luttes politiques, malgré des clameurs de circonstance, ne sont jamais en jeu ; elle a déjà été modifié et amendée selon les exigences des temps par l'étude du parlement suivie d'un appel au vote populaire. Les questions les plus délicates touchent aux fibres des intérêts les plus divers, (comme la tenue seigneuriale ou la confédération des provinces), et qui, au sein d'une société ou l'esprit public serait moins bien pondéré, auraient suffi pour causer des révolutions sanglantes, se sont résolues tranquillement, sans secousses, avec le respect de toutes les réclamations, par les soins et la décision d'arbitres spéciaux, ou par le travail préliminaire de conférences instituées par le gouvernement. Les plus grands mouvements populaires, après un moment d'ébulition et de débordement, rentrent d'eux-mêmes dans leur lit et dans le cours ordinaires des choses. Les anarchistes n'ont pas leur raison d'être : car la vaste liberté, protégée et assurée par la foi religieuse, est en toutes circonstances une vraie soupape de sureté.

Quand je vois la religion exercer une influence aussi salutaire au milieu de populations où bouillonne en quelque sorte une activité fébrile, qui ont mis à leur service les découvertes les plus récentes de la vapeur et de l'électricité, lancées tête baissées dans tous les hazards de l'industrie et du commerce, entreprenant de gaieté de cœur les travaux publics les plus

herculéens, et dont l'audace n'a pas reculé devant la construction, au prix d'un milliard, de la voie ferrée la plus longue qui ne soit pas sous le soleil, laquelle, s'étendant sur un parcours de 4,800 kilomêtres, relie les rives de l'Atlantique aux rives du Pacifique, et permet à l'Europe de donner, par dessus l'Amérique, la main à l'Asie, je ne puis que répéter avec S. Paul : *Pietas ad omnia utilis est*, la religion est utile à tout.

Oui la religion est calculée à faire le bonheur des peuples, et elle sera le salut du monde moderne. Nous en avons pour garant cet admirable code de droit social qui est tombé, chapitre par chapitre, selon les besoins du moment, et d'après un plan supérieurement conçu, de la chaire du Docteur Universel qui enseigne sur les hauteurs du Vatican. En vain la légèreté du siècle feint-elle de l'ignorer, en vain la politique à courte vue recule-t-elle devant les hardiesses et la patience d'exécution qu'elle demande : l'orientation est donnée, et le monde de l'avenir, bon gré mal gré, prend un nouveau cours ; des horizons jusqu'ici inconnus sont ouverts devant lui, il y entre fatalement ; déjà, pronostique de ce qui arrivera plus tard avec un entrain irrésistible, les hommes d'état sincères, voyant l'impuissance de leurs systèmes et l'inanité de leurs efforts pour soutenir la société qui s'effondre dans l'abîme, commencent à se tourner vers le Pilote Apostolique, le Législateur romain, et lui crient : " Seigneur sauvez-nous, nous périssons. " Il les sauvera ; car les idées de Léon XIII font école ; et, comme pour son divin maître, ce qu'il n'aura pas le temps de faire lui-même, ses disciples l'achèveront.

Les événements marchent vite dans ce siècle de la vapeur. Je vois, après avoir passé probablement, hélas ! à travers des luttes terribles, je vois l'évolution sociale actuelle suivre enfin les directions de la sagesse, le courant des aspirations populai-

res s'endiguer de lui-même volontiers entre la modération et la raison, et les démocratiques libertés des générations futures se pénétrer de cet esprit chrétien qui possède seul complètement les secrets de la vraie fraternité, enfin les peuples avides de paix désarmer, prenant pour arbitre de leurs différents la plus haute autorité morale sur terre, la personnification du droit, le Pape libre, (que ce soit, oui ou non, avec certaines modifications de détail, peut-être très favorables, qu'apporteraient les circonstances à son impérissable royauté, n'importe), le Pape souverainement libre dans sa ville pontificale, la Rome, la Jérusalem nouvelle. Alors l'Eglise verra ses plus beaux jours, et l'on pourra dire du peuple chrétien en général, et en particulier du peuple de cette Italie ensoleillé : *Beatus populus cujus Dominus Deus est.*

III

MEMOIRE

SUR LA

SITUATION DES CANADIENS-FRANÇAIS

AUX

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Rome, 29 février 1892.

A Son Eminence le cardinal Ledochowski,
Préfet de la S. C. de la Propagande.

EMINENTISSIME SEIGNEUR,

1. — La question de savoir comment doivent être traités les Canadiens aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, dans l'intérêt de leur foi et celui de la religion en général occupe actuellement bien des esprits.

Voici quelle est sur ce point notre opinion, que nous savons sincère, que nous croyons modérée. Faisant taire toutes les voix de la sympathie, laissant de côté toutes les raisons de détail, nous n'envisagerons que la plus grande somme de bien à obtenir.

II. — Nous ne parlerons pas ici de l'opportunité, de la convenance ou de la nécessité qu'il y aurait de nommer aux Etats-Unis des Evêques de leur origine dans les diocèses où les Canadiens sont la grande majorité de la population catholique ; c'est un point délicat, gros de difficultés, présentant des aspects divers, que nous laissons à l'étude des intéressés, en particulier au zèle apostolique de ceux qui ont reçu dans ce vaste pays la mission de régir l'Eglise de Dieu, et surtout à la sagesse, à la clairvoyance et à la prudence du Saint-Siège.

Que les Evêques soient sympathiques à leurs ouailles canadiennes, qu'ils ne heurtent en rien leurs usages légitimes, on ne peut demander davantage. A la rigueur, il n'est pas même nécessaire qu'ils possèdent leur langue. Mais, dans ce dernier cas, il nous semble qu'il serait plus que convenable qu'il y eût auprès d'eux un grand vicaire ou un prêtre important capable de les entendre, afin de leur donner facilité et confiance dans leurs rapports avec l'autorité épiscopale.

Mais, avant tout et par dessus tout, ce qu'il importe, c'est que les Canadiens aient pour curés ou pour missionnaires des prêtres qui sachent bien leur langue, qui comprennent leurs mœurs, qui soient au fait de leurs habitudes, et qui, loin de contredire leurs aspirations, entrent au contraire volontiers dans le courant d'idées qui leur est propre, favorisant le développement de leurs institutions particulières, toutes les fois qu'elles ne sont pas contraires aux lois du pays. Ainsi le veulent, ce nous semble, le bien de ces populations et le bien de la religion catholique.

III. — Le fait seul de l'émigration, de la transplantation d'un peuple, sur une terre étrangère, du sol où il a pris naissance et a longtemps vécu, ébranle chez lui l'organisme moral

trop profondément, pour qu'il soit prudent d'accroître l'intensité de ces ébranlements par des attaques inutiles à de vieilles et fortes traditions. Il en est ainsi pour tous les peuples, mais nous croyons pouvoir affirmer que la chose existe *a fortiori* pour le peuple Canadien-français, à raison des circonstances particulières dans lesquelles il est né et il a grandi.

Arraché, en quelque sorte au sortir de l'enfance, aux relations avec la mère-patrie, voyant son pays cédé à une nation puissante qui ne partageait pas sa foi, n'entretenant guère de commerce avec le monde extérieur, ayant à concentrer ses forces pour conserver son existence nationale et religieuse, le peuple Canadien a dû vivre à l'écart, de sa vie propre, retiré au sein de ses campagnes et de ses mœurs patriarcales ; pour résister aux séductions et aux attaques de l'hérésie, pour s'emparer du sol et étendre autour de lui ses colonies, il s'est attaché à son admirable système paroissial, il a fondé malgré les plus grands obstacles ses écoles françaises où le catholicisme règne en maître, il s'est réuni en masse compacte sous la direction de ses prêtres qu'il entoure du respect que l'on doit à des amis bienfaisants, à des protecteurs, à un père ; en sorte que le Canadien-Français s'est habitué à regarder ses costumes, sa langue, ses traditions et sa discipline comme le dépôt d'un héritage sacré, et même le prolongement extérieur de ses croyances. Qui s'attaque à cet ensemble de choses qui lui sont chères, indirectement s'attaque à sa foi. Sa force de résistance devant le protestantisme, devant l'athéisme, devant l'indifférentisme est grande ; mais ôtez-lui cet entourage protecteur de ses vieilles coutumes, il en est de lui, pouvons-nous dire, comme de Samson : il est déjà au pouvoir de l'ennemi.

Les exemples de cette triste expérience ne sont que trop fréquents. Lorsque les Canadiens-Français n'ont pas dans

leur voisinage de prêtres qui leur administrent les sacrements et leur donnent l'instruction dans leur langue, trop souvent ils cessent de fréquenter l'église réguiièrement, et petit à petit ils glissent dans l'indifférence la plus complète. Imposez-leur des prêtres qui sont adverses à leurs traditions, ils deviennent mécontents, insubordonnés, incontrôlables ; et leur cœur se trouve ouvert aux plus mauvaises influences de l'hérésie. Pour ces causes, avant qu'il n'y eût un évêque à Burlington, le Vermont a vu, parlant l'anglais et protestantes, de nombreuses familles dont les pères étaient Français et catholiques. Le mal une fois causé est irréparable.

Au contraire, donnez-leur des prêtres zélés qui parlent leur langue et qui connaissent leurs mœurs, et vous aurez, comme on le voit aujourd'hui dans un très grand nombre de centres manufacturiers de la nouvelle Angleterre, des *Congrégations* ferventes, généreuses, qui bâtissent des églises superbes, des écoles catholiques séparées, des couvents, des institutions de bienfaisance et de charité, faisant fleurir la foi au milieu des circonstances quelquefois très difficiles. Un mode d'être qui produit d'aussi bons effets mérite d'être conservé.

IV. — L'homme échappe difficilement aux influences du milieu dans lequel il vit ; comme malgré lui, il en subit les doctrines et les habitudes.

Quelles sont les doctrines qui ont généralement cours, pour la grande masse de la population, dans le monde intellectuel et moral des Etats-Unis ? les doctrines du protestantisme, de l'indifférence religieuse ou de l'athéisme. La soif de l'or domine tout, la fièvre des richesses envahit presque toutes les âmes ; et ce courant matérialiste est favorisé par ce qu'on y voit, par ce qu'on y entend, par les journaux, par les revues et surtout

par le système des écoles communes qui est de soi pour la jeunesse catholique une cause de ruine ou d'affaiblissement de la foi. S'il y a de nobles exceptions, c'est le cas de dire que l'exception prouve la règle générale.

Quelles sont, *generaliter loquendo*, les habitudes du pays ? des habitudes de confortable, de vie aisée et facile, de jouissances matérielles, ou de travail fiévreux à la poursuite de la fortune. *Virtus post nummos.*

Ayant à se mouvoir au sein d'une pareille atmosphère, il est bien difficile pour les catholiques de n'en pas subir les influences délétères au moins quelque peu, et tout en conservant l'intégrité de la foi, même un zèle très vif pour la religion, de ne pas se laisser aller inconsciemment aux mœurs pratiques et aux tendances intellectuelles de leur compatriotes. N'arrive-t-il pas quelquefois que, loin de chercher à se défendre contre ces tendances, ils ne les favorisent par la trop grande sympathie qu'ils professent pour les manières d'être de la société américaine, imprégnée après tout de la morale protestante et d'un tolérantisme énervant. On compte par milliers les âmes que l'indifférentisme en matière de croyance religieuse a enlevées, aux Etats-Unis, à la vraie foi. Et si, dans ces derniers temps, la religion a pris un grand accroissement, cela n'est pas dû précisément aux conversions qui se sont faites dans l'élément protestant, mais bien, plutôt, à l'immigration catholique qui arrivait, à flots pressés, de l'Irlande, de l'Allemagne, du Canada et, depuis quelques années, de l'Italie. L'organisation rapide de ces forces éparses par un épiscopat habile et la constatation retentissante de cette importance numérique jusqu'ici inconnue, ont pu faire croire à la propagande envahissante de l'Eglise au sein des populations américaines ; mais malheureusement, on

ne peut se le cacher, le nombre des perversions dépasse de beaucoup celui des conversions.

Or, contre l'envahissement de ces influences pernicieuses, leurs coutumes et leur langue pour les Canadiens-Français, en les tenant à l'écart, sont un rempart, une digue puissante, digue et rempart qu'il est sage de maintenir et de fortifier, bien loin de travailler à les abattre. On voit se produire, chez eux, pour les mêmes causes, les mêmes résultats que l'on constate chez les Maronites du Liban, ou chez les fidèles Polonais de la Prusse ou de la Russie.

V. — " Mais, dit-on, si tous les catholiques parlaient l'anglais aux Etats-Unis, la desserte serait bien plus facile. "

Peut-être, mais ils ne le parlent pas. Va-t-on exposer leur foi, pour une plus grande facilité de desserte ? Le Saint-Esprit a accordé le don des langues aux apôtres, et non aux nations. C'est au prêtre à apprendre la langue des populations que son zèle porte à évangéliser, et non aux populations à apprendre celle du prêtre. Chaque jour on voit les missionnaires s'initier aux idiomes des tribus chez lesquelles ils ont entrepris de porter la bonne nouvelle : ils attendraient longtemps leur conversion, s'ils exigeaient que ces tribus, pour entendre les vérités du salut, apprissent leur propre langue, que ce fût ou le français ou l'anglais. L'Eglise a pour but principal de former des citoyens pour le ciel, et non d'entreprendre de fusionner pour des motifs d'intérêt temporel, en une seule, les diverses nationalités qui peuvent exister dans un même pays.

" Mais, ajoute-t-on, fatalement l'anglais doit devenir la langue de l'Amérique du Nord. Il vaut autant commencer à le parler dès maintenant. "

Eh bien ! dans ce cas-là, laissons faire le temps. N'allez pas

plus vite que l'évolution naturelle des idées. D'ici là, en ne heurtant pas imprudemment les sentiments de la génération présente, en se pliant à ses goûts, conservez sa foi, afin que cette seconde, ou cette troisième génération qui, d'après quelques-uns, doit nécessairement parler l'anglais, professe encore le catholicisme. Dans tous les cas, tant que l'émigration du Canada aux Etats-Unis durera sur une échelle aussi considérable qu'aujourd'hui, il est impossible d'amener la masse de la population canadienne à parler l'anglais. Réussiriez-vous à angliciser la jeune génération, vous resteriez toujours en face des personnes âgées et des nouveaux arrivants ; et le problème à résoudre serait toujours à recommencer, avec les mêmes difficultés, avec les mêmes dangers pour la foi. Allons, sachons prendre les choses comme elles sont, laissons à l'avenir ses énigmes, et pour le moment employons les moyens les plus efficaces pour sauver les âmes.

Lorsque, vers 1820, les Irlandais, forcés par la maladie et la famine de quitter leur patrie, émigrèrent au Canada, les Evêques de Québec et de Montréal s'empressèrent de leur donner des prêtres de leur nation, ou au moins des prêtres qui savaient bien leur langue ; car alors les prêtres irlandais étaient rares dans notre pays. Et depuis, les quelques paroisses anglaises qui existent dans le Canada français, ont continué à être desservies par des curés de langue anglaise ; dans leurs écoles le catéchisme est enseigné en anglais ; l'anglais est prêché dans leurs églises ; et ces groupes de population hétérogène, enclavés dans une majorité française, se développent selon leurs coutumes, heureux, satisfaits. Pourquoi les Canadiens, aux Etats-Unis, ne seraient-ils pas traités comme le sont les Irlandais au Canada ? Ils le sont, à notre connaissance, dans cer-

tains diocèses : aussi la religion y prend-il chaque jour un essor nouveau.

VI. — Avant de terminer, nous indiquerons brièvement, en faveur de cette politique de bienveillance paternelle, quelques motifs d'intérêt général :

1o Cet esprit si profondément catholique des populations canadiennes, si on sait le conserver avec ses garanties actuelles, peut servir de contrepoids à l'esprit d'indifférentisme qui pénètre de toutes parts le peuple de la république américaine, et devenir avec le temps un bon levain dans la masse de la nation.

2o L'énergie et la générosité avec lesquelles les Canadiens bâtissent et soutiennent leurs écoles françaises et catholiques, et leurs principes invétérés sur la question des écoles séparées, peuvent être d'un grand appoint et d'un puissant secours aux évêques américains dans les efforts qu'ils feront, selon les temps et les circonstances, pour mettre en pratique sur ce sujet les décrets du troisième Concile de Baltimore.

3o Le zèle et l'esprit d'apostolat qui sont un des traits caractéristiques de la race française en Amérique, le grand nombre de prêtres, de religieuses, de missionnaires qui sont sortis de son sein, démontrent qu'il est de bonne politique de conserver, sous la forme qui lui est propre, cette pépinière de vocations sacerdotales et religieuses, qui a tant fait dans les deux siècles passés et qui fait tant encore à l'heure présente pour l'extension du nom chrétien sur le nouveau continent.

4o La croissance rapide des Canadiens, quand on leur permet de se développer librement à l'ombre de leurs institutions paroissiales, fera que, avant longtemps, le catholicisme dominera dans plusieurs Etats de la grande République. Sur ce

sujet de la puissante natalité des Français d'Amérique, pour l'information de Votre Eminence, nous annexons à ce mémoire deux opuscules, courts, précis, nourris de faits et de chiffres : *Du mouvement de la population catholique dans l'Amérique Anglaise*, et *Colonies canadiennes !* Ils sont d'un penseur, d'un chercheur infatigable, d'un esprit philosophique qui sait remonter des effets à la cause, d'un chrétien solide, M. E. Rameau de Saint-Père, Paris, France.

5o Enfin, les sentiments profondément catholiques et romains des Canadiens-Français, qui ont échappé par le bonheur de circonstances providentielles, aux erreurs gallicanes ainsi qu'aux influences du jansénisme, du protestantisme et de l'athéisme moderne, à un moment donné, dans des conjonctures difficiles que pourrait faire naître l'avenir en Amérique, certainement seraient d'un grand secours au triomphe des vues, de la politique et des directions de la Curie Romaine.

VII. — Pour toutes ces raisons, nous concluons qu'il importe, tant pour le bien de la religion en général que pour celui des Canadiens en particulier :

1o Qu'on laisse les Canadiens des Etats-Unis se développer avec leur langue, leurs coutumes et leurs traditions ;

2o Même qu'il serait à souhaiter que l'on favorisât ce développement traditionnel, vu qu'il est chez eux une sauvegarde et une protection pour leur foi ;

3o Que, pour atteindre ce but, on leur donne des curés ou des missionnaires qui sachent bien leur langue, qui connaissent leurs mœurs, et qui soient sympathiques à leurs manières de faire ;

4o Enfin que, autant qu'il sera possible, ces curés ou ces missionnaires appartiennent à leur nationalité ; nous ne consi-

dérons pas ce dernier point comme étant d'une nécessité absolue, mais bien d'une importance très grande. En effet, si, en général, les Canadiens n'avaient pas à la tête de leurs paroisses des prêtres de leur race, la défiance finirait par se mettre parmi eux ; de là une source de misères interminables et pour les supérieurs ecclésiastiques et pour les subordonnés.

Dans l'espérance que Votre Eminence trouvera réservé et modéré cet exposé de notre manière de voir sur cette question complexe et délicate, nous demeurons avec la considération la plus haute et le plus profond respect,

De Votre Eminence,

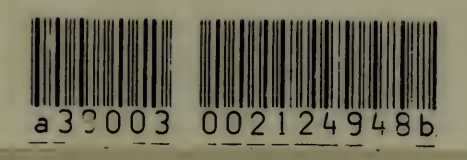
Eminentissime Seigneur, etc , etc.

FIN.

TABLE DES MATIERES

SUPPLEMENT

IMPRIMERIE GENERALE, RUE SAINT-VIATEUR, JOLIETTE.


a39003 002124948b